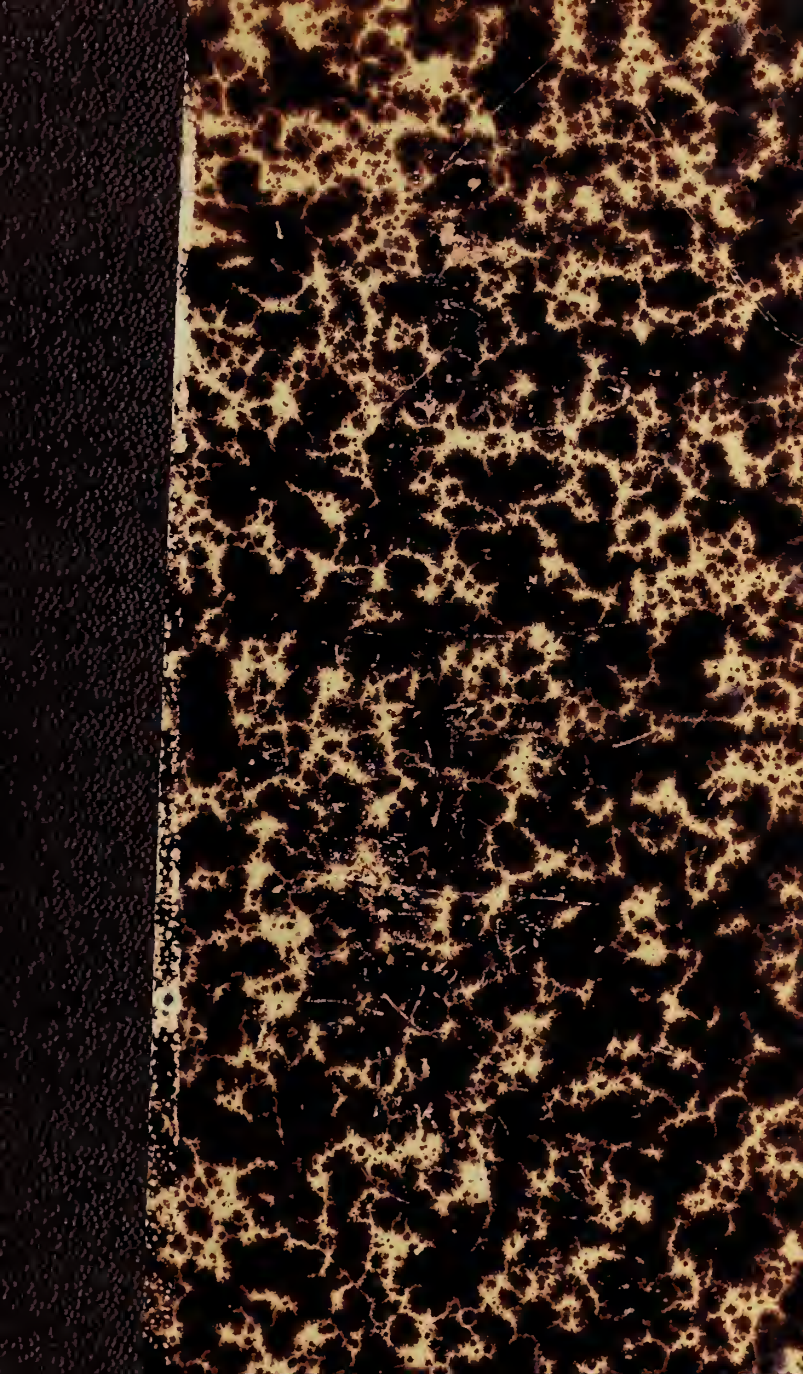


A Monsieur Gustave Lanson
hommage empressé,
Jules Bertaut.

VOLTAIRE

DANS LA MÊME COLLECTION

Parus :

A. Séché et J. Bertaut : **George Sand.** ✧ **Paul Verlaine. Lord Byron.** ✧ **Gœthe.** ✧ **Diderot.** ✧ **Tolstoï.** ✧ **Balzac. Baudelaire.**

J. Bertaut : **Victor Hugo.** ✧ **Voltaire.**

P.-L. Hervier : **Charles Dickens.**

En préparation :

A. Séché : **Stendhal.**

Maurice Allem : **A. de Musset.**

Calvocoressi : **Edgar Poe.**

— *La Vie anecdotique et pittoresque* —
des Grands Écrivains

※ ※

JULES BERTAUT

※ ※

VOLTAIRE

※ ※

41 Portraits et Documents



SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS LOUIS-MICHAUD
168, Boulevard Saint-Germain, 168
PARIS



VOLTAIRE

L'Enfance et la Jeunesse

VOLTAIRE naquit à Paris, le dimanche 21 novembre 1694, et non le samedi 20 février de la même année, à Châtenay, près de Sceaux, comme certains l'ont affirmé à tort. Cette divergence d'opinions sur un tel point peut étonner. La vérité est que quelques biographes du philosophe, dont Condorcet et Duvernet, avaient écrit que Voltaire était venu au monde le 20 février, qu'il avait été ondoyé le jour même, son extrême faiblesse empêchant de le transporter à l'église du village pour le baptiser, et que ce fut neuf mois après seulement, qu'il fut présenté au prêtre de l'église Saint-André-des-Arcs qui dressa l'acte de baptême (1).

Il paraît déjà tout à fait invraisemblable que le prêtre qui baptisa cet enfant de *neuf mois* l'ait pris pour un nouveau-né. Mais nous savons aujourd'hui de source certaine, grâce à une lettre de Pierre Bailly, cousin germain de Voltaire, découverte il y a une cinquantaine d'années

(1) Voici l'extrait de cet acte de baptême :

« Le lundi vingt-deux novembre mil six cent quatre-vingt-quatorze fut baptisé François-Marie, né la veille, fils de M. François Arouet, conseiller du roi, ancien notaire au Châtelet de Paris et de dame Marguerite Daumart, sa femme. Le parrain, M. François Castagnon, abbé commendataire de Varenne, la marraine, dame Marie Parent, épouse de M. de Symphoreaux-Daumart, contrôleur de la gendarmerie du Roi, écuyer. »

par M. Benjamin Fillon, que Mme Arouet est accouchée à Paris et non point à Châtenay. Elle avait été très malade pendant sa grossesse, ayant fait une chute qui l'avait mise à deux doigts de la mort. Cette chute de la mère fut probablement la cause de l'extrême faiblesse de l'enfant lorsqu'il vint au monde.

La famille de Voltaire, originaire du Poitou, était une des plus honorablement connues de la bourgeoisie parisienne. Située à mi-chemin, si l'on peut dire, entre l'aristocratie et la bourgeoisie, elle comptait des appuis précieux dans l'une et des amitiés solides dans l'autre. La mère de Voltaire, fille d'un greffier criminel au Parlement de Paris, avait, de son côté, d'admirables relations parmi les plus puissantes familles de France : les Richelieu, les Béthune-Sully, les Caumartin, les Châteauneuf, furent le milieu dans lequel elle réussit à introduire son mari. Au reste, elle-même était sémillante et charmante. Elle s'était faite — un peu vite peut-être — aux mœurs frivoles de ce monde léger, galant et vaporeux qu'estimait Ninon de l'Enclos, elle savait attirer dans son salon de bonne bourgeoisie, et plus d'un noble qui y entrait avec défiance en sortait ravi, — et y revenait.

Toutes ces relations de gens riches et de puissants du jour n'étaient point faites pour diminuer la valeur de la charge notariale de M. Arouet, ainsi que l'établit fort bien M. Henri Beaune dans son excellent livre sur *Voltaire au Collège* (1).

« Ce n'était pas, dit-il, un homme vulgaire que M. Arouet, tant s'en faut; honoré dans sa profession qu'il remplissait avec intelligence et probité, instruit, distingué, plus ami des belles-lettres qu'il ne voulait le paraître, d'une humeur égale et sociable, il était en tout point digne de cette vieille bourgeoisie parisienne, si riche en mâles vertus dans les deux derniers siècles (2). » Poussé dans le monde par sa femme, il y prit rang, et, deux ans

(1) *Voltaire au Collège*, Paris, 1873. Amyot, éd.
(2) *Op. cit.*, p. 30.

avant la naissance de son fils François, il avait cédé son office pour acheter une charge de « receveur des épices, vacations et amendes de la chambre des comptes de Paris », laquelle lui rapportait 13 000 livres environ de revenu annuel.

Sans être fastueux, le train de maison de la famille Arouet était donc des plus honorables. On y recevait des personnes de la plus grande distinction, on y vivait honnêtement, dans la crainte de Dieu et le respect du Roi.

Mme Arouet avait eu d'abord deux garçons : François-Armand, qui vécut peu de temps, et un autre Armand qui devait succéder à son père dans sa charge importante ; vint ensuite une fille, Marguerite-Catherine, qui fut la mère de Mme Denis ; puis Robert, dont la vie fut également assez courte ; enfin, François-Marie, ce gringalet qui était venu au monde avec un souffle de vie et qui pourtant s'élevait, grandissait, faisait déjà l'étonnement de chacun pour la vivacité de son esprit et la puissance réelle de sa mémoire. Dès l'âge de trois ans, l'abbé de Châteauneuf le mettait à l'épreuve en faisant apprendre par cœur à l'enfant la *Moïsiade*.

Parmi les familiers de la maison Arouet, le jeune François put faire connaissance avec un vieux bougon que la mère traitait de « sot personnage, mais de grand écrivain » et qui était tout simplement le sieur Despréaux, lequel habitait porte à porte avec eux, et, sans doute, le futur Voltaire aurait-il eu bien souvent l'occasion d'apercevoir plus longtemps l'auteur du *Lutrin* si, dès l'âge de dix ans, l'enfant n'avait été mis en pension.

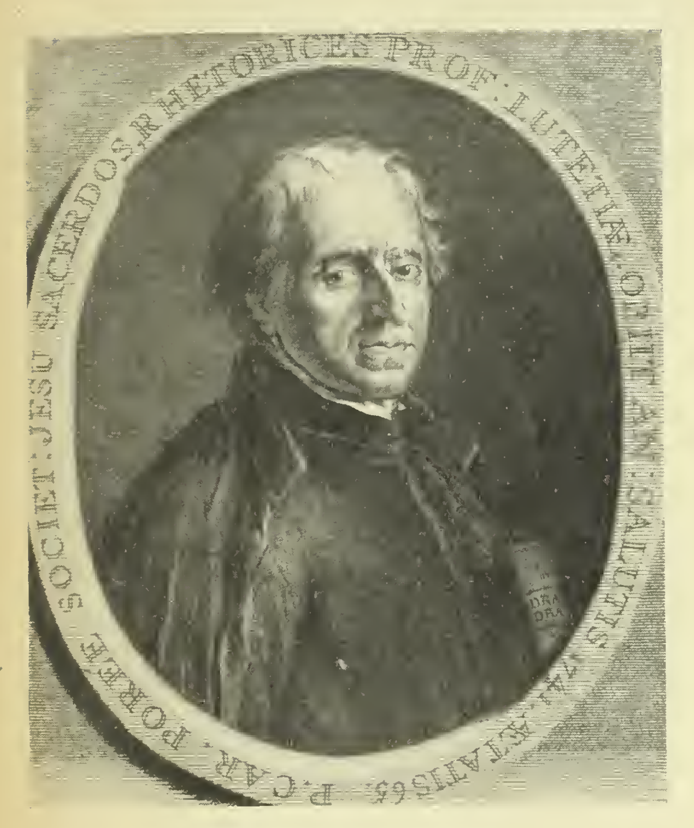
Mme Arouet était morte le 13 juillet 1701, à l'âge de quarante ans seulement, et le père avait trop de soucis, avec sa charge, pour s'occuper de l'éducation du gamin. Aussi décida-t-il de le confier aux Pères jésuites.

Ce fut donc au mois d'octobre 1704 que François fut placé chez les Jésuites, au collège Louis-le-Grand. Superbe collège, à la renommée retentissante, vaste domaine intellectuel, brillants élèves, plus brillante société aristocratique circulant alentour. « Chaque jour

de congé, nous dit M. Henri Beaune (1), la rue Saint-Jacques était au soir obstruée par les équipages de ces fils de famille qui descendaient de leur chaise l'épée au côté, précédés de laquais à la voix retentissante : « Monsieur le comte de Guiches! Monseigneur le prince de Rohan! Monseigneur le duc de Montmorency! » L'écolier déposait son épée à droite de l'entrée, sous le corridor de la grande porte, dans la chambre qui servait naguère de vestiaire aux professeurs ; à l'épée était attachée une fiche de bois, portant le nom de son propriétaire, et un jeton semblable était déposé chez le père ministre qui avait son logement au-dessus du vestibule. Ce jeton servait d'*exeat* pour les jours de congé. » L'été, la rue Saint-Jacques était délaissée pour le magnifique domaine que les Jésuites avaient acheté à Gentilly : là, sous les arbres séculaires, au milieu des pelouses, le long des terrasses ombreuses, se donnaient les leçons en plein air, se jouaient des pièces, des tragédies, des divertissements réglés par les professeurs eux-mêmes, très friands des choses de théâtre, comme tous les religieux, aimant à faire briller et déclamer leurs élèves.

L'enseignement du collège Louis-le-Grand était, du reste, excellent, varié et riche; il avait pour base le latin, mais il s'étendait à toutes les branches des humanités; les Jésuites se plaisaient à les faire toutes ou à peu près cultiver par leurs élèves. Le P. de Tournemire, un homme à l'imagination candide mais à l'érudition formidable, véritable encyclopédie vivante, le P. Paullou, psychologue averti, le P. Thoulier, latiniste de première force, furent les maîtres de Voltaire; mais celui qui est demeuré le plus célèbre et qui eut l'influence la plus considérable sur la formation de l'esprit du jeune Arouet, fut certainement le P. Porée, son professeur d'éloquence. Maître averti et délicieux, d'une bonhomie narquoise et d'une franche gaieté, heureux de s'abandonner au milieu de ses élèves, pédagogue, cependant, et pédagogue remar-

(1) *Op. cit.*, p. 83.



Portrait du P. Porée.

quable, chacun l'aimait à Louis-le-Grand, et depuis, toujours, on l'avait surnommé *le bon Père* : « Rien n'effacera de mon cœur la mémoire du P. Porée, a dit Voltaire, car jamais homme ne rendit l'étude et la vertu plus aimables. »

Sans doute la reconnaissance était grande de l'élève envers ses anciens maîtres, mais ceux-ci pouvaient être

fiers, de leur côté, d'avoir compté un disciple comme le jeune Arouet.

Dès son arrivée à Louis-le-Grand, le futur auteur de la *Henriade* marqua, en effet, les dispositions les plus brillantes. Ses maîtres observaient tout de suite qu'il y avait en lui certains traits originaux qui lui donnaient une physionomie particulière parmi ses camarades. C'était surtout par la fringale d'apprendre qu'il se distinguait.

Doué d'une mémoire prodigieuse, montrant des dispositions étonnantes pour la poésie et pour l'histoire, il ne voulait même pas profiter des récréations pour se distraire : il les passait dans la compagnie des Pères professeurs, les accablant de questions, les étonnant déjà par la vivacité de son esprit primesautier, par la promptitude de ses reparties. Bientôt son ambition se restreignit à la création d'une pièce de théâtre qui, bien entendu, devait être une tragédie et éclipser toutes celles de la scène classique. Cette tragédie était intitulée *Amulius et Numitor*, et ce fut, avec les petits vers et les bouts rimés, le premier ouvrage littéraire de Voltaire.

Sa facilité poétique était déjà extraordinaire. Ses professeurs, séduits et intéressés par les débuts d'un aussi brillant esprit, s'amusaient à la développer. Un jour, en pleine classe, l'élève jette en l'air sa tabatière. Le P. Porée s'empare de la boîte et déclare qu'il ne la rendra à son disciple que contre une poésie faite immédiatement sur ce sujet.

Voltaire, aussitôt, retourne à sa place, prend une plume et écrit d'un seul jet :

Adieu, ma pauvre tabatière !
Adieu, je ne te verrai plus !
Ni soins, ni larmes, ni prière,
Ne te rendront à moi, mes regrets sont perdus,
J'irais en vain vider les coffres de Plutus ;
Ce n'est pas en ce dieu que l'on sert que j'espère, etc...

On le félicite aussitôt et on lui rend sa tabatière avec tous les honneurs dus à un si brillant élève.

Une autre fois, il improvise en cinq minutes quatre vers sur la mort de Néron qui soulèvent l'admiration de ses maîtres.

Ces premiers essais lui valurent d'être présenté à une vieille et décrépite personne qui était alors âgée de plus de quatre-vingts ans, mais qui avait tourné bien des têtes et qui devait faire une vive impression sur le jeune poète : ce fut Ninon de l'Enclos elle-même. Un ami de sa famille, l'abbé de Châteauneuf, presque parrain de Voltaire, homme aimable et érudit, l'y conduisit en personne :

« J'étais alors âgé de treize ans, a raconté Voltaire [en réalité, il devait en avoir onze], j'avais fait quelques vers qui ne valaient rien, mais qui paraissaient fort bien pour mon âge. Mlle de l'Enclos avait autrefois connu ma mère; enfin on trouva plaisant de me mener chez elle. L'abbé était le maître de la maison : c'était lui qui avait fini l'histoire amoureuse de cette personne singulière. C'était un de ces hommes qui n'ont pas besoin de l'attrait de la jeunesse pour avoir des désirs, et les charmes de la société de Mlle de l'Enclos avaient fait sur lui l'effet de la beauté. Elle le fit languir deux ou trois jours; et enfin l'abbé lui ayant demandé pourquoi elle lui avait tenu rigueur si longtemps, elle lui répondit qu'elle avait voulu attendre le jour de sa naissance pour ce beau gala; et, ce jour-là, elle avait juste soixante et dix ans... Pour moi, je lui fus présenté un peu plus tard, elle avait quatre-vingt-cinq ans. Il lui plut de me mettre sur son testament; elle me légua 2 000 francs pour acheter des livres. Sa mort suivit de près ma visite et son testament. »

Voltaire préludait ainsi à la magnifique fortune pécuniaire qu'il allait réaliser : déjà une destinée heureuse semblait s'attacher à lui; il était devenu le favori de ses maîtres et il contractait les plus brillantes relations dans la personne de ses camarades eux-mêmes. Les d'Argenson étaient ses condisciples, de même le duc de Fronsac, le duc de Boufflers, le prince d'Epinoi, tous gens de haut rang, ayant laquais, occupant des chambres

séparées et aspirant déjà aux honneurs de Versailles.

Sans doute quelques-uns n'étaient pas fort traitables, quoique grands seigneurs, les d'Argenson, en particulier, qui montraient le poing à Andoche Gaillardet, leur gouverneur, en lui criant :

« Viens, b..... de chien, je te recevrai comme tu le mérites ! »

Mais le jeune Arouet n'en était pas moins leur camarade, avait joué avec eux, et plus tard, dans la vie, il saura s'en souvenir et en faire souvenir ceux qui prétendraient l'oublier.

Du reste, à côté de ces camarades d'occasion, il y a ceux qui sont déjà les vrais amis et qui le demeureront : Cideville, d'Argental, Fyot de la Marche, Pont-de-Veyle et quelques autres. C'est à ceux-là que François Arouet ouvre son cœur, c'est avec eux qu'il court quelques-unes de ces escapades dont le souvenir doit demeurer vivace chez les Pères. M. Henri Beaune, dans l'intéressant volume que nous avons déjà cité, en rapporte d'amusantes :

« Il était d'usage à Louis-le-Grand, dit-il, de prendre la récréation dans la cour, tant que l'eau du bénitier de la chapelle n'était pas gelée. C'était le thermomètre du collège. Comme la porte de la chapelle était constamment ouverte pendant le jour, Voltaire s'y glissait et déposait de la glace dans le bénitier, afin de ne pas quitter le poêle de la salle d'études.

« Chaque classe avait son banc d'honneur réservé aux premiers élèves. A ce titre, François Arouet s'y asseyait fréquemment. Mais en hiver, la meilleure place, la plus enviée, n'était point la première ; c'était la plus rapprochée du poêle, et, pour s'en emparer, il fallait user d'adresse ou livrer de rudes combats longuement disputés. Un jour, survenu trop tard, ou moins heureux dans ses attaques, Voltaire, qui grelottait derrière un épais rempart d'épaules, dit à l'un de ses camarades plus jeune que lui :

« — Range-toi donc, sinon je t'envoie chauffer chez Pluton.



Vue de La Haye au XVIIIe siècle.

« — Que ne dis-tu en enfer? Il y fait encore plus chaud.

« — Bah! riposte-t-il, l'un n'est pas plus sûr que l'autre (1). »

M. Henri Beaune ne garantit pas tout à fait l'anecdote, pas plus, semble-t-il, qu'on ne peut garantir l'authenticité absolue de ce quatrain attribué au jeune François, déjà ennemi des cloches et de leurs carillonneurs :

Persécuteurs du genre humain,
Qui sonnez sans miséricorde,
Que n'avez-vous au cou la corde
Que vous tenez dans votre main?

Cependant François venait d'atteindre sa dix-septième année. Aux vacances de la Saint-Martin, son père posa à son fils l'éternelle question des parents :

« Quelle carrière veux-tu embrasser? »

Et le jeune Arouet, les yeux brillants d'enthousiasme, fit la réponse trop connue :

« Je n'en veux pas d'autre que celle des lettres.

— Mon fils, lui répondit le payeur de la chambre des comptes, c'est l'état d'un homme qui veut être inutile à la société, à charge à ses parents, et qui veut mourir de faim. »

Et il l'envoya aux écoles de droit, — sans discussion.

Triste séjour, l'école de droit. Une espèce de grange horriblement mal tenue dans laquelle des légistes pédants enseignaient lourdement les arcanes du droit romain et des Pandectes. François prit tout de suite en horreur et le lieu et les magisters, et, de fureur, se mit à rimer de plus belle.

A peine échappé à l'horreur des cours, il s'enfuyait à tire-d'aile vers une compagnie plus aimable et plus en rapport avec la tournure de son esprit. Son ami l'avait introduit à l'hôtel de Mimeure, dont la maîtresse de maison, l'exquise marquise de Mimeure, réunissait, dans son

(1) Henri Beaune, *op. cit.*, p. CXXI.

salon de la rue des Saints-Pères, l'élite des gens de lettres et des artistes.

François y prit rapidement le goût du luxe, la passion du plaisir.

Un jour, la duchesse de Richelieu lui donne cent louis. Transporté de joie, le jeune homme avise, rue Saint-Denis, un carrosse à deux chevaux et quatre habits de livrée qu'on allait vendre à l'enchère. Aussitôt l'idée folle lui passe par la tête d'acquérir un tel équipage, et, pour ses cent louis, il devient propriétaire du tout. Quelques instants plus tard, il déniche quatre pendards qui consentaient à endosser ses livrées, et le poète s'installant dans son carrosse, donne ordre au cocher de le conduire à l'hôtel de Richelieu.

On pense si la duchesse rit aux éclats de l'aventure. Tout le jour, les rues de Paris virent se trimballer ce magnifique équipage dans lequel trônait le jeune homme rendant visite à tout le ban et l'arrière-ban de ses amis. Mais la nuit vint, et, au sortir du souper, Voltaire se trouva fort embarrassé, ne sachant où remiser sa voiture, ses chevaux et ses laquais. Il s'avisa alors de congédier ses domestiques en leur intimant l'ordre de revenir le lendemain de bonne heure, négocia enfin avec le portier de son père qui consentit à laisser entrer les deux chevaux dans l'écurie à côté de celui de la maison.

Cependant tout cela avait fait grand tapage, et le père de Voltaire accourut au bruit. Qu'est-ce? Son fils en carrosse de gala? De la belle façon, le poète fut morigéné. Le lendemain, nouvelle déconvenue : les domestiques ne revinrent point. Le nouveau cocher, peu au fait de son métier, donna contre une borne, et le carrosse fut renversé. Il fallut le conduire chez le charron où Voltaire s'en défit pour un prix ridicule. Mais il avait eu sa voiture pendant tout un jour, et son amour-propre était satisfait!...

Gustave Desnoiresterres, dans l'admirable ouvrage sur *Voltaire et la Société française*, auquel nous serons obligés

de nous référer à tout instant (1), conte encore cette autre anecdote sur la jeunesse dissipée de François.

« Voltaire rentrait tard, et on dormait depuis longtemps au logis quand il se décidait à en reprendre le chemin. Son père, pour le contraindre à rentrer de meilleure heure, fit fermer les portes à double tour et se munit des clefs. Voilà donc le poète dehors, des mieux installé pour rimer à la belle étoile, en supposant qu'il se trouvât d'humeur à rimer, et qu'il y eût des étoiles. En désespoir de cause, et après avoir longtemps frappé, il va demander un refuge au portier du palais, qui n'avait pas de lit à lui donner, et qui, faute de mieux, lui conseilla de se blottir dans une chaise à porteurs stationnant dans la cour, ce qu'il ne manqua pas de faire. Deux conseillers, arrivant au palais de grand matin, l'aperçurent en passant, et conçurent aussitôt le projet de lui jouer un tour de leur façon. Ils le firent transporter au *Café de la Croix de Malte*, sur le quai neuf, où, à son réveil, il se vit le but des plaisanteries et des sarcasmes des habitants du lieu (2). »

Voilà bien des aventures. Aussi le père de Voltaire s'inquiétait-il de plus en plus de la vie dissipée que menait son fils, et offrit-il à ce dernier de lui acheter une charge d'avocat du roi à Paris. Encore une fois François refusa. Désespérant de vaincre son entêtement, on résolut alors de le faire voyager : on l'envoya d'abord à Caen où il devint tout de suite le bel esprit de la ville, reçu dans le salon de Mme d'Osseville, la muse du lieu, épouvantant déjà les habitants par ses vers libertins contre la religion et la morale et finissant par se fermer les portes de toutes les maisons. Puis, on essaya pour lui du séjour à l'étranger. Le marquis de Châteauneuf venait d'être nommé auprès des États généraux de Hollande. Il consentit à s'attacher le jeune Arouet qui put ainsi contem-

(1) G. Desnoiresterres, *Voltaire et la Société française au XVIIIe siècle*. Paris, Didier, éd., 1867.

(2) *Op. cit.*, I, p. 47.

pler à La Haye des mœurs toutes nouvelles pour lui, et qui noua là son premier roman d'amour.

Parmi les Français et les Françaises établis à La Haye, se trouvait une femme curieuse, aventurière de haut



Voltaire à l'âge de vingt-deux ans.

rang, amusante, pleine d'esprit et de rouerie, et bas bleu par surcroît, Mme Dunoyer. Après avoir dissipé la fortune de son mari, grand-maître des eaux et forêts du Languedoc, elle s'était avisée de l'abandonner pour cause de dissentiments religieux, et de partir un beau jour, avec ses deux filles, pour la Hollande. Là elle se donna des airs

d'émigrée parisienne et de bel esprit en rupture de ban. Elle fit paraître périodiquement une sorte de libelle, la *Quintessence*, qui était une prétendue chronique de la vie de Paris, surtout une officine de potins et une arme de chantage (1). Elle professait cyniquement qu' « il faut se marier une fois dans sa vie par intérêt, et la seconde fois pour ses plaisirs ». Et mettant sa morale en pratique, elle avait marié l'aînée de ses filles à un lieutenant de cavalerie, d'âge plus que mûr, mais qui avait du bien au soleil, tout en instruisant la cadette, Olympe, qu'on appelait *Pimpette*, dans des principes d'un goût similaire.

Dès son arrivée à La Haye, le jeune Arouet alla frapper à la porte du salon Dunoyer, laquelle s'ouvrit libéralement devant lui. La société y était plaisante, la mère fort amusante et Olympe délicieusement jolie, si jolie même que le jeune poète ne tarda pas à en tomber amoureux fou.

Mais ce fut alors l'auteur de la *Quintessence* qui vit avec le plus grand déplaisir le manège de ce garçon sans fortune et sans situation qu'on avait envoyé en pénitence et qui essayait de tourner la tête à son Olympe, avec son rire caustique, sa physionomie spirituelle et ses yeux malins. Sans perdre une minute, elle courut chez l'ambassadeur, se plaignit du galant et exigea son départ immédiat. Très ennuyé de l'affaire, mais désireux de ne pas se brouiller avec une personne aussi dangereuse que l'auteur de la *Quintessence*, le marquis de Châteauneuf donna ordre à François de rentrer en France au plus tôt. Affolé, Arouet fit part de cette résolution à la jeune fille qui, très bravement, décida de fuir avec lui, mais il y eut des contretemps, des malentendus, bref, la fatalité s'en mêla, si bien que Pimpette, au comble de l'émotion, dut s'aliter et que François partit seul. Aussitôt à Paris, il apprend qu'une lettre foudroyante du marquis de Châ-

(1) Elle a laissé aussi des *Mémoires* fort curieux et des *Lettres historiques et galantes*, publiés récemment en un volume illustré (Louis-Michaud, éd.).

teauneuf l'y a devancé et que son père, furieux, a obtenu contre lui une lettre de cachet. Il lui fallut se tapir pendant quelque temps chez des amis, puis, lorsque le courroux paternel fut apaisé, accepter tout ce qui lui fut proposé pour rentrer en grâce.

François Arouet, le jeune et galant poétereau, le littérateur déjà célèbre à Paris, dut se résigner à entrer comme gratte-papier dans l'étude d'un procureur du Châtelet. Terrible chute : le jeune homme la supporta courageusement et apprit à oublier la délicieuse Pimpette qui ne tarda pas, elle non plus, à effacer de sa mémoire le souvenir du galant François et fut, du reste, promptement mariée par sa mère.

Dans l'étude de Me Alain, rue Pavée-Saint-Bernard, près les degrés de la place Maubert, Voltaire fit deux découvertes : celle de la chicane et celle d'un ami. La chicane allait lui être tout de suite familière. Son esprit net et précis était un esprit d'homme d'affaires, qui, bientôt, fut rompu à toutes les ficelles de la procédure. Quant à l'ami, c'était Thiériot, le délicieux et bon Thiériot, malheureusement trop léger, qui, toute son existence, devait aimer Voltaire, en l'importunant et le compromettant bien souvent. Pour l'instant, ce n'étaient que deux écervelés se contant leurs fredaines entre deux requêtes à la Cour, rimant de compagnie, aussi pétillants, aussi remuants, aussi primesautiers l'un que l'autre.

De la chicane, Voltaire saute à pieds joints dans le joli château de Saint-Ange, chez M. de Caumartin. Déjà il peut entrevoir ce que sera presque toute son existence : les allées et venues perpétuelles d'une sorte de Juif errant toujours en promenade aux quatre coins de l'Europe. C'est le voyageur éternel qui court avec son carrosse et ses laquais sur toutes les routes, visite tous les princes, frappe à tous les châteaux, se repose une heure dans tous les salons. Il n'a encore ni carrosse, ni laquais, mais il n'a pas non plus ses quarante-deux maladies futures, il a sa belle santé, sa jeunesse, son entrain et son humeur vagabonde.

Au château de Saint-Ange, il trouva en M. de Caumartin, ami de son père, un vieillard délicieux, dont Saint-Simon a toujours parlé avec éloges, encore qu'il lui ait fait grief « d'être le premier homme de robe qui ait hasardé le velours et la soie ». Mais il ajoute que « c'était un très bon homme, doux, sociable, serviable, et qui s'en faisoit un plaisir, qui aimoit la règle et l'équité... Il savoit infiniment d'histoire et de généalogie, d'anciens événements de la Cour. Il avoit infiniment lu et n'avoit jamais rien oublié ». La vérité, c'est qu'il savait par cœur toute la cour de Louis XIV, mais le règne sur lequel il ne tarissait pas était celui de Henri IV. Ah ! Henri IV, quel souverain! Et quel génie que celui de ce Béarnais qui parvint à réconcilier les Français contre eux-mêmes! M. de Caumartin savait tout du règne de Henri IV, les petits faits comme les grands, et il se perdait dans tous les détails et il ne tarissait pas sur les horreurs des guerres de religion et particulièrement sur celles de la Saint-Barthélémy.

Un si bel enthousiasme fit impression sur le jeune poète qui aspirait maintenant à devenir un grand poète. Cette épopée que la littérature française ne possédait point, le sujet n'en était-il pas là, précisément? Fi des *Franciades* et autres divagations dignes d'un Chapelain! Et vive *La Ligue*, le poème véritable des destinées françaises!

Animé d'un zèle extraordinaire, Voltaire se met aussitôt à la besogne, et, sous l'œil émerveillé de son vieil ami, se dispose à écrire ce qui sera plus tard *La Henriade*. Jour et nuit, il y pense, et même l'on peut dire qu'il en rêve, car il se lève un beau matin inspiré par une sorte de génie divin, et, courant à sa table, écrit tout d'une traite un chant entier de l'épopée future. Puis ce sont des morceaux, des passages très longs qu'il improvise avec ferveur au château Saint-Ange et à Paris, où il est revenu, lorsque, un certain soir, une désagréable aventure lui survient.

Depuis la mort de Louis XIV, un grand nombre de



Voltaire à la Bastille.

satires et de libelles sur le règne défunt s'étaient abattus à Paris. L'une de ces satires, particulièrement vives, mais d'un folliculaire assez dénué de talent, semble-t-il, courait les rues. Dans un bel accès de zèle, la police la saisit et se mit à enquêter sur son auteur. La renommée publique accusait Voltaire. On arrêta Voltaire.

En réalité, les *J'ai vu* n'étaient pas de Voltaire, mais d'un obscur poète, Le Brun, auteur d'un *Hippocrate amoureux.* Ce qui n'empêche que, par un beau matin de

printemps, le jour de la Pentecôte, la chambre de Voltaire fut envahie par vingt sbires. Ces sbires, ayant à leur tête M. de Basin, amenèrent leur prisonnier à la Bastille. Le poète a raconté lui-même plus tard les incidents de la route :

Fallut partir. Je fus bientôt conduit
En coche clos vers le royal réduit
Que près Saint-Paul ont vu bâtir nos pères
Par Charles Cinq...
J'arrive enfin dans mon appartement.
Certain croquant, avec douce manière,
Du nouveau gîte exaltait les beautés,
Perfections, aises et commodités.
« Jamais Phébus, dit-il, dans sa carrière,
De ses rayons n'y porta la lumière :
Voici ces murs de dix pieds d'épaisseur,
Vous y serez avec plus de fraîcheur. »
Puis, me faisant admirer la clôture,
Triple la porte et triple la serrure,
Grille, verrous, barreaux de tout côté :
« C'est, me dit-il, pour votre sûreté. »
Midi sonnant, un chaudron l'on m'apporte;
La chair n'est délicate ni forte.
De ce beau mets je n'étais point tenté;
Mais on me dit : « C'est pour votre santé,
Mangez en paix, ici rien ne vous presse... »

Hélas! Arouet ne tarda pas à s'apercevoir de l'inconfort du logis! Lui qui était toujours soigneusement parfumé, cosmétiqué, lavé et bouchonné, n'avait à sa disposition qu'un méchant broc d'eau, et d'une eau très rare, douteuse par surcroît. G. Desnoiresterres cite (1) une petite note écrite, cinq jours plus tard, de la main du poète, « où celui-ci spécifiait les quelques objets dont la privation l'importunait le plus. C'était deux mouchoirs d'indienne, un petit bonnet, deux cravates, une coiffe de nuit, une petite bouteille d'essence de *giroufle*, et enfin deux livres d'Homère, latin et grec ».

(1) *Op. cit*, t. I, p. 132.

Le seul remède contre l'ennui étant le travail, Arouet résolut de profiter des loisirs que lui faisait le roi pour continuer ce poème de *La Ligue*, dont l'idée le hantait de plus en plus. N'ayant pas assez de papier à sa disposition, il en transcrivait les vers entre les lignes de ses livres.

Sa captivité dura onze mois. Ce ne fut que le 11 avril 1718 que Voltaire fut remis en liberté. A sa sortie, des amis l'attendaient, dont le marquis de Nocé, qui l'emmena au Palais-Royal pour le présenter au duc d'Orléans. Comme on faisait antichambre, le poète s'impatientait, et, entendant le grondement lointain d'un orage qui menaçait :

« Quand ce serait un régent qui gouvernerait là-haut, s'écria-t-il, les choses n'iraient pas plus mal. »

Le marquis de Nocé ne manqua point de rapporter au Régent le mot de l'embastillé d'hier en le présentant :

« Voilà, Monseigneur, le jeune Arouet que vous venez de tirer de la Bastille et que vous allez y renvoyer.

— Ma foi non, répondit l'autre en riant. Et même, je lui alloue une pension.

— Je remercie Votre Altesse royale, répondit Arouet, de ce qu'elle veut bien se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. »

Là-dessus il se retira à Châtenay, chez son père. En réalité, il était toujours en exil, mais il avait obtenu la permission de venir régulièrement à Paris pour s'occuper de ses affaires, en particulier de sa tragédie d'*Œdipe*, à laquelle il avait fortement travaillé à la Bastille et qu'il venait d'achever. La réception n'en avait pas marché toute seule : « Les comédiennes, raconte Voltaire, se moquèrent de moi quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'amoureuse. On trouva la scène de la double confidence entre Œdipe et Jocaste, tirée en partie de Sophocle, tout à fait insipide. En un mot, les acteurs, qui étaient en ce temps-là petits-maîtres et grands seigneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage. Je crus qu'ils avaient raison. Je gâtai ma pièce pour leur plaire... Enfin, ce ne fut qu'à force de protections que j'obtins qu'on jouerait *Œdipe*. »

Mais quel succès récompensa le poète de ses efforts! Ce fut le 18 novembre 1718 que fut représentée la tragédie de Voltaire : le nom de Corneille volait de bouche en bouche, la salle frénétique applaudissait à tout rompre, les plus grands seigneurs unissaient leurs acclamations à celles du parterre tout entier.

On rapporte que M. Arouet père, malgré son ressentiment contre son fils, n'avait pu se tenir d'assister, caché dans un coin de la salle, à cette belle représentation, et qu'il ne cessait de murmurer, au comble de la joie et de l'étonnement : « Ah! le coquin! Ah! le coquin! »

Œdipe, supérieurement interprétée par Mlle Desmares et Dufresne, fut donnée quarante-cinq fois de suite, ce qui constituait alors un succès extraordinaire. Rien n'y manqua, du reste, ni les articles élogieux, ni les libelles diffamatoires, ni les épigrammes. La dédicace de la pièce faite à Madame portait pour la première fois le nom de Arouet de Voltaire. Ce sera désormais sous cette dernière appellation que paraîtront tous les écrits de l'auteur d'*Œdipe*. Qui lui avait donné l'idée de l'adopter? Les uns ont voulu y voir le nom d'un petit bien de famille qui appartenait à Mme Arouet, d'autres, dont G. Desnoiresterres, inclinent à penser qu'il s'agit simplement de l'anagramme de son nom : « Arouet J. L. »

Malgré le succès d'*Œdipe*, Voltaire continua d'être assez mal vu à la Cour : on lui tenait rancune des petits vers qui se faufilaient sous le manteau et qu'on lui attribuait tous infailliblement dès qu'ils étaient satiriques. A la fin, malgré le grand empressement que mettait une partie de la société à lui faire fête, il lui parut bon de voyager un peu. Et il repartit pour une nouvelle randonnée à travers les châteaux de France. Il alla à Richelieu, « où, écrit-il, je suis dans le plus beau château. Il n'y a point de prince, en Europe, qui ait de si belles statues et en si grand nombre. La ville est bâtie comme la Place Royale. Le château est immense ». De là il se rend à Sulli, puis à la Source. Partout il reçoit le meilleur accueil. Il paie

son écot en lisant des vers, des improvisations, en communiquant quelques passages de son fameux poème, *La Ligue.* Bien entendu, les compliments l'accablent. Une seule fois, un jour, on fait quelques critiques. Aussitôt Voltaire s'impatiente, frappe du pied :

« Alors mon poème est mauvais ! s'écrie-t-il. C'est bon, je le brûle. »

Et, dans un accès de rage, il le jette au milieu de la cheminée. Heureusement, le président Hénault, qui était là, a vu le geste, il s'empare du manuscrit et le sauve des flammes au milieu de l'émotion de tous et de la joie de l'auteur qui fond en larmes !

Cependant Voltaire continue ses pérégrinations. Il est tombé amoureux fou de la maréchale de Villars, il souffre mille morts aux côtés de cette coquette qui se moque de lui, il la poursuit de salon en salon et de château en château lorsque, le 1er janvier 1722, un deuil vient l'arrêter dans sa vie vagabonde : il apprend la fin de son père.

Du jour au lendemain, le voilà en possession d'une fortune rondelette, mais, du jour au lendemain, il connaît aussi les tracas des affaires. Deux mois après avoir touché son héritage, il entame son premier procès !

II

Voyages et Aventures

Très peu de temps après la mort de son père, Voltaire décida d'entreprendre un grand voyage dans les Pays-Bas, mais il ne partait point seul : une femme délicieuse, sa maîtresse du moment, l'accompagnait.

Mme de Rupelmonde était la fille du maréchal d'Aligre et la veuve d'un homme fort riche. D'allures très libres, de réputation très galante, ne cherchant point, du reste, à la démentir, blonde piquante aimant l'esprit et les lettres, adorant surtout la philosophie et encore mieux les philosophes, elle était ravie d'avoir rencontré un bel esprit dans la manière de M. de Voltaire, beau cavalier, alors dans tout le feu de la jeunesse et de la santé, aimable cicerone promenant cette jolie Française parmi les splendeurs de Bruxelles et les curiosités de la Hollande.

Le voyage fut fort gai, ainsi que le laisse soupçonner la lettre que le cicerone écrivit de Cambrai au cardinal Dubois :

Une beauté qu'on nomme Rupelmonde
Avec qui, les Amours et moi,
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'instant je vous écrive.
Ma muse, comme vous à lui plaire attentive,
Accepte avec transport un si charmant emploi.

« Nous arrivons, Monseigneur, dans votre métropole où je crois que tous les ambassadeurs et tous les cuisiniers

de l'Europe se sont donné rendez-vous. Il semble que tous les ministres de l'Allemagne ne soient à Cambrai que pour faire boire à la santé de l'Empereur. Pour messieurs les ambassadeurs d'Espagne, l'un entend deux messes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. »

Dans cette société bigarrée, Voltaire et sa compagne se trouvaient fort bien. L'un et l'autre cherchaient avant tout le plaisir et n'avaient point le temps sans doute de s'arrêter aux tracas de la passion. Peut-être même avaient-ils conclu entre eux une sorte de pacte qui garantissait leur liberté respective, car l'un et l'autre volaient, sans se gêner, à d'autres amours. C'est ainsi qu'à Bruxelles M[me] de Rupelmonde égara son cœur parmi d'autres cœurs, et que Voltaire ne dédaigna point d'aller quérir des amoureuses faciles :

L'Amour, au détour d'une rue,
M'abordant d'un air effronté,
M'a conduit en secret dans un temple écarté.
J'ai d'abord sur un lit trouvé la Volupté
Sans jupe ; elle était belle, et fraîche, et fort dodue.

La nymphe en toute liberté
M'a dit : Je t'offre ici ma beauté simple et pure,
Des plaisirs sans chagrin, des agréments sans fard.
L'Amour est en ces lieux enfant de la nature,
Partout ailleurs il est enfant de l'art (1).

A La Haye, mêmes cris d'admiration joyeuse, même entente des deux voyageurs :

« Il n'y a rien de plus agréable que La Haye, écrit Voltaire. On ne voit ici que des prairies, des canaux et des arbres verts : c'est un paradis terrestre depuis La Haye jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq cent mille hommes qui habitent Amsterdam, il n'y en a pas un d'oisif, pas un pauvre,

(1) Cités par Arsène Houssaye, *Le Roi Voltaire*, p. 127. Lévy, éditeur.

pas un petit-maître, pas un insolent. Nous rencontrâmes le Pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de la populace. On ne voit là personne qui ait de cour à faire.

« On ne se met point en haie pour voir passer un prince. On ne connaît que le travail et la modestie... J'y passe ma vie entre le travail et le plaisir, et je vis ainsi à la hollandaise et à la française... »

Cependant, malgré tout, l'esprit critique de Voltaire se donnait libre carrière, ici comme ailleurs, et ses réflexions n'allaient point sans lui valoir quelques désagréments. Un jour, il lit à Jean-Baptiste Rousseau, qu'il a rencontré là-bas, une certaine *Épître à Julie* qui est un tissu d'horreurs contre la religion et qui épouvante le poète. Un autre jour, ce sont des réflexions désobligeantes dans une synagogue d'Amsterdam, qui lui attirent des représailles de la part des israélites présents. Voltaire doit s'enfuir au plus vite sous la menace des coups de bâton.

A la fin d'octobre 1722, Voltaire et Mme de Rupelmonde, las de la Hollande et des merveilles de La Haye, décident de retourner en France. Désormais les pérégrinations du Voltaire ambulant vont recommencer.

Il est vrai que, de toutes parts, on l'appelle. A Ussé, on le somme de venir, et à La Source, Bolingbroke, grand admirateur d'*Œdipe*, n'a de cesse qu'il ne possède le poète dans son château. Toujours d'humeur vagabonde, le philosophe accepte tous les gîtes et toutes les invitations.

A La Source, il vit pour la première fois dans l'intimité d'un Anglais, et il est aussitôt frappé des qualités immenses du représentant de la Grande-Bretagne. Avec sa spontanéité, sa joie et son humeur primesautières, il s'amourache instantanément de tous les Anglais et de toutes les Anglaises de la création. Et, aussitôt, d'en faire part à tout le monde :

« J'ai trouvé, écrit-il, dans cet illustre Anglais toute l'érudition de son pays. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de justesse. »

Les admirations de Voltaire sont toutes les mêmes :

elles éclatent comme une bombarde, et, d'un seul coup, elles sont exclusives. Un Anglais est aimable avec lui :



Voltaire jeune.

voilà l'Angleterre le premier pays de l'univers, et nulle nation n'est comparable à celle-là! Nous en verrons bien d'autres lorsque nous parlerons des séjours de Voltaire à l'étranger!

De La Source, il retourne à Ussé, ne se lassant point

de s'attarder dans ces châteaux magnifiques où l'on mène la vie fastueuse, où des hôtes, tantôt délicieux, tantôt admiratifs, s'empressent à vous combler de louanges afin de vous rendre plus exquis le séjour aux champs. Tous les amis, au reste, et toutes les belles amies ne sont-ils point là? On se retrouve, on se donne rendez-vous, on s'assemble, on combine des villégiatures, et tout va le mieux du monde dans la plus indulgente des compagnies.

Cependant le travail ne chôme point, le poème de *La Ligue* qui s'appelle maintenant *Henri IV ou La Ligue* est poli et repoli. Voltaire y travaille avec une sorte de fureur, car il sent bien que ce sera par là qu'il s'imposera vraiment à l'admiration européenne. Il s'est décidé à le faire imprimer en Hollande. Charles Le Viers, libraire de La Haye, a déjà lancé des bulletins de souscription : « *Henri IV ou La Ligue*, poème héroïque de Voltaire en neuf chants, avec des notes historiques et critiques, pour servir à l'intelligence de l'ouvrage et à l'histoire de l'époque. » Le volume doit être luxueux et imprimé avec douze belles gravures. Le poète, à Ussé, a rencontré un bon graveur, Durand, auquel il a confié le soin d'exécuter les fleurons, lorsque, patatras! la nouvelle lui parvient du refus de la censure. Que faire? Il va falloir rembourser les souscriptions qui, déjà, s'annonçaient nombreuses. Cruelle perplexité. Épouvantable infortune pour un homme aussi commerçant, aussi près de ses intérêts que M. de Voltaire!... Dans son désespoir, il prend un parti extrême : passer outre et imprimer son livre clandestinement. Grosse affaire. Il se rend à Rouen où il compte des amis : Cideville, le président de Bernières chez lequel il descend, à La Rivière-Bourdet, aux environs de la ville. Là il s'abouche avec des maîtres imprimeurs, il surveille la fabrication de son ouvrage. Entre temps, car le travail avance très lentement, il met sur pied *Mariamne*, sa prochaine pièce où il destine un rôle à Adrienne Lecouvreur.

Malgré tous ses efforts, l'impression n'avance pas :

jamais cette *Henriade* ne verra le jour. De dépit, Voltaire s'éloigne de la Normandie, court encore de châteaux en châteaux, jusqu'à ce qu'enfin il échoue au château de Maisons, aux environs de Paris, vers le mois de novembre.

L'instant était mal choisi pour réapparaître dans l'Ile-de-France : depuis plusieurs mois, une épouvantable épidémie de petite vérole sévissait à Paris et aux environs. Voltaire ne devait pas être indemne du fléau. Le 4 novembre il se sent indisposé, ainsi que son hôte, le président de Maisons. Vite, on les soigne : Maisons en échappe, mais Voltaire est atteint du terrible mal. M. de Gervasi, médecin du cardinal de Rohan, s'installe aussitôt à son chevet et lui prodigue tous les soins. Dans ces circonstances tragiques, les amitiés ne lui firent pas défaut : le président mit sa maison sens dessus dessous pour soigner son poète; Thiériot, prévenu par un exprès, accourut en poste, tout le monde s'inquiéta, tout le monde s'entremit. Enfin Voltaire fut hors de danger, et, sa convalescence achevée ou presque, repartit pour la capitale.

Il n'était pas éloigné d'une lieue du château qu'un spectacle terrible s'offrit à sa vue : Maisons flambait ! Le feu s'était déclaré dans une des chambres voisines de celle qu'il occupait, et, de là, menaçait de gagner tout l'immeuble. Sans le secours des pompiers de Paris, la splendide demeure n'était plus qu'une ruine! Saisi de frayeur à la vue du danger *qu'il aurait pu courir*, Voltaire eut une peur rétrospective qui lui occasionna une forte fièvre. Chose étrange, les « remords » vinrent se mêler à tout cela, comme s'il était, en vérité, responsable de l'incendie. Il fallut que M. et Mme de Maisons eux-mêmes lui écrivissent des lettres affectueuses pour le consoler !

Ce ne fut pas là le côté le moins piquant de toute cette aventure. Il y en eut une autre relative à Piron. La guérison de Voltaire lui avait attiré de nombreuses lettres et épîtres poétiques de félicitations, chacun et chacune y

allant de leur petit couplet. Or Piron lui-même s'efforça de rentrer en grâce auprès de l'auteur d'*Œdipe*. Les deux poètes ne s'aimaient guère : on ne sait pourquoi, mais Voltaire vit d'un mauvais œil Piron, dès la première fois que le hasard les mit en présence.

Cette première entrevue avait été, du reste, toute une comédie et la plus divertissante du monde. C'est à l'hôtel de Mimeure qu'ils s'étaient rencontrés. Un jour, Piron passant par la rue des Saints-Pères décide de monter chez la marquise :

« Soyez le bienvenu, lui dit celle-ci. Vous désirez depuis longtemps faire connaissance avec Arouet; il est ici, entrez dans ma chambre, vous le trouverez auprès du feu. »

Tout joyeux, Piron pénètre dans les appartements et aperçoit, en effet, un homme perdu dans un fauteuil, les jambes écartées et les pieds au feu. « Piron, raconte G. Desnoiresterres (1), ne regarde pas aux salutations ni aux révérences; Voltaire, moins prodigue, se contente d'une légère inclinaison, et semble rentrer dans sa voluptueuse torpeur. L'accueil n'était pas encourageant : le survenant ne perd pourtant point contenance, il approche un fauteuil et s'assied le plus près possible de la cheminée. Que faire maintenant? Piron, qui avait salué le premier, engage le premier la conversation ; mais l'on est tout aussi avare de ses phrases qu'on se l'était montré de révérences, et l'on se borne à quelques monosyllabes... Voltaire sentit qu'à moins de ronfler il ne pouvait s'éterniser dans cette immobilité...

« L'un regarde l'heure, l'autre se bourre le nez de tabac, celui-ci se mouche, celui-là éternue. Il était à craindre que l'on ne tombât bientôt dans des redites, quand Voltaire, plongeant les doigts dans son gousset, en retira une croûte de pain qu'il commença à grignoter entre ses dents avec le bruit d'un rongeur. Cela parut à Piron si extraordinaire qu'il en fut presque interdit. Mais, comme

(1) G. Desnoiresterres, *op. cit.*, I, p. 266.

il était avant tout homme de riposte, il met sur-le-champ la main à sa poche, et en retire un flacon de vin qu'il vide en un clin d'œil.

« — J'entends, monsieur, raillerie tout comme un autre, lui dit d'un ton sec et cassant l'auteur d'*Œdipe*; et votre plaisanterie, si c'en est une, est très déplacée. »

Piron pouvait lui répliquer que ce flacon de vin était le très humble serviteur de sa croûte.



Château de Maisons-Laffitte.

« — Mangez, monsieur, répondit Piron, vous faites bien; et moi je sors de Bourgogne avec un besoin continuel de boire, et je bois. »

Le poète daigna sourire, se leva et disparut.

Arrive Mme de Mimeure :

« — M. de Voltaire, en sortant d'avec vous, m'a demandé, lui dit-elle, quel était ce grand fou d'ivrogne que j'avais auprès de mon feu. Auriez-vous bu si matin? »

Piron en fut quitte pour conter à la marquise ce qui venait de se passer, mais la première entrevue n'avait

pas, on le voit, été très chaude entre les deux poètes. Néanmoins Piron, qui était un esprit simple et très doux, ne renonça pas à l'idée de se faire bien venir du grand homme, et, tout naturellement, il saisit l'occasion de la convalescence de Voltaire pour lui écrire une épître.

Malheureusement l'auteur d'*Œdipe* savait déjà être vindicatif, les derniers événements l'avaient irrité au vif, il était d'humeur batailleuse cette semaine-là. A peine rentré à Paris, une de ses premières visites fut pour l'hôtel de Mimeure. Il s'aperçut avec dépit que son souvenir y était un peu négligé, tandis que la marquise n'avait de doux yeux que pour Piron.

« Ah! l'exquis poète, le charmant homme! Et naïf avec cela, et jeune, et candide. »

Toute la soirée ne fut consacrée qu'à exalter Piron. Voltaire sortit furieux, méditant une prompte vengeance. Il laisse passer quelques jours, puis il retourne à l'hôtel de Mimeure :

« Ah! marquise, fait-il en ricanant, je vous apporte quelque chose de piquant.

— Et quoi donc?

— Une poésie de votre protégé, le délicieux Piron.

— Vraiment.

— Je la crois bonne, continue Voltaire. Il y a bien çà et là un peu de gravelure, mais un esprit comme le vôtre n'est pas à cela près.

— Sans doute, fait la marquise, déjà inquiète.

— Mais souffrez, madame, que je vous la lise. Il me semble que je saurai faire valoir les bons endroits mieux qu'un autre.

— Allez donc. »

Aussitôt Voltaire commence, et, d'un ton pénétré, lit à la marquise de Mimeure l'*Ode à la M...*, ce péché de jeunesse dont Piron supporta le poids toute sa vie et qui pèse encore sur sa mémoire.

Épouvanté d'un tel cynisme, la marquise veut arrêter Voltaire, mais celui-ci tient sa vengeance, il ne la lâche

plus, et il faut que la grande dame écoute jusqu'au bout les turpitudes de Piron.

Indignée, Mme de Mimeure se lève, frémissante :

« Et c'est là cet homme que je prenais pour un grand benêt, pour un doux, pour un naïf! Mais c'est un monstre, mais c'est un goujat! »

Voltaire la laisse au comble de la fureur et s'éclipse. A la porte, il croise Piron qui entrait :

« Ah! M. de Voltaire! s'écrie celui-ci, quel heureux hasard de vous rencontrer! J'ai justement fait une épître sur votre convalescence. Laissez-moi vous la remettre : vous la jugerez vous-même.

— Grand merci, cher monsieur, fait Voltaire en jetant les yeux sur le papier. Mais entrez donc chez la marquise : vous la lui lirez, elle sera ravie. »

Rayonnant, Piron pénètre dans le salon :

« Marquise, je vais vous lire des vers de ma composition.

— Des vers de vous... Ah! non, monsieur, une fois suffit... »

On se doute de la scène. Il fallut que Piron implorât à genoux la mansuétude de Mme de Mimeure. Mais le doux poète devait se souvenir longtemps qu'il ne faisait pas bon être l'ennemi de M. de Voltaire!...

Cependant, malgré tous les retards et toutes les tergiversations des imprimeurs, le poème de *Henri IV* vit enfin le jour, et Voltaire eut la joie, au début de l'année 1724, d'avoir en mains les précieux exemplaires.

Malheureusement le tout n'était point de faire imprimer son livre. Il fallait encore l'introduire en secret à Paris. Énorme entreprise! Voltaire mobilisa le ban et l'arrière-ban de ses amis : on fit faire un détour aux exemplaires par Boulogne et on les amena peu à peu dans la capitale.

A peine lancé, l'ouvrage eut un succès colossal : tout le monde crut de bonne foi que la France possédait enfin le poème épique après lequel elle soupirait depuis si longtemps et l'on se rua véritablement sur l'ouvrage de Voltaire.

L'engouement du public fut d'autant plus violent que l'œuvre était plus difficile à posséder. Se passant de main en main, sous le manteau, il fallait des prodiges de diplomatie et de ruse pour en acquérir quelques exemplaires ; tout cela n'était pas fait pour éteindre le beau zèle du public, et Voltaire se félicitait tout bas des bienfaits dont la censure l'avait comblé en interdisant la vente de son livre dans le royaume de France !

Un si beau succès n'alla point sans d'amères critiques de la part de ceux qu'importunait cette gloire naissante. Voltaire connut les polémiques violentes, les satires sans vergogne, et ce fut sa première passe d'armes avec celui qui allait devenir son plus mortel ennemi, le célèbre abbé Desfontaines.

Pierre-François Guyot Desfontaines, né en 1685, ancien élève des Jésuites, avait fait dans la carrière des lettres des débuts plus que modestes. Il avait commencé par des petits vers tout à fait médiocres qui ne lui valurent que la risée de chacun.

Aussi, de dépit, brisa-t-il sa lyre et résolut-il de consacrer désormais à la critique toute son activité qui, du reste, était fort grande. Esprit lourd, Desfontaines ne devait être toute son existence qu'un censeur ridicule, mais, à force de prétention et surtout grâce à la méchanceté de son esprit, ce frondeur parvint à faire illusion. « Desfontaines, a dit M. Charles Nisard (1), est le type du journaliste taquin qui a pris son parti de combattre tout le monde, et qui semble en cela céder plutôt aux besoins de son tempérament qu'à la voix du bon sens et de la raison. Esprit envieux, cœur ingrat, toute célébrité l'offusquait, toute obligation lui était à charge. »

Sa première polémique avec Voltaire est particulièrement odieuse pour lui. Desfontaines, à force de platitude et d'obséquiosité, était parvenu à forcer la porte du *Journal des Savants*, lorsqu'au mois de juin 1724 il lui advint une fâcheuse aventure. Notre abbé, car Desfon-

(1) Charles Nisard, *Les Ennemis de Voltaire*, p. 165.



Portrait de Piron.

taines portait la robe, n'était pas seulement un galantin comme il sied à tout abbé du XVIII[e] siècle, il était aussi fort enclin à la culture de mœurs très spéciales qui lui aurait valu peut-être de nos jours cette grande notoriété qu'il recherchait si jalousement, mais qui se payait fort

cher sous l'ancien régime. Séduit par un délicieux... ramoneur (!) « qu'à cause de son fer et de son bandeau, dira plus tard Voltaire, il avait pris sans doute pour un Amour », il lui fit des propositions si pressantes qu'elles le conduisirent tout droit à la prison de Bicêtre. Pénible mésaventure pour un critique littéraire. Desfontaines risquait les galères. Dans sa détresse, ne sachant où frapper pour apitoyer sur son sort, il s'en prit à Thiériot, l'aimable et complaisant Thiériot, avec lequel il était lié, et le supplia de faire intervenir Voltaire en sa faveur. L'auteur d'*Œdipe*, alors assez malade d'une fièvre violente, n'hésita pas à se lever pour sauver un confrère. Il alla se jeter aux pieds de M. de Fréjus, sollicita Mme de Prie et obtint la libération du prisonnier.

Desfontaines lui devait la vie :

« Je n'oublierai jamais, monsieur, écrivit-il à Voltaire, les obligations infinies que je vous ai; votre bon cœur est encore bien au-dessus de votre esprit, et vous êtes l'ami le plus essentiel qui ait jamais été. »

Or « l'ami le plus essentiel » le fut fort peu de temps, puisque, aussitôt relâché, le premier soin de Desfontaines fut de composer rapidement un libelle contre son bienfaiteur. Il poussa même l'audace jusqu'à l'envoyer à Thiériot « afin de juger si celui-ci le trouvait drôle! » Ce libelle, intitulé *Apologie de Voltaire adressée à lui-même*, était une critique amère de *La Henriade*. C'était le premier choc d'une bataille qui allait se prolonger entre Voltaire et Desfontaines jusqu'à la mort de ce dernier. Les critiques de la *Henriade* par Desfontaines n'émurent pas, du reste, sensiblement Voltaire. Elles le confirmèrent seulement dans la piètre opinion qu'il pouvait avoir de la reconnaissance humaine.

Ce qui fut autrement pénible pour lui, après le grand succès de son poème, ce fut la chute lamentable de sa *Mariamne* sur la scène de la Comédie-Française le 5 janvier 1724, la veille de la fête des Rois. Un incident comique — et puéril — fut, comme toujours, en pareil cas, la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Au moment

où la reine de la tragédie portait à ses lèvres la coupe empoisonnée, quelqu'un s'écria du parterre : « La reine boit! » La salle éclata de rire et la pièce fut « emboîtée » (c'est le cas de le dire) jusqu'à la fin.

Autre nouvelle pénible pour Voltaire : Mme de Rupelmonde, sa belle amie, fit une très grave maladie dont elle mourut. Quelle triste chose! Une si jolie femme au tombeau! Voltaire l'assista jusqu'au dernier moment, mais sa tristesse paraît déjà assez passagère. Un être aussi vivant, aussi remuant, aussi nerveux qu'il l'était ne pouvait cultiver longtemps le même sentiment : quelques mois plus tard, l'auteur de *La Henriade* avait oublié la belle Rupelmonde aux eaux de Forges où se trouvait galante compagnie et où il se faisait fort proprement étriller au pharaon. Il y commençait aussi sa comédie de *L'Indiscret*, et, surtout il s'y soignait. Oh! qu'il s'y soignait avec zèle et passion, — jusqu'à laisser son corps se couvrir de boutons, « gale houille » comme il l'appelle, mais dépuratif excellent, dirent plus tard tous les médecins, contre l'échauffement qui le guette.

Qu'il se soigne en paix, qu'il prenne des forces! Il va en avoir besoin, car une nouvelle catastrophe l'attend à son retour à Paris : pour la seconde fois, il va goûter de la Bastille!

C'est en décembre 1725 qu'eut lieu ce tragique incident. Voltaire se trouvait à l'Opéra avec le chevalier de Rohan. Selon son habitude, le poète, parlant très haut, se moquait de tout. A un moment, agacé, le chevalier lui dit d'un ton tranchant :

« Monsieur de Voltaire, monsieur Arouet, comment vous appelez-vous? »

Voltaire répliqua avec aigreur. Première escarmouche.

Deux jours plus tard, dans la loge d'Adrienne Lecouvreur, les deux adversaires se retrouvèrent en présence. Le chevalier renouvela sa question, et Voltaire de lui répondre encore plus vertement que la première fois « qu'il ne traînait pas, lui, Voltaire, un grand nom, mais

qu'il savait honorer celui qu'il portait ». Vexé, le chevalier leva sa canne, Voltaire fit mine de tirer son épée, finalement Rohan battit en retraite, et il paraît même que l'un des assistants félicita Voltaire en ajoutant : « Enfin, vous nous en avez délivrés ! »

A quelques jours de distance, comme Voltaire est à dîner chez le duc de Sulli, un valet vient l'avertir qu'on le demande à la porte de l'hôtel. Voltaire descend, « mais à peine eut-il posé le pied qu'il se sentit appréhendé par son habit, tandis qu'on lui appliquait, d'autre part, sur les épaules une grêle de coups de bâton. Sans se mêler au choc et tout en se tenant à distance, le brave chevalier de Rohan surveillait l'exécution dans une seconde voiture, à portée de donner ses ordres. On prétend qu'il s'écria : « Ne frappez pas sur la tête, il en peut sortir quelque chose de bon », et le peuple d'alentour de s'exclamer : « Ah ! le bon seigneur ! » Le chevalier, plus tard, racontant à ses amis l'aventure, disait agréablement : « Je commandais les travailleurs (1). »

Voltaire, à moitié mort, rentre à l'hôtel Sulli, raconte sa mésaventure à son hôte qui, au lieu de prendre la chose au sérieux et de l'accompagner chez le commissaire, lui rit presque au nez. Voyant qu'il ne tirera rien de cette racaille titrée, Voltaire vole à l'Opéra, raconte son infortune à Mme de Prie et la supplie d'intervenir à Versailles, Mme de Prie promet tout ce que l'on veut. Malheureusement personne ne prétend se brouiller avec la maison de Rohan, et, le lendemain, tout ce qui à Paris a été raillé, satirisé, bafoué par Voltaire, fait des gorges chaudes de l'aventure.

Indigné, furieux, au comble de la rage impuissante, Voltaire jure de tirer vengeance coûte que coûte de l'infâme Rohan ; il apprend l'escrime, il s'exerce à l'épée, au bâton, au pistolet, il proclame partout qu'il aura la tête de son agresseur, il en fait tant que la famille de Rohan prend peur et le fait surveiller. Lorsqu'il se croit en forme,

(1) Desnoiresterres, *op. cit.*, I, p. 347.

Voltaire adresse un cartel à son agresseur qui accepte le combat, mais, dans la nuit même du 17 avril, le poète est arrêté et conduit à la Bastille : M. le chevalier de Rohan pouvait respirer!



Voltaire, par La Tour.

Pour rendre cette action moins odieuse aux yeux du public, il fut décidé que Voltaire mangerait à la table du gouverneur et aurait la permission de recevoir des visites. Au reste, dès le 29 avril, il était mis en liberté, mais l'ordre d'élargissement impliquait en même temps que « l'inten-

tion du roy et de S. A. S. Mgr le duc est qu'il soit conduit en Angleterre ».

Quelques jours plus tard, Voltaire était à Calais. Cette fois, c'était le bannissement!

*
* *

C'est entre le 12 et le 15 août 1726 que Voltaire s'embarqua pour l'Angleterre. Il avait préparé son voyage en avertissant ses amis anglais, en sollicitant des lettres de recommandation, en donnant en un mot à son départ l'aspect d'un exil volontaire et non d'une fuite.

Il traversa Londres et alla tout de suite s'établir à Wandsworth chez son ami Falkener, puis il revint dans la capitale anglaise où il fut l'hôte de Bolingbroke.

Ses premiers pas sur la terre étrangère semblent avoir été un enchantement mêlé d'appréhensions.

L'auteur d'*Œdipe* faisait les observations les plus curieuses qui soulignaient à ses yeux les différences fondamentales du tempérament anglais et du tempérament français. La Grande-Bretagne allait, au reste, lui ménager de bien autres surprises!

Tout de suite, il s'intéressa avec avidité aux événements de la vie anglaise littéraire. Il entra en rapports avec Pope, s'aboucha avec des libraires, lança ses listes de souscription à une nouvelle édition de *La Henriade*, s'occupa de se faire présenter au roi Georges Ier. Celui-ci connaissait déjà le nom de Voltaire : *Œdipe* lui avait été envoyé par le poète et il lui avait retourné en échange une montre superbe. Mme de Bolingbroke lui fut d'un grand secours à cette occasion. Elle-même se chargea des présentations, et, en janvier 1727, Voltaire fut admis officiellement à la Cour. Le roi lui annonça qu'il aceptait, de concert avec la princesse de Galles, de se mettre à la tête de la souscription : ils fixèrent eux-mêmes le prix de l'exemplaire à trois guinées.

A partir de ce jour, toutes les portes des plus grandes familles anglaises furent ouvertes au poète français, mais ce fut toujours chez M. Falkener que Voltaire revint avec

le plus de joie, dans la charmante propriété de Wandsworth : « La plupart de ses lettres d'alors, dit G. Desnoiresterres (1), sont datées de Wandsworth ; c'est à Wandsworth qu'il se recueille, qu'il oublie ses chagrins, qu'il pense, qu'il travaille ; c'est là que, tout imbu de la littérature anglaise, impressionné par la lecture de Shakespeare, il écrivait en prose anglaise le premier acte de *Brutus*. Son hôte était un homme intelligent qui, après avoir agrandi et fait prospérer ses propres affaires, devait être chargé plus tard de celles de son pays. Il aimait les arts, il aimait les lettres et prouva sa haute estime des préoccupations de l'esprit par sa générosité, ses procédés honorables envers le poète français qui en conserva le souvenir le plus reconnaissant. »

Voltaire ne fit pas seulement, du reste, des apparitions chez les grands seigneurs, il s'entretint avec tous les écrivains éminents de l'Angleterre. Pope, Swift et Gay furent ses interlocuteurs journaliers. Lorsqu'il débarqua au delà de la Manche, *Gulliver* venait de paraître, suscitant une curiosité énorme, et Voltaire avait voulu connaître tout de suite l'auteur d'un livre aussi extraordinaire. Il le charma à un point que l'on ne saurait dire. Quel esprit ! Quelle raison ! Quel sens aigu de la satire et, en même temps, quel ton de bonne compagnie ! Ce Swift est certainement bien supérieur à notre Rabelais. Et, dans son enthousiasme, Voltaire d'en écrire à tous ses amis de France : « M. Swift est Rabelais dans son bon sens, et vivant en bonne compagnie. Il n'a pas, à la vérité, la gaieté du premier ; mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût qui manquent à notre ami de Meudon. Ses vers sont d'un goût singulier et presque inimitable ; la bonne plaisanterie est son partage en vers et en prose ; mais pour le bien entendre, il faut faire un petit voyage dans son pays. »

Au reste, Swift, doyen d'une cathédrale, comme l'on sait, avait trouvé moyen, dans son *Conte du Tonneau*, de se

(1) *Op. cit.*, I, p. 374.

moquer du catholicisme, du luthérianisme et du calvinisme, — et voilà précisément ce qui enchantait Voltaire.

De même, il voulut se lier et il se lia, en effet, très étroitement avec Pope dont il appréciait la netteté de pensée, la raison claire et précise. Chez Pope, il semble bien que la conversation fût très libre. Néanmoins, un jour, Voltaire se permit sur la religion des paroles si mordantes que la mère de Pope, catholique comme son fils, se leva de table, indignée, et signifia au poète qu'il n'eût plus à revoir un tel homme. Pope était faible devant sa mère qu'il adorait, il consentit à cesser à peu près toutes relations avec Voltaire.

Cependant, au contact journalier des Anglais, l'auteur d'*Œdipe* acquérait une connaissance de plus en plus approfondie de la langue de Shakespeare. Bientôt il sut assez d'anglais pour le parler et l'écrire couramment. Désormais une de ses joies, et aussi « pour n'être point compris par les gens trop curieux », sera d'écrire à ses amis de longues lettres en langue anglaise. Il s'évertuera à ne parler qu'anglais, à ne s'exprimer qu'en anglais, à penser en anglais. Cette connaissance de la langue lui rendit un fameux service, le jour où, cheminant à pied par les rues de Londres, il fut insulté par la populace qui avait reconnu un Français et l'avait poursuivi en le couvrant d'ordures. Comprenant qu'il fallait à tout prix faire tête à l'émeute, Voltaire monta sur un banc et commença ainsi : « Braves Anglais, ne suis-je pas déjà assez malheureux de n'être pas né parmi vous? » Il continua un discours sur le même ton pendant plus d'une heure. A la fin, on l'acclama. Pour un peu, on l'eût porté en triomphe!

Cette « anglicisation » de Voltaire fut excellente pour les souscriptions à sa *Henriade* : toute l'Angleterre, suivant l'élan de son roi et désireuse de glorifier un poète si admirateur du génie d'outre-Manche, voulut coopérer au monument qu'il élevait. On dut bientôt commencer l'impression du livre, tandis que Swift, alors en Irlande, faisait une propagande acharnée pour l'ouvrage. En mars 1728, *La Henriade* paraissait : « Voltaire avait réalisé son



Une rue de Londres au XVIIIe siècle.

rêve de 1726 : belle édition in-4°, beau papier, estampes, le tout dédié, ce qu'il n'eût osé espérer alors, à la reine Caroline. Et, pourtant, Voltaire n'est pas satisfait : sa belle édition n'a été tirée qu'à un nombre très limité d'exemplaires, et il ne peut l'envoyer à ses amis, car il ne sait même à un moment s'il pourra satisfaire tous les souscripteurs (1). » Pour comble de malheur une bande de voleurs pénètre à Paris chez Thiériot chargé de recueillir les souscriptions en France, et voilà Voltaire encore une fois dépouillé ! Cette affaire Thiériot parut, du reste, très louche au philosophe qui soupçonna toujours son « ami » de s'être approprié les cent louis de souscription. Néanmoins il ne lui en voulut pas, prit même la chose en riant. Il avait de quoi se consoler, en réalité, avec les produits nets de l'affaire qui étaient magnifiques.

Au reste, le voyage de Voltaire en Angleterre ne fut pas seulement une belle opération commerciale qu'il exécuta : ce fut encore et surtout la plus belle de ses opérations intellectuelles puisque, d'un seul coup, elle renouvela toutes ses connaissances et toutes ses idées. La vue de la civilisation anglaise fut en quelque manière un coup de foudre dans l'existence de Voltaire. La contemplation d'une société vivant et prospérant sur des bases si complètement différentes des bases de la civilisation française modifia en quelques mois tous les principes et toutes les pensées de l'auteur d'*Œdipe*.

Ni au point de vue religieux, ni au point de vue politique, ni au point de vue social, il ne retrouvait là ce que ses yeux avaient accoutumé de voir depuis l'enfance. Plus même que dans les Pays-Bas, la vision était neuve, entièrement inédite.

Au point de vue économique, l'Angleterre commençait d'être en pleine prospérité : l'exportation, encouragée par l'État, rapportait, chaque année, des bénéfices énormes. La vie était meilleur marché qu'en France, et

(1) Lucien Foulet, *Le Voyage de Voltaire en Angleterre*. — *Revue d'Histoire littéraire de la France* (Année 1906).

chacun surtout y vivait mieux. Voltaire aperçut tout de suite cette nouveauté et s'en enthousiasma : « En Angleterre, le paysan n'a point les pieds meurtris par des sabots; il mange du pain blanc, il est bien vêtu, ne craint point d'augmenter le nombre de ses bestiaux ni de couvrir son toit de tuile, de peur que l'on ne hausse les impôts l'année d'après. »

L'aisance sociale a amené l'aisance politique : la liberté dont on jouit outre-Manche stupéfie d'autant plus Voltaire que lui-même était en quelque manière proscrit de son pays. Respect des personnes, respect des propriétés, quelle chose admirable, en vérité!

Après les institutions et les mœurs, ce qui frappa le plus le philosophe fut les hommes éminents eux-mêmes qu'il rencontra ou dont il découvrit l'œuvre. On sait l'enthousiasme inouï, profond, insensé dans lequel le plongea Shakespeare. Il ne voulut pas seulement l'étudier, le connaître à fond. Du jour où il découvrit le génial auteur de *Macbeth*, il se jura de faire connaître aux Français une œuvre aussi colossale, et il entreprit une campagne qu'il devait mener pendant trente ans.

Avec Shakespeare, Locke et Newton furent ceux qui l'influèrent le plus profondément : après le côté littéraire, c'était le côté scientifique qui l'enthousiasmait. Voltaire sentait bien que là était une grande nouveauté susceptible de faire des miracles, et, tout naturellement, il se jeta corps et âme dans cette science qu'il avait tout de suite gratifiée de sublime!

Malgré tout, Voltaire était las de cet exil qui se prolongeait depuis trois années. Il avait vraiment le mal du pays, et, d'autre part, les autorités françaises reconnaissaient que c'était sans doute une punition suffisante pour quelques coups de bâton *reçus* de la part d'un grand seigneur. Bref, il ne fut pas difficile de forcer la main du roi ; on exigea seulement que Voltaire fixât sa résidence, pendant une quarantaine, à quelques lieues de Paris, et, au mois de mars 1729, il débarquait à Saint-Germain-en-Laye.

A peine de retour, il fut ressaisi de sa fiévreuse activité : il fit rentrer ses fonds en retard, s'occupa de raffermir son crédit, de recouvrer ses pensions, de chercher de bons placements. Le séjour qu'il venait de faire en Angleterre avait donné à son esprit positif des notions pratiques dont il comptait bien faire usage. Sachant que la richesse serait pour lui l'arme la plus précieuse, la seule arme avec laquelle il pût conquérir son indépendance, il s'appliqua dès ce moment à faire fortune avec une ténacité prodigieuse, un entêtement incroyable, et il y réussit.

La Henriade lui avait rapporté gros, sa tragédie de *Brutus* venait de réussir fort honorablement, il conçut le projet d'une *Histoire de Charles XII* qui, dans sa pensée, devait être une excellente affaire à tous les points de vue. Malheureusement la censure vint, une fois de plus, lui imposer son veto brutal et l'obligea même à filer de Paris au plus vite. Sentant que, décidément, le séjour dans la capitale lui était funeste, il retourna auprès de Rouen. L'excellent Thiériot lui dénicha « un petit trou », l'Hôtel de Mantes, où, pour mieux donner le change, il s'affubla d'un nom anglais et se fit passer pour un grand seigneur d'outre-Manche. C'est dans cette retraite que vint le frapper la mort d'Adrienne Lecouvreur, survenue le 20 mars 1730. La malheureuse jouait la dernière fois dans le rôle de Jocaste d'*Œdipe*. « La pauvre créature, raconte Mlle Aïssé, s'en alla chez elle, et, quatre jours après, à une heure après-midi, elle mourut, lorsqu'on la croyait hors d'affaire. Elle eut des convulsions, chose qui n'arrive jamais dans les dysenteries : elle finit comme une chandelle. » On sait comment Languet, le curé de Saint-Sulpice, refusa de l'inhumer en terre chrétienne, et que ce fut le soir qu'elle fut enlevée sur l'ordre du lieutenant de police, placée dans une vieille voiture, et transportée dans un terrain de la rue de Bourgogne, avec, comme assistants, les gens du guet !

En apprenant ces nouvelles, Voltaire, qui venait de voir comment les Anglais traitaient leurs grands acteurs en



Pope.

les enterrant avec toute la pompe possible, ne put se tenir de répliquer par une amère satire.

... Melpomène n'est plus!
Que direz-vous, race future,
Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure
Qu'à ces arts désolés font des hommes cruels?
Ils privent de la sépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels...

A la suite de cette algarade, il lui fallut, bien entendu, disparaître encore pendant quelque temps. Il ne sortit de sa retraite que pour donner *Eriphyle*, qui fut assez mal accueillie.

Enfin la Comédie-Française représenta *Zaïre* qui fut le plus grand succès du XVIII[e] siècle, qui lui attira tous les suffrages et tous les cœurs, et qui lui valut l'amour profond et solide de celle qui va être pendant des années sa compagne dévouée, de la divine Émilie, de M[me] du Châtelet elle-même !

III

Voltaire et Madame du Châtelet

Mme du Châtelet était vraiment une femme extraordinaire. Elle avait été d'une précocité d'intelligence remarquable : dès son plus jeune âge, elle savait l'italien et le latin, à quinze ans elle traduisait Virgile mieux qu'un régent de collège. A ces dons naturels, elle joignait un caractère d'une violence incroyable : elle se jetait frénétiquement dans une science, exclusivement dans une admiration, totalement dans une idée ou dans un sentiment. Ainsi elle était très femme et elle le prouvait à chaque stade de sa vie.

On l'avait mariée très jeune à M. du Châtelet, mais, comme celui-ci passait à l'armée les trois quarts de son temps, elle chercha à se consoler ailleurs : le marquis de Guébriant se trouvait là, elle le prit. Aussitôt elle devient folle de lui, et lorsqu'il l'abandonne, elle parle de se tuer. Puis elle rencontre Richelieu. Qui peut se flatter de résister à Richelieu? Personne, et Mme du Châtelet, sans doute, moins que quiconque. Mais qui peut se flatter aussi de fixer le cœur volage du plus capricieux des amants?... Une liaison avec Richelieu, c'est toujours plus ou moins une passade : Mme du Châtelet le comprit, et elle se résigna. Ce fut la seule sagesse de sa vie. Elle la paya, du reste, aussitôt par sa toquade pour Voltaire. Ils s'étaient déjà rencontrés une fois il y avait bien longtemps, elle l'avait revu chez Richelieu, mais elle ne l'avait pas encore admiré ; elle ne l'admira qu'après *Zaïre*, mais alors

son admiration tourna en amour, et ce fut une adoration folle.

« Il faut reconnaître d'avance, écrit Crouslé, que cette liaison ne fut pas d'un genre ordinaire, non plus que le caractère de la femme à qui nous allons voir la vie de Voltaire longtemps et intimement unie. Si les mœurs de Mme du Châtelet ne furent pas exemplaires en tout, elle présente du moins un exemple éclatant des combinaisons de mérites qui peuvent quelquefois se rencontrer dans un sexe. Nous ne croyons pas devoir la qualifier de « très grand homme », mais ce fut assurément une femme extraordinaire, née exprès pour offrir à Voltaire tout ce qu'il pouvait désirer dans une compagne de sa vie, pour satisfaire ses passions multiples (1). »

Mais, d'abord, Mme du Châtelet était-elle jolie? Si nous en croyons Mme du Deffand, elle était tout simplement horrible :

« Représentez-vous, dit celle-ci, une femme grande et sèche, sans hanches, la poitrine étroite, de gros bras, de grosses jambes, des pieds énormes, une très petite tête, le visage aigu, le nez pointu, deux petits yeux vert de mer, le teint noir, rouge, échauffé, la bouche plate, les dents clairsemées et extrêmement gâtées. Voilà la figure de la belle Émilie, figure dont elle est si contente qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir : frisures, pompons, pierreries, verreries, tout est à profusion; mais comme elle veut être belle en dépit de la nature, et qu'elle veut être magnifique en dépit de la fortune, elle est souvent obligée de se passer de bas, de chemises, de mouchoirs et autres bagatelles. »

Mais Mme du Deffand est sujette à caution, et fort justement, Gustave Desnoiresterres rectifie ce portrait trop brutal par les lignes suivantes :

« Mme du Châtelet n'était pas une beauté; elle était grande, un peu maigre, un peu osseuse; elle était brune de peau; nous accorderons même qu'elle avait la bouche

(1) *La Vie et les Œuvres de Voltaire*, p. 112 (Champion, éd.).

plate et les dents gâtées vers la quarantaine. Avait-elle le nez pointu? le portrait de La Tour ne nous le présente nullement aigu; il est sensiblement long sans doute par rapport au peu de distance qui existe entre la bouche et le menton. Mais tel qu'il est, ce visage plaît, il est harmonieux; les yeux vert de mer sont de beaux et grands yeux clairs, d'une expression caressante même et couronnés d'épais sourcils qui sont le point de départ d'un front vaste et intelligent (1). »

Il semble bien que Voltaire fut pris surtout par l'admiration folle que lui voua Mme du Châtelet et qu'elle lui confessa aussitôt. En outre, l'intelligence extraordinaire de cette femme qui disputait des mathématiques comme un membre de l'Académie des Sciences lui en imposait. Bref, leurs sublimes s'amalgamèrent, — et cette opération chimique devait se prolonger pendant quinze ans! N'oublions pas qu'à ce moment Voltaire était à l'apogée de sa gloire : il avait trente-neuf ans, le succès de *Zaïre* l'avait porté au premier rang, il était éblouissant de verve et d'esprit, et il n'est pas jusqu'à sa laideur naturelle qui ne disparût derrière l'animation de ses traits.

On jugera de sa silhouette par ce croquis, très ressemblant, paraît-il, du marquis de Charost :

« Voltaire, dit celui-ci, était de la taille des grands hommes, c'est-à-dire un peu au-dessus de la médiocre. Il était maigre et d'un tempérament sec; il avait la bile brûlée, le visage décharné, l'air spirituel et caustique, les yeux étincelants et malins; tout le feu qu'on trouve dans ses ouvrages, il l'avait dans son action; vif jusqu'à l'étourderie, c'était un feu ardent qui va et qui vient, qui vous éblouit et qui pétille... Il savait le monde et l'oubliait, il aimait la grandeur et méprisait les grands; aisé avec eux, contraint avec ses égaux, il commençait par la politesse, continuait par la fadeur et finissait par le dégoût. Il aimait la Cour et s'y ennuyait; sensible sans attachement, voluptueux sans passions, il ne tenait à rien par choix, il

(1) G. Desnoiresterres, *op. cit.*, II, p. 3.

tenait à tout par inconstance ; raisonnable sans principes, sa raison avait ses accès, comme la folie des autres. L'esprit peu droit, le cœur injuste, il se moquait de tout. Vain à l'excès, mais encore plus intéressé, il travaillait moins pour sa réputation que pour l'argent ; il en avait faim et soif ; enfin il se pressa de travailler pour se presser de vivre. »

Cet homme élégant, spirituel, raffiné dans sa mise, dans sa conversation et dans son esprit, ce poète de premier rang que l'on acclamait déjà d'un bout à l'autre de l'Europe, ne devait pas porter bonheur à celle qui l'avait élu entre tous. La marquise du Châtelet ne fut pas heureuse avec Voltaire, et, comme le dit fort bien M. Gaston Maugras (1), elle ne devait rien trouver en lui pendant ces quinze années de ce qu'elle avait rêvé. D'abord, il était déjà presque constamment malade, en tous cas capricieux, quinteux, nerveux à l'excès comme tous les souffrants. Puis elle-même était terriblement jalouse, et, comme elle redoutait à tout instant d'être abandonnée, c'était des soupçons et des scènes sans fin. Il n'est pas enfin jusqu'à la renommée de son amant qui ne lui causât des tracas terribles : la hardiesse des idées de Voltaire, le mordant de sa satire, la causticité de sa critique lui valaient des attaques furieuses de ses ennemis ; il fallait au plus vite gagner la frontière, prêt à la passer à la première menace. Toutes ces émotions ne valaient rien au cœur d'Émilie, elles lui gâtaient les plus beaux moments qu'elle passa auprès de son grand homme, elles furent le malheur inévitable de leur liaison.

Cependant les débuts en furent délicieux : l'amour, avec cette femme savante qui écrivait les commentaires de Newton tout en sachant goûter la poésie et l'éloquence, avait un piquant que le philosophe ne connaissait point encore. Pour admirer Voltaire, Mme du Châtelet se faisait très humble ; pour plaire à Émilie, Arouet se faisait enfant.

(1) Gaston Maugras, *La Cour de Lunéville au XVIIIe siècle*. Plon, éditeur.

Bref ils s'adoraient, et, comme on s'amusait fort de leur manège à la Cour où ils étaient reçus l'un et l'autre, ils s'avisèrent que peut-être il serait préférable d'aller ensevelir leur passion, leur science et leur littérature dans une humble chaumière. Justement Mme du Châtelet possédait en Champagne, à Cirey, une manière de castel qui paraissait bien réunir les conditions recherchées : pas trop éloigné de Paris, à quelques lieues de la frontière, à proximité de Plombières où le poète allait prendre les eaux. On décida de partir pour Cirey.

Leur premier voyage, aux dires de Longchamp, le valet de chambre de Voltaire, fut des plus mouvementés :

« On était au mois de janvier, la terre était couverte de neige et il gelait très fort. Madame avait fait préparer tout l'attirail qui la suivait dans ses voyages. Sa vieille voiture était changée en un coche; on y attela des chevaux de poste. Après que Mme du Châtelet et M. de Voltaire se furent bien empaquetés l'un à côté de l'autre dans ce carrosse, on y fit monter la femme de chambre, qui se plaça sur le devant avec des cartons. Deux laquais se postèrent sur le derrière de la voiture, et l'on se mit en route vers les neuf heures du soir. » Longchamp partit en avant, en postillon, pour préparer les relais. Au bout de deux heures, ne voyant pas arriver le carrosse, il retourna sur ses pas et il apprit alors que l'essieu de la voiture s'étant rompu avant l'arrivée à Nangis, la voiture était tombée sur le pavé, du côté où se trouvait Voltaire : « Mme du Châtelet et sa femme de chambre tombèrent sur lui avec tous les paquets et cartons qui n'étaient point attachés sur le devant, mais seulement en pile sur le coussin, aux deux côtés de la femme de chambre, et qui s'étaient précipitées vers l'angle où M. de Voltaire se trouvait comprimé.

« Sous tant de fardeaux qui l'étouffaient à moitié, il poussait des cris aigus, mais il était impossible de changer la position : il fallut la garder jusqu'à ce que les deux laquais fussent venus pour désencombrer la voiture; ils en tirèrent d'abord tous les paquets, ensuite les femmes,

et puis M. de Voltaire. On ne pouvait les ôter de là que par en haut, c'est-à-dire par la portière qui était en l'air; c'est pourquoi on les en tirait comme d'un puits, les saisissant par les premiers membres qui se présentaient, bras ou jambes, et on les glissait dans les mains des camarades qui les mettaient à terre. » Tandis qu'on s'occupait de relever la voiture et de réparer l'essieu, Voltaire et Mme du Chatelet s'assirent l'un à côté de l'autre sur les coussins du carrosse qu'on avait posés sur la neige du chemin : « Là, dit Longchamp, presque transis de froid malgré les fourrures, ils admiraient la beauté du ciel; il est vrai qu'il était parfaitement serein, les étoiles brillaient du plus vif éclat, l'horizon était à découvert; aucune maison, aucune ombre n'en dérobaient la moindre partie à leurs yeux (1). »

Quelle joie de contempler ces beautés de la nature, par cette nuit splendide, en compagnie de la plus savante et de la plus spirituelle des femmes! Voltaire montrait à Émilie les constellations, Émilie indiquait à Voltaire les merveilles de la voie lactée : l'un et l'autre se grisaient de leur science et de leurs rêves. Ah! que n'avaient-ils leur lunette astronomique pour fouiller ce champ magnifique et contempler de plus près ces beautés de la nature! Entraînés par leur sublime, ils ne s'apercevaient plus du froid ni de la neige, et ce fut, en vérité, un moment unique que celui de leur arrivée à Cirey, moment qui en présageait d'autres et d'aussi profonds et d'aussi rares!...

Le château de Cirey avait pu être jadis une belle résidence, mais il se trouvait alors dans un état piteux. Des réparations, des agrandissements, des bouleversements de toutes sortes étaient nécessaires si l'on voulait rendre cette demeure digne du grand homme qui venait s'y fixer. Courageusement Voltaire se mit à l'œuvre : il traça lui-même le plan des jardins, il ordonna les architectes, il stimula les entrepreneurs, il pressa les ouvriers, il se fit architecte, entrepreneur, ouvrier, pris de ce zèle magni-

(1) Longchamp et Wagnière, *Mémoires sur Voltaire*, p. 163.



Madame du Châtelet, par La Tour.

fique qui ne l'abandonnait jamais lorsqu'il s'adonnait à une entreprise, et il créa tout entier le lieu de repos exquis que devint Cirey.

Nous possédons aujourd'hui les détails les plus complets sur ce que fut cette résidence et sur ce que fut l'existence des gens qui y vivaient, grâce aux innombrables visiteurs de Cirey, mais surtout à l'un d'eux, Mme de Grafigny, qui nous en a laissé une description complète (1).

Nous savons que l'antichambre du bâtiment principal était très vaste et aménagée avec un goût exquis. Nous savons que Voltaire et la divine Émilie possédaient chacun leur appartement décoré selon la mode du temps et toujours un peu dans ce style lilliputien qui faisait de Cirey une manière de bonbonnière presque trop fragile.

Voici, d'abord, l'appartement de Voltaire :

« Il a une petite antichambre grande comme la main; ensuite vient sa chambre, qui est petite, basse et tapissée de velours cramoisi; une niche de même avec des franges d'or : c'est le meuble d'hiver. Il y a peu de tapisserie, mais beaucoup de lambris dans lesquels sont encadrés des tableaux charmants; des glaces, des encoignures de laque admirables; des porcelaines, des marabouts, une pendule soutenue par un marabout d'une forme singulière, des choses infinies dans ce goût-là, chères, recherchées et surtout d'une propreté à baiser le parquet; une cassette ouverte où il y a une vaisselle d'argent; tout ce que le superflu, chose si nécessaire, a pu inventer. Et quel argent! quel travail! Il y a jusqu'à un baguier où il y a douze bagues de pierre gravées, outre deux de diamants.

« De là, on passe dans la petite galerie qui n'a guère que trente ou quarante pieds de long. Entre ces fenêtres sont deux petites statues fort belles sur des piédestaux de vernis des Indes; l'une est cette *Vénus Farnèse*, l'autre *Hercule*. L'autre côté des fenêtres est partagée en deux

(1) Mme de Grafigny, *Vie privée de Voltaire et de Mme du Châtelet*, Paris, 1820.

armoires : l'une de livres, l'autre de machines de physique; entre les deux, un fourneau dans le mur qui rend l'air comme celui du printemps; devant, se trouve un grand piédestal sur lequel est un Amour assez grand qui lance une flèche. Cela n'est point achevé; on fait une niche sculptée à cet Amour, qui cachera l'apparence du fourneau; la galerie est boisée et vernie en petit jaune. Des pendules, des tables, des bureaux, rien n'y manquera.

« Au delà est la chambre obscure qui n'est pas encore finie, non plus que celle où il mettra ses machines. C'est pour cela qu'elles sont encore toutes dans la galerie. Il n'y a qu'un seul sopha, et point de fauteuils commodes, c'est-à-dire que le petit nombre de ceux qui s'y trouvent sont bas, mais ce ne sont que des fauteuils garnis : l'aisance du corps n'est pas sa volupté, apparemment. Les panneaux des lambris sont des papiers des Indes fort beaux; les paravents sont de même; il y a des tables à écrans, des porcelaines, enfin tout est d'un goût extrêmement recherché (1). »

Après l'appartement de Voltaire, voici celui d'Émilie :

« Sa chambre est boisée et peinte en petit jaune, avec des cadres bleu pâle; une niche de même, encadrée de papiers des Indes charmants. Le lit est en moiré bleu; et tout est tellement assorti que, jusqu'au panier du chien, tout est jaune et bleu. Les glaces et cadres d'argent, tout est d'un brillant admirable. Une grande porte vitrée, mais de glace-miroir, conduit à la bibliothèque. C'est une sculpture comme une tabatière : rien n'est joli comme tout cela. Il y a des glaces, des tableaux de Paul Véronèse, etc.

« D'un côté de la niche est un petit boudoir; on est prêt à se mettre à genoux en y entrant. Le lambris est en bleu, et le plafond est peint et verni par un élève de Martin qu'ils ont ici depuis trois ans. Tous les petits panneaux sont remplis par des tableaux de Watteau. Ce sont les cinq sens; puis les deux contes de La Fontaine : *Le*

(1) *Op. cit.*, p. 14.

Baiser pris et rendu et *Les Oies du Père Philippe.* Ah! quelles peintures! Les cadres sont dorés en filigrane sur le lambris. On y voit trois Grâces, belles et aussi jolies que la mère des tendres Amours. Il y a une cheminée en encoignure de Martin avec de jolies choses dessus...

« Ce divin boudoir a une sortie par sa seule fenêtre, sur une terrasse charmante, et dont la vue est admirable. De l'autre côté de la niche, est une garde-robe divine, parée de marbre, lambrissée en gris de lin, avec les plus jolies estampes. Enfin, jusqu'aux rideaux de mousseline qui sont aux fenêtres sont brodés avec un goût exquis. Non, il n'y a rien au monde de si joli (1)! »

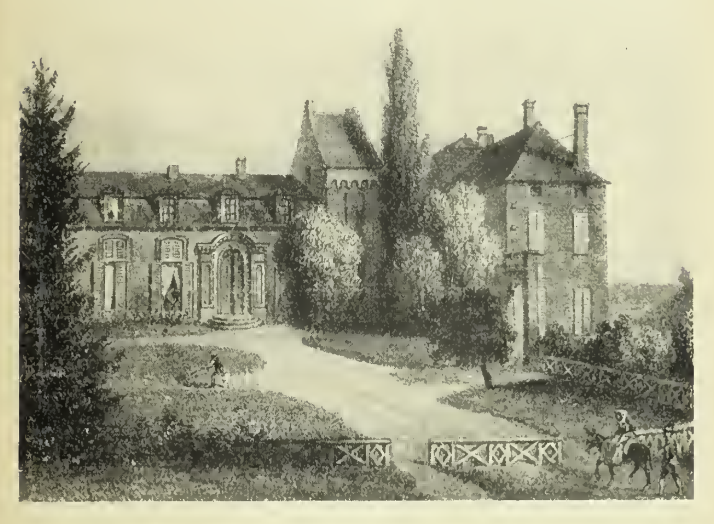
A ces merveilles il faut joindre celle de la « chambre de bains » entièrement en carreaux de faïence, sauf le pavé en marbre, tout cela minuscule et rococo, ainsi que le cabinet de toilette vert clair que garnissaient des petits sophas, des petites chaises et des petits fauteuils.

Dans cette demeure faite à la fois pour le repos, le travail et l'indolence, Mme du Châtelet s'épanouissait : presque toujours vêtue d'une robe d'indienne et d'un grand tablier de taffetas noir, ses cheveux noirs très longs relevés par derrière jusqu'en haut de la tête et bouclés comme ceux des petits enfants, elle allait et venait par les salons et les boudoirs, toujours en quête d'une illumination sublime, d'une trouvaille de génie, d'une passion surhumaine. Voltaire, de son côté, nerveux, trépidant, le corps et l'esprit sans cesse agités, arpentait fébrilement les salles de cet immense château lorsque le travail ne le clouait point à son secrétaire. Les journées étaient courtes à Cirey, tant l'ingénosité et l'ardeur de l'un comme de l'autre savaient les bien remplir.

« Le matin, rapporte Longchamp, Mme du Châtelet et M. de Voltaire s'occupaient, chacun de son côté, à lire ou à écrire. Celui-ci arrangeait la bibliothèque et le cabinet de physique; le soir ils lisaient ensemble ou faisaient une partie de trictrac. Pour passer les longues soirées

(1) *Op. cit.*, p. 18.

d'hiver, on avait aménagé un théâtre au fond de la galerie, c'est-à-dire que l'on avait tout simplement mis un plancher sur des tonneaux vides placés debout, les coulisses, de chaque côté, étant revêtues de vieilles tapisseries. Un lustre et des branches éclairaient la scène ainsi que la galerie; quelques violons jouaient dans les entr'-actes. Mme du Châtelet ou Voltaire composait les farces,



Vue de Cirey.

les proverbes, et l'on distribuait les rôles à la compagnie. Très malicieuse, Mme du Châtelet s'arrangeait souvent pour faire jouer aux acteurs leurs propres ridicules. Elle-même n'hésitait pas à accepter des rôles extravagants. C'est ainsi que Voltaire composa deux comédies bouffonnes, le *grand* et le *petit Boursoufle.*

« Tous les travers des hommes étaient peints en raccourci au théâtre de Cirey, comme ils le sont en grand sur les théâtres de Paris. Les abus, les excès de tous genres y prêtaient à rire. J'ai vu là se montrer tour à tour chas-

seurs, médecins, joueurs, guerriers, marins, pédants en *us*, poètes, astronomes, etc... (1) ».

Souvent aussi Voltaire donnait à ses hôtes une comédie de marionnettes, et c'était alors un spectacle hilarant, ou bien il montrait la lanterne magique, et c'était à mourir de rire, car le grand homme faisait lui-même le boniment : « Il a formé la coterie de M. le duc de Richelieu, l'histoire de l'abbé Desfontaines et toutes sortes de contes, toujours sur le ton savoyard. Non, il n'y avait rien de si drôle ! Mais à force de tripoter le goupillon de la lanterne, qui était remplie d'esprit-de-vin, il le renverse sur sa main, le feu y prend, et la voilà enflammée. Ah ! dame, il fallait voir comme elle était belle ! mais ce qui n'est pas beau, c'est qu'elle est brûlée. Cela troubla un peu le divertissement qu'il recontinua un moment après. »

Est-il besoin de dire, en effet, que Voltaire pas plus que Mme du Châtelet n'auraient su demeurer seuls à Cirey ? L'un et l'autre aimaient trop l'esprit de société pour ne pas convoquer dans leur retraite (?) le ban et l'arrière-ban de leurs amis. Malheureusement, s'il leur agréait fort de contempler autour d'eux des visages connus, leur égoïsme était trop violent pour fêter comme il l'aurait fallu ces compagnons de leur exil. Il semble bien que la réception à Cirey était plutôt fraîche et que l'hospitalité n'y avait rien d'écossais.

D'abord le château était mal distribué pour des hôtes nombreux. Les pièces y étaient immenses, et, lorsque l'hiver était rigoureux, on gelait littéralement, aux dires même des témoins, malgré les six cordes de bois qu'on y brûlait chaque jour. « C'est une halle que ma chambre, écrit Mme de Grafigny. Les autres ne sont pas mieux partagées. »

En somme, l'égoïsme de Voltaire et de sa maîtresse s'était réservé ce qu'il y avait de mieux : « Tout ce qui n'est point l'appartement de la dame et de Voltaire est d'une saloperie à dégoûter ! » écrit la même personne en

1) Longchamp et Wagnère, *op. cit.*, p. 172.

jurant, un peu tard, qu'on ne l'y reprendra plus, à Cirey!

Était-on mieux traité à table?

Il semble bien que non. Le café était servi, le matin, dans la galerie de Voltaire, entre dix heures et onze heures, et puis on conversait un peu. Voltaire faisait une grande révérence et l'on se retirait chez soi. Sur les quatre heures, on prenait un goûter, mais c'était accidentel, et le fort, l'unique repas de la journée avait lieu à neuf heures du soir : il est vrai que, la marquise étant gourmande, il y avait là de bons petits plats. Elle-même a confessé son péché de gourmandise : « Mais je répare ces excès, dit-elle, par des diètes rigoureuses que je m'impose à la première incommodité. »

Longchamp, de son côté, nous avoue qu'à Paris la marquise nourrissait à peine ses gens. Elle leur donnait à chacun vingt sous par jour avec quoi ils devaient manger et se payer; son suisse et Longchamp avaient seuls trente sous.

Il est vrai que si l'on n'était pas très bien nourri, on avait chaque jour, en revanche, le plus magnifique spectacle dans la personne de M. de Voltaire lui-même, pétillant d'esprit et de verve :

« A table, dit G. Desnoiresterres, Voltaire était charmant. Mais il fallait l'arracher de son secrétaire, et l'on avait dîné aux trois quarts quand il arrivait. Alors son valet de chambre se plantait derrière sa chaise et n'en bougeait pas; les laquais lui passaient les plats comme les pages aux gentilshommes du roi. Le poète ne perdait pas un instant de vue la divine Émilie, mettait dans la moindre prévenance une grâce exquise. « Et qu'on ait bien soin de Madame », était le complément obligé du moindre ordre qu'il donnait... Et quelle conversation! Cela ne se décrit point (1). »

Mais aussi, entre ces repas, quel travail de forçat! Il semblait vraiment que Voltaire et Émilie concourussent, chacun de son côté, à barbouiller du papier! Sans être

(1) G. Desnoiresterres, *op. cit.*, II, p. 238.

semblables, leurs travaux offraient, du reste, plus d'un point commun : en même temps que Mme du Châtelet, l'auteur de *La Henriade* s'était épris des sciences, et il s'y était plongé tout entier. Émilie, qui avait commencé par traduire Leibnitz, voulut faire œuvre personnelle, et elle prit part au concours que l'Académie des sciences avait ouvert sur cette question passionnante alors : *De la nature du feu.* Voltaire, piqué d'émulation, envoya, lui aussi, un mémoire sur cette même question. Le prix n'échut ni à l'un, ni à l'autre, il fut remporté par Euler, mais les deux châtelains de Cirey obtinrent une *mention très honorable.* Quel triomphe, le jour où une femme se voit classée immédiatement après le plus grand mathématicien de l'Europe. De joie, Voltaire en écrivit les *Éléments de philosophie de Newton* qu'il dédia à son amie, et Émilie, pour ne pas demeurer en reste, composa les *Institutions physiques*. Puis suivirent un *Mémoire sur un ouvrage de physique de Mme du Châtelet*, des *Observations sur Law*, au système duquel le philosophe ne s'était pas laissé prendre, et enfin des *Remarques sur les Pensées de Pascal*, qui lui valurent l'indignation de la cabale des dévots.

Tous ces travaux n'allaient point sans un labeur continu, de la part de Voltaire ou de celle d'Émilie. Mme du Châtelet passait véritablement ses nuits à la lecture et au travail. Elle ne demeurait pas plus de deux heures couchée, et, le reste du temps, elle s'enfermait devant sa table à écrire. Cette obstination au labeur amena même assez souvent des scènes entre les deux amants, aussi nerveux l'un que l'autre. Longchamp raconte qu'un jour où elle était plongée dans le *Commentaire sur Newton* qu'elle revoyait de très près avec Clairaut, de l'Académie des sciences, et où la foudre tombant sur eux ne les aurait pas dérangés, Voltaire les prie de descendre pour le souper. Ils répondirent qu'ils allaient venir. Un quar d'heure, une demi-heure se passent, et les deux savants n'apparaissent point. Voltaire bout d'impatience devant les plats qui refroidissent. Enfin, exaspéré, il se lève,



Voltaire à sa table de travail.

bondit dans l'escalier, enfonce la porte d'un coup d'épaule et crie aux deux mathématiciens affairés :

« Vous voulez donc me faire mourir ! »

Tous deux descendirent en hâte. Le repas fut court et silencieux; c'était un silence lourd de menaces, et l'orage gronda plusieurs jours durant.

Qu'on ne croie pas, cependant, que tous ces travaux scientifiques empêchaient Voltaire de s'occuper de ses affaires. Sa vie était loin d'être calme, et mille préoccu-

pations diverses le venaient assiéger. C'était sa fortune, d'abord, dont il avait un souci constant. L'héritage de son père, accru des quelques cent mille livres que lui avait rapportés *La Henriade*, avaient déjà, à cette époque, démesurément grossi. Voltaire savait admirablement faire fructifier son argent, et il était tout à fait moderne dans sa façon de placer ses capitaux. Profitant de ses voyages, de ses nombreuses relations à l'étranger, toujours à l'affût d'une bonne affaire, il savait à l'occasion placer et replacer, intervenir et se retirer. Il avait des fonds en Alsace, d'autres en Angleterre, d'autres dans les Pays-Bas; à Paris, en Flandre, en Poitou, en Suisse, en Espagne, il comptait des débiteurs. Il était même devenu commerçant, s'était occupé des fournitures de l'armée d'Italie où il avait récolté plus de six cent mille livres, avait armé des bateaux qui faisaient la course. « L'argent qui provenait de ces sources, dit Longchamp, ne restait pas longtemps oisif dans les mains de M. de Voltaire; l'esprit de cet homme était partout, suffisait à tout. Il savait mettre à profit les circonstances favorables pour affermir et accroître sa fortune et tirait parti des frais de l'État qui avait souvent recours aux loteries. Il prit dans une de ces dernières six cents billets à la fois, dont les chances furent heureuses; et, quelques années après, il se défit avec bénéfice de tout ce qui lui en restait (1). »

Joignez à cela les pensions, les secours, les bénéfices de toutes sortes, et vous comprendrez l'étonnement qui s'emparait de ses contemporains à voir un poète réaliser une fortune aussi considérable.

L'étonnement se changea bientôt, du reste, en haine farouche, et Voltaire eut des assauts terribles à soutenir contre ses ennemis. Ce fut, d'abord, l'abbé Desfontaines qui entreprit une campagne atroce de calomnies et de satires, laquelle aboutit à la *Voltairomanie*. L'auteur de *La Henriade* voulut en rire, mais bientôt il dut déchanter : la haine de Desfontaines, encouragée par la mollesse de

(1) Longchamp et Wagnière, *op. cit.*, p. 332.

Thiériot qui, dans la circonstance, fut un ami déplorable, aboutit à faire chasser Voltaire de sa retraite de Cirey et à l'envoyer dans les Pays-Bas où il se retira quelque temps avec Mme du Châtelct.

Revenu à Cirey, il fut pris tout entier par un procès que soutenait sa maîtresse, procès interminable qui l'obligea à maints voyages à Bruxelles, à maints déplacements à Paris, à la confection de mémoires sans fin pour lesquels il dut faire appel à ses vieux souvenirs de basoche. Puis ce furent ses travaux littéraires qui vinrent l'absorber à nouveau : la *Vie de Molière*, *Zulime*, *L'Enfant prodigue*, eurent des fortunes diverses. Le *Fanatisme ou Mahomet le Prophète*, représenté en 1741, eut un succès colossal, européen. « Cette tragédie, dit Édouard Noël (1), est la seule qu'il écrivit en silence sans en rien, communiquer d'avance à ses amis, et sans leur en parler... Le désir de Voltaire était, s'il se pouvait, de faire concorder l'apparition de sa pièce avec l'avènement du prince philosophe au trône de Prusse. Il fallait que l'*infâme* en tremblât! »

Cependant, toujours fidèle à ses instincts de prudence, Voltaire décida de faire jouer sa pièce à Lille, où se trouvait alors une très bonne troupe. Lui-même distribua les rôles, assista aux répétitions, ne négligea rien pour le succès final de l'entreprise, qui, nous l'avons dit, fut immense. Enfin, le philosophe mit les rieurs de la cabale de son côté en dédiant sa pièce... au PAPE!

Quelque temps après, en mars 1746, un fauteuil devint vacant à l'Académie par suite de la mort du président Bouhier. Voltaire fut élu, et, le 9 mai, prononça son discours de réception. Enfin il fut nommé gentilhomme ordinaire du roi : le voilà au comble de la félicité, car il est admis en tout temps à la Cour — son ambition secrète! Et pourtant, quel étrange spectacle que celui de ce philosophe au milieu des jeunes courtisans! « Ne m'en parlez pas, disait la maréchale de Luxembourg, c'est comme un géant dans un entresol. »

(1) Édouard Noël, *op. cit.*, p. 144.

***

Le séjour à Cirey était donc coupé de fréquents voyages. Il le fut bien plus encore lorsque Voltaire et Mme du Châtelet se furent avisés d'aller passer chaque année la belle saison à la cour du roi Stanislas, à Lunéville. Quel étrange spectacle, celui de cette cour en miniature, à la fois guindée, divertissante et bon enfant!...

« Lunéville, un Versailles au petit pied, une réduction de la cour de Louis XV. Il y a une maîtresse officielle comme à Versailles, des courtisans, des poètes, des écrivains comme à Versailles, des représentations, des chasses comme à Versailles... Mais, à la différence de Versailles, tout ce pompeux décorum n'est qu'en façade, toute cette représentation extérieure n'est qu'apparente. Lunéville est une cour bon enfant, simple, où chacun vit à sa guise, et sans souci de l'étiquette.

« On y fait consciencieusement l'amour; on y pratique une religion étroite; on y débite des tirades philosophiques qui en France vous auraient valu la Bastille et le pilori; en même temps on y rencontre des processions que suit avec componction toute la Cour. C'est le plus singulier assemblage qui se puisse imaginer, et tout se passe sous l'œil bienveillant et paternel de Stanislas (1). »

Ce dernier avait atteint la soixantaine, mais il était toujours galant, aimable et spirituel. Mme de Boufflers était la maîtresse en titre : sans être des plus jeunes, elle aussi était encore très séduisante, elle avait une taille divine, des cheveux admirables, une figure délicieuse.

Au reste, très instruite, elle savait tenir et diriger une conversation, elle avait des lueurs de toutes choses, elle était l'âme de ce petit monde.

Autour d'elles, étaient ses sœurs, Mmes de Mirepoix, de Bassompierre, de Chimay, de Montrevel; ses nièces, Mmes de Caraman et de Cambis; puis la princesse de Tal-

(1) Gaston Maugras, *op. cit.*, p. 147.

mant, la comtesse de Choiseul, Mmes de Lenancourt, de Gramont, etc.

Le mari de la favorite est presque toujours absent, — comme il sied, — et il y a une foule de grands seigneurs, et des lettrés, et des poètes et des philosophes.



La marquise de Boufflers.

Helvétius y fait de fréquentes apparitions, le président de Montesquieu s'y montre, ainsi que le président Hénault et Maupertuis, et Moncrif et l'abbé Morellet.

Le plus aimé des familiers est le spirituel Panpan, receveur des finances à Lunéville et lecteur du roi. C'est le boute-en-train de chaque réunion, le faiseur de petits vers,

l'ordonnateur de tous les plaisirs. Auprès de Panpan se tient toujours Saint-Lambert, jeune et joli garçon, coqueluche de toutes les dames. « Sa réputation littéraire, dit M. Gaston Maugras, continue encore à le grandir ; il compose des poésies qu'on s'arrache dans les salons; il rime des madrigaux pour les dames; on le proclame grand poète, il est célèbre. Il en profite pour faire tourner toutes les têtes et pousser sa fortune (1). »

Ainsi la compagnie était à la fois divertissante et variée, aimable et bon enfant. Voltaire et Mme du Châtelet y devaient faire de nombreux séjours.

A la marquise du Châtelet échut un appartement composé de plusieurs pièces, au rez-de-chaussée du château, et dont les croisées donnaient sur la grande cour; à Voltaire un appartement plus petit, au second, d'où la vue s'étendait sur les jardins : « Ils étaient l'un et l'autre dans l'aile gauche du château. Mme la marquise de Boufflers, qui ne quittait pas le roi, occupait le petit appartement des bains situé dans les jardins près de l'orangerie. Cette dame était chargée de faire les honneurs de la table des étrangers. Le roi ne soupait jamais; il se retirait et se couchait de très bonne heure. M. de Saint-Lambert qu'il n'aimait pas, parce qu'il en était un peu jaloux, était logé par le curé dans le presbytère, qui était adossé à l'orangerie, sous la voûte de laquelle il avait une porte de communication. Sous cette même voûte, à l'autre bout de l'orangerie, donnait une porte de dégagement du petit appartement des bains, et qui s'ouvrait dans un arrière-cabinet ou garde-robe. C'est par là que le roi venait, dans l'après-dîner, faire sa partie de jeu, assister à un concert ou fumer sa pipe chez Mme la marquise de Boufflers.

« Quand il était retiré pour aller se coucher, et c'était ordinairement entre neuf et dix heures, M. de Saint-Lambert y arrivait par le même chemin; il était averti de la présence du roi par une lumière qui éclairait cette garde-robe, ce qu'on voyait de loin par une petite fenêtre prati-

(1) Gaston Maugras, *op. cit.*, p. 192.

quée au-dessus de la porte, et qui tirait suffisamment de clarté de l'orangerie pendant le jour. Quand le roi était retiré, la lumière disparaissait; alors M. de Saint-Lambert, qui avait les clés des deux portes, s'acheminait, une lanterne sourde à la main et arrivait ainsi à petit bruit dans l'appartement de Mme de Boufflers (1). »

Telles étaient les distractions diurnes et nocturnes de cette petite Cour tranquille, guindée en apparence, très bourgeoise en réalité, et où un roi philosophe, grand amateur de pipes et de jolies femmes, vivait doucement une existence calme et obscure.

Voltaire et Mme du Châtelet furent reçus, nous l'avons dit, avec un empressement des plus marqués dans cet aimable milieu. Ce fut une succession de fêtes, de bals, de représentations, de spectacles de tous genres donnés en leur honneur.

Voltaire était ravi, le roi de Pologne ne l'était pas moins, chacun nageait dans l'enthousiasme.

Mme du Châtelet et Mme de Boufflers étaient tout de suite tombées les meilleures amies du monde. Au nom de Mme de Boufflers qui ne savait guère tourner le madrigal, Voltaire adressait à son amie des vers dans ce goût :

Une étrenne frivole à la docte Uranie!
Peut-on la présenter? Oh! très bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie :
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamants, le biribi, l'optique,
L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal et la physique.

Et Mme du Châtelet y répondait :

Hélas! Vous avez oublié,
Dans cette longue kyrielle,
De placer la tendre amitié :
Je donnerais tout le reste pour elle.

Cette bonne amitié ne devait pas être de longue durée.

(1) Longchamp, *op. cit.*, p. 198.

Un coq survint, et ce fut Saint-Lambert, qui sépara à jamais les deux inséparables. Par désœuvrement, par coquetterie, par malice, Saint-Lambert se mit à faire sa cour à Mme du Châtelet. Celle-ci, toujours enthousiaste, fut prise par le bel air froid et langoureux à la fois de son soupirant, elle perdit la tête et elle tomba dans les bras du don Juan de Lunéville. Seulement elle y mit des précautions : Voltaire, d'une part, Mme de Boufflers, de l'autre, étaient des personnes à ménager. Il fallut user de ruse pour communiquer, et Mme du Châtelet s'avisa d'un vrai moyen de comédie : « Il y a, dit Gaston Maugras, dans le salon du roi une harpe respectée ; c'est celle dont se sert Mme de Boufflers pour égayer les réunions du soir. Personne ne touche au précieux instrument! C'est donc lui qui sera le dépositaire de la correspondance amoureuse. C'est dans cette harpe que Mme du Châtelet et Saint-Lambert viennent déposer leurs messages et chercher les réponses. Comme on traverse le salon à chaque instant, rien n'est plus simple et ne peut être moins remarqué (1). »

Cependant Mme de Boufflers ne tarda pas à être au courant de l'intrigue qui se nouait à ses côtés, — et de la manière la plus simple du monde, puisque ce fut son amant lui-même qui le lui apprit. Craignant tout à fait de perdre sa belle maîtresse, désireux de la ramener à lui par la jalousie, il lui fit, en une heure d'épanchement. les plus secrètes confidences, lui avouant les billets, la harpe et tout le reste.

Loin de s'indigner, la marquise sourit : décidément elle en avait assez de Saint-Lambert, mais comme elle était trop de son siècle pour maudire l'amour, elle protégea les deux amoureux durant tout le séjour que Mme du Châtelet fit à Lunéville, ainsi qu'au voyage suivant. Voltaire ne se doutait toujours de rien. Enfin, un jour, ou plutôt, un soir qu'il était descendu de son appartement avant qu'on l'eût averti pour venir souper, il entra chez Mme du

(1) Gaston Maugras, *op. cit.*, p. 270.

Châtelet sans être annoncé, il traversa l'appartement sans rencontrer personne, et, pénétrant jusqu'à un cabinet qui était au fond, « il y vit, dit Longchamp, Mme du Châtelet et M. Saint-Lambert sur un sopha, conversant en-



Stanislas, roi de Pologne.

semble d'autres choses que de vers et de philosophie. » Colère épouvantable, cris, supplications d'Émilie, tempête, jurons, scène des plus violentes. Sans se déconcerter, Saint-Lambert s'agrafa, très digne, et prononça d'un ton glacial des paroles définitives qui eurent le

don d'exaspérer Voltaire. Celui-ci se retira dans ses appartements et ordonna à grands cris qu'on lui amenât une chaise de poste pour le lendemain, désirant fuir cette demeure d'ignominie. Effrayée par cette décision, Mme du Châtelet se rendit en hâte chez son ami, le trouva couché, et s'asseyant sur le pied du lit, tenta toutes les explications que les femmes ingénieuses trouvent en pareil cas. Voltaire qui, d'abord, s'était bouché les oreilles, refusant obstinément d'entendre Émilie, finit par se radoucir, puis par se laisser convaincre : à deux heures du matin, il avait pardonné.

Aussitôt, sans perdre une minute, Mme du Châtelet vola chez Saint-Lambert qui déclarait qu'on l'avait insulté, que son honneur était en jeu, qu'on lui rendrait raison, etc... Elle l'amadoua, le calma, le ramena à Voltaire, repentant, presque penaud. Et, le soir, le trio soupait joyeusement avec Mme de Boufflers! Telle était la façon d'entendre l'amour au XVIIIe siècle!...

Cependant l'accident eut des suites fâcheuses : un beau matin, à Cirey, Mme du Châtelet s'aperçut avec terreur qu'elle était enceinte!... Que faire, que devenir? Émilie hésita quelques jours, puis elle prit le parti de tout avouer à Voltaire. Loin de se désoler comme elle s'y attendait, celui-ci entendit la chose en plaisantant, déclarant « qu'il n'y avait pas là de quoi se désespérer, ni rien de surnaturel dans son fait », encore que la divine eût quarante-quatre ans! Seulement, comme il fallait aviser au plus vite sur la conduite à tenir, on décida de convoquer Saint-Lambert, auteur responsable. Celui-ci accourut en hâte et l'on délibéra.

Dissimuler la grossesse était périlleux. Du reste, à quoi bon? Ne valait-il pas mieux tout avouer, en cherchant à sauver les apparences. Sans doute, de cette façon, le véritable père serait toujours inconnu, mais « qu'importe! disait Voltaire, nous le mettrons au nombre des œuvres mêlées de Mme du Châtelet »!

Le mari arriva de suite, dès qu'on lui eut fait signe, sans se douter de rien : il fut admirablement accueilli

par ceux que Longchamp appelle ses *vassaux*, ainsi que par la divine. Celle-ci sut si bien l'aguicher, l'éperonner et le taquiner, que quelques jours plus tard, elle reparaissait triomphante :

« Mes amis, le tour est joué! »

Désormais du Châtelet sera « l'heureux père »! Un mois plus tard on lui annonce la grande nouvelle. Il ne se tient pas de joie et met tout le monde au courant de son bonheur. Voilà Voltaire et sa séquelle tranquilles pour quelque temps. Malheureusement l'affaire devait très mal finir pour la malheureuse Émilie.

Mme du Châtelet s'était proposée d'aller faire ses couches à Lunéville et elle partit avec Voltaire pour rejoindre encore une fois la cour de Stanislas qui, suivant l'usage, était à Commercy à cette époque de l'année. « Le temps s'y passait comme toujours, dit Longchamp, dans la joie et les plaisirs. Tout ce qui était au château ne s'occupait qu'à procurer des amusements au roi qui, de son côté, aimait à voir tout le monde content chez lui. On l'amusait par le jeu, les concerts, la comédie et l'opéra. On y joua entre autres, la *Nanine*, de Voltaire, ainsi que *La Femme qui a raison.* »

Toujours comme d'habitude, c'était la marquise de Boufflers qui présidait la table des étrangers et ordonnait le souper dont étaient chaque jour, bien entendu, et Voltaire et la marquise et Saint-Lambert. Longchamp note que Mme du Châtelet, « quoique naturellement gaie, y laissait cependant apercevoir, de moment à l'autre, des symptômes de tristesse ». Cela provenait, ajoute-t-il, de l'idée dont elle était frappée qu'elle mourrait en couches. Ses pressentiments sinistres ne firent que s'accroître pendant le séjour à Lunéville que l'on fit ensuite, — si bien que la divine Émilie sentant sa fin toute proche, voulut prendre ses dernières dispositions. Elle cacheta un certain nombre d'enveloppes portant des suscriptions différentes et fit jurer à Longchamp de remettre fidèlement tous ces papiers, après sa mort, à qui de droit.

Enfin le moment des couches arriva. Mme du Châtelet fut délivrée sans effort, donnant le jour à une fille fort bien constituée qui fut de suite mise en nourrice. « Dans les trois ou quatre jours après l'accouchement, dit Longchamp, la santé de la mère ne paraissait pas dérangée et ne dénotait que la faiblesse inséparable de sa situation. Le temps était fort chaud. La fièvre de lait survint, ce qui accrut l'incommodité de la chaleur dont elle se plaignait. Elle voulut, pour se rafraîchir, boire de l'orgeat à la glace. Elle en but un grand verre. Quelques instants après, elle sentit un grand mal de tête ; d'autres symptômes fâcheux prouvaient un dérangement subit dans les fonctions naturelles... » Bref Mme du Châtelet paraissait fort mal. On courut aussitôt chercher Regnault, médecin du roi, qui ne put empêcher les étouffements et les suffocations. Voyant que la chose tournait de façon tragique, Regnault envoya quérir ses confrères. On réussit à calmer les souffrances de la malheureuse, mais, le soir du sixième jour, lorsqu'elle paraissait mieux, Voltaire, les du Châtelet, père et fils, et quelques personnes étaient à souper lorsque Saint-Lambert entra en criant qu'Émilie était à l'agonie ! On se précipite chez la divine : elle venait de trépasser ! Aussitôt voilà Voltaire en sanglots qui court par toute la maison comme un fou pour finir par tomber au bas d'un escalier auprès du factionnaire de service !...

Cependant Mme de Boufflers, prenant Longchamp à l'écart, le pria de retirer du doigt de la morte une certaine bague que celui-ci lui apporta. Aussitôt elle en souleva le chaton et en retira le portrait de Saint-Lambert qui y était fixé. Puis elle rendit la bague à Longchamp en le priant de la remettre au marquis.

Deux jours plus tard, Voltaire demanda mystérieusement à Longchamp s'il n'avait pas vu une bague entre les mains de la première femme de chambre. Il la lui fallait de suite afin d'enlever son propre portrait qui était dans le chaton.

« Ah ! monsieur, il n'y est plus, s'écria Longchamp.

— Et comment le sais-tu?

— J'ai vu enlever devant moi celui de Saint-Lambert.

— ... De Saint-Lambert!... O ciel, s'écria Voltaire, voilà bien les femmes! »

IV

Voltaire et Frédéric

La mort de Mme du Châtelet avait été un coup terrible pour Voltaire. Il lui fallut, cependant, surmonter sa douleur, retourner à Cirey avec le mari, revoir ce château « que l'amitié avait embelli et où j'espérais mourir dans les bras de mon amie » ! Puis, de là, il fallut songer à regagner Paris. Voltaire fit emballer sa bibliothèque, ses instruments de physique, ses gravures, ses tableaux, ses papiers, et le tout fut transporté rue Traversière dans la maison qu'il habitait ordinairement lorsqu'il passait dans la capitale, et qui appartenait à M. du Châtelet. Ce dernier occupait le rez-de-chaussée et le premier étage et abandonnait le reste de la maison à Voltaire, mais il voulut bien se défaire de l'immeuble entier. Outre son propre mobilier, le poète avait racheté une partie de celui de Mme du Châtelet, si bien que Voisenon, lui rendant visite un beau matin, lui dit :

« Eh bien, vous voilà chez vous !

— Non, répondit Voltaire, je suis toujours chez elle. Voyez : le lit, la table, le fauteuil, et jusqu'au paravent ! »

L'auteur de *La Henriade* paraissait vraiment inconsolable. A tous ses amis, à tous ses correspondants, dans toutes ses missives, il ne parle que d'Émilie, il ne songe qu'à Émilie, il n'a de soucis que pour le souvenir d'Émilie : une femme aussi admirable qui traduisait Newton, qui interprétait Virgile, une amie attentive et dévouée, un compagnon, le vrai compagnon rêvé ! Quel désastre !...

Il relit les travaux laissés par Mme du Châtelet et il s'enthousiasme : « C'est le génie de Leibnitz avec de la sensibilité. » Il relit et il pleure sans cesse sur son malheur.

Autour de lui c'est l'automne qui épand sa tristesse sur les êtres et les choses. On était à la fin d'octobre, et le froid commençait à se faire sentir d'une manière assez rude. Tout le jour Voltaire demeurait enfermé dans son gîte, au milieu de sa douleur et de ses souvenirs, et les nuits, il se relevait plein d'agitation.

Son état de santé était déplorable. A la vérité, nous l'avons déjà vu, ce grand corps osseux était très souvent malade, mais cette crise de l'année 1750 est particulièrement dure pour lui. C'est le point de départ de la goutte, de la fièvre, de toutes les infirmités qui vont l'assaillir pendant le reste de son existence, mais ne l'empêcheront point de mourir à plus de quatre-vingts ans. Dès ce moment, Voltaire sent la nécessité de se mettre à un régime : « Régime vaut mieux que médecine », se plaisait-il à dire. Déjà il était très sobre : nous avons dit qu'à Cirey il ne faisait souvent qu'un repas par jour. Son estomac était difficile et ne s'accommodait point de tous les mets : « Je ne peux souffrir, a-t-il écrit un jour, un ris de veau qui nage dans une sauce salée, laquelle s'élève quinze lignes au-dessus de ce petit ris de veau. Je ne puis manger d'un hachis composé de dinde, de lièvre et de lapin, qu'on veut me faire prendre pour une seule viande. Je n'aime ni le pigeon à la crapaudine, ni le pain qui n'a pas de croûte. Je bois du vin modérément, et je trouve fort étranges les gens qui mangent sans boire, et qui ne savent même pas ce qu'ils mangent. Quant aux cuisiniers, je ne saurais supporter l'essence de jambon, ni l'excès de champignons et de poivre et de muscade avec lesquels ils déguisent les mets très sains en eux-mêmes, et que je ne voudrais pas seulement qu'on lardât... Je veux que le pain soit cuit au four, et jamais dans un privé... » Ce qu'il aimait le plus, c'était les lentilles, le potage, le mouton, les œufs et le petit lait, mais, par-dessus tout, il adorait le café :

« Le café, a relaté le docteur Cabanès (1), a été la grande passion de Voltaire; c'était sa seule nourriture jusqu'à l'heure de son souper... Il fit pendant longtemps abus du café; cette liqueur lui était nécessaire comme excitant cérébral. »

Donc il va se mettre sévèrement au régime. Mais, pour ordonner ses repas, pour préparer ses remèdes, pour veiller à sa maison, pour le distraire enfin, il faut quelqu'un qui comble le grand vide moral causé par la mort de Mme du Châtelet. Voltaire cherche autour de lui et il a bientôt fait de trouver : il appelle dans sa demeure sa nièce, Mme Denis, qui, désormais, ne le quittera plus jusqu'à son lit de mort.

Mme Denis était la fille de Catherine Arouet, jolie petite fille fort délurée, aimant les arts, pinçant de la harpe, grande liseuse, bavarde intarissable. Son oncle l'avait dotée et mariée à M. Denis, fils d'un échevin de Paris, un brave homme qui remplissait les fonctions de commissaire ordinaire des guerres. Le couple alla habiter Lille, mais Mme Denis, mais « maman » comme on l'appelait, aimait trop son grand homme pour l'abandonner ainsi, et, de temps en temps, elle revenait voir celui qui avait payé les violons de sa noce. Elle fit, avec ou sans son mari, plusieurs apparitions à Cirey, toujours aimablement fêtée, drôle de petite boulotte toute ronde, « à mourir de rire ». En 1744, M. Denis mourut, et sa veuve revint aussitôt dans la capitale. Elle ne tarda point à y trouver des consolations : « maman » aimait les beaux hommes, surtout les militaires dont elle raffolait, et sa demeure n'était pas, à beaucoup près, un modèle de vertu.

Cependant elle fut ravie d'abandonner sa maison pour aller demeurer avec son oncle, et Voltaire, de son côté, ressentit une grande joie de la présence de Mme Denis. Elle était vive, accorte, remuante, très vivante. Elle remplit tout de suite de ses exclamations, de son bavardage

(1) Docteur Cabanès, *Les Indiscrétions de l'Histoire*. Tome VI.



Portrait de Lekain.

et de ses allées et venues le vieil hôtel de la rue Traversière. Elle secoua la poussière des meubles et la poussière des souvenirs de Voltaire.

Celui-ci se sentit revivre. Avec cette mobilité de caractère qui était un de ses traits, il eut tôt fait d'oublier Émilie, Saint-Lambert, la grossesse et la mort de la divine, pour ne songer plus qu'à ses nouvelles habitudes. Mme Denis adorait le théâtre : elle réveilla chez son oncle cette vieille passion pour la scène qui l'avait toujours

travaillé. Il venait précisément, à une soirée à l'hôtel de Clermont-Tonnerre, de faire la découverte d'un homme étonnant, d'un acteur destiné à révolutionner la scène, nommé Lekain, et il s'en était engoué avec sa fougue habituelle. Ce Lekain, quel homme de génie! Affreux à voir : une figure repoussante, patibulaire, des coutures de chaque côté du menton et un nez à demi rongé par la petite vérole; mais quelle science dans sa façon de se draper, quelle flamme dans ce regard, quelle explosion dans ce jeu! Voltaire exulte :

« Denis, Denis, il faut faire jouer Lekain! Je veux connaître cet homme-là. Qu'on me le présente au plus vite. »

En hâte, Lekain s'empressa d'accourir rue Traversière. Il était très ému : « Ce que je ne pourrais peindre, a-t-il dit, c'est ce qui se passa dans mon âme à la vue de cet homme dont les yeux étincelaient de feu, d'imagination et de génie. En lui adressant la parole, je me sentis pénétré de respect, d'enthousiasme, d'admiration et de crainte : j'éprouvais à la fois toutes ces sensations lorsque M. de Voltaire eut la bonté de mettre fin à mon embarras en ouvrant ses deux bras et en remerciant Dieu d'avoir créé un être qui l'avait ému et attendri en proférant d'aussi mauvais vers. »

Ah! les instants incomparables! Serrer dans ses bras cet acteur de génie, cet homme qui sera demain un grand homme et qui deviendra l'honneur de la scène française! Voltaire en pleure d'attendrissement. Dans sa joie, il se fait tendre, paternel, il interroge Lekain sur sa famille, sur son père, sur la manière dont il a été élevé, sur ses ambitions. Il le fait asseoir, il lui offre du chocolat mêlé avec du café, — mélange divin, et l'on boit force tasses tout en causant. Quelques heures plus tard, ils en avaient bu douze tasses, mais Lekain avait conté toute sa vie et était devenu l'ami de Voltaire. Il dut rester rue Traversière : on lui fit un lit, on lui donna une chambre, on l'hébergea. Ne fallait-il pas l'avoir sous la main à toute heure du jour ou de la nuit pour un conseil, pour

une discussion sur l'art d'interpréter telle scène, pour un projet, pour un détail de rien, mais le succès au théâtre dépend de tous ces détails-là, et, maintenant, Voltaire était fou de théâtre, de tragédie, et d'acteurs, et d'actrices.

A grands frais il fit venir les ouvriers et transformer le haut de son hôtel en salle de spectacle. On y donnerait la tragédie et la comédie : Lekain jouerait, Denis jouerait, et Voltaire aussi jouerait pour que la fête fût complète. Chacun ne se sent pas de joie : durant que les ouvriers travaillent et font retentir la maison du bruit de leurs marteaux, les répétitions commencent dans le salon, dans le cabinet de travail, dans la salle à manger, — et jusque dans les chambres à coucher. Partout on répète et partout on répète avec la même fougue, avec le même enthousiasme : M. de Voltaire en personne ne dirige-t-il pas le concert? Il est étonnant de jeunesse et d'entrain : il veut tout voir, il veut tout entendre, il fait détailler chaque morceau, et il conseille et il rectifie, et il louange et il blâme, — mais il blâme plus souvent qu'il ne loue.

A quelqu'un qui fait le rôle de Brutus il crie d'un ton ironique :

« Mais monsieur, songez donc que vous êtes Brutus, le plus ferme de tous les consuls romains, et qu'il ne faut point parler au dieu Mars comme si vous disiez : « Ah! bonne Vierge, faites-moi gagner un lot de cent francs à la loterie! »

Un autre jour, c'est à propos de *Mahomet* : Lekain jouait Séide, et une jeune fille, fille d'un procureur au Parlement de Paris, tenait le rôle de Palmire. « Elle n'avait tout au plus que quinze ans, conte Lekain; elle était très intéressante; elle était aussi fort éloignée d'exhaler les imprécations qu'elle vouait contre Mahomet, avec la force et l'énergie que son rôle exigeait. M. de Voltaire, pour lui montrer combien elle était éloignée du sens de ce rôle, lui dit avec douceur :

« Mademoiselle, figurez-vous que Mahomet est un imposteur, un fourbe, un scélérat, qui a fait poignarder

votre père, qui vient d'empoisonner votre frère, et qui, pour commencer ses bonnes œuvres, veut absolument coucher avec vous. Si tout ce petit manège vous fait un certain plaisir, vous avez raison de le ménager comme vous faites; mais si cela vous répugne à un certain point, voilà comment il faut s'y prendre. »

Et Voltaire, donnant l'exemple, lança magnifiquement ses imprécations contre Mahomet!

Bientôt le théâtre fut en état, et les représentations commencèrent. Tout Paris défila rue Traversière, on s'arrachait les places. Lekain était acclamé, mais Voltaire ne l'était pas moins ni Denis qui tenait fort convenablement les rôles que son oncle lui confiait. Après le spectacle, on soupait, et, la verve de Voltaire lui étant revenue avec sa bonne humeur, c'était un spectacle magnifique que celui de l'auteur-acteur égayant ses hôtes par le feu roulant de son esprit. « Olivier Goldsmith, conte Arsène Houssaye (1), qui vient à Paris vers ce temps-là, parle de Voltaire avec admiration. Selon lui, personne n'était capable de rivaliser avec ce charmant, profond et lumineux esprit. Il le met en scène avec Diderot et Fontenelle. Voltaire laissa d'abord ses deux amis s'escrimer gaiement. Fontenelle, quoique presque centenaire, mit bientôt Diderot en déroute. Il souriait et semblait dire : « Vous n'avez raison ni l'un ni l'autre, mais je ne veux pas avoir raison sur vous. » Tout à coup la verve l'entraîne, le voilà parti sans le vouloir, et Olivier Goldsmith, quand il raconte cette soirée, est tout émerveillé encore d'avoir ouï Voltaire, trois heures durant, sans qu'il cessât une minute d'être éloquent de toutes les éloquences, tour à tour railleur, attendri, imprévu, savant, hardi. »

L'amour de la scène entraîne Voltaire à composer de nouvelles tragédies. Il écrivit successivement, et très vite, *Oreste*, *Sémiramis* et *Rome sauvée*. Il avait ménagé dans *Sémiramis* un coup de théâtre pour Lekain sortant du tombeau de Ninus, le bras nu et ensanglanté, les

(1) *Le roi Voltaire*, p. 192.



Vue du Château de Sceaux.

cheveux épars, au bruit de la foudre, à la lueur des éclairs, cloué par la terreur à la porte, luttant, pour ainsi dire, contre le tonnerre qui le repoussait dans le monument funèbre!

Émotion pleine de grandeur qu'applaudirent en force tous les assistants. Mais déjà ceci ne se passait plus dans le petit hôtel de la rue Traversière : c'était à Sceaux, chez la duchesse du Maine. On sait que c'était là l'un des plus anciens théâtres de société et l'un des plus célèbres. Depuis soixante ans et plus, la comédie et la tragédie se donnaient à Sceaux, et, à partir de 1714, on avait remplacé les représentations de jour par des représentations nocturnes d'un plus bel effet qui se succédaient de quinzaine en quinzaine et s'accompagnaient toujours de feux d'artifice, de loteries, d'illuminations, de bals et de mascarades. La duchesse n'était pas seulement l'ordonnatrice de tous ces plaisirs : elle jouait, et fort joliment, les rôles les plus divers, depuis ceux d'*Athalie* et d'*Andromaque* jusqu'à ceux de l'*Engouement* ou de la *Mode* de Mlle de Launay. Elle voulait absolument monter du Voltaire sur son petit théâtre, et elle commença par *Rome sauvée* qu'elle adorait, étant une admiratrice de Cicéron. Lekain y fit Lentulus, et Voltaire lui-même faisait Cicéron, où il recueillit un grand succès. Quels instants délicieux il passa là dans cette petite cour de Sceaux! Toute une saison, on fut à ses pieds, toute une saison on admira son esprit, on vanta son génie, on applaudit l'auteur, on porta l'acteur en triomphe, on le grisa d'encens et d'adulations.

Exalté par son succès, Voltaire ambitionna alors quelque chose de plus : il voulut être le poète de la cour de Versailles comme il était celui de la cour de Sceaux. Il écrivit le *Ballet de la princesse de Navarre*, il rima la *Bataille de Fontenoy*, il composa ce *Temple de la Gloire* où Louis XV devenait Trajan et où les paisibles habitants de Versailles étaient travestis en Romains. Hélas! les essais de poète officiel ne réussissaient guère, et Voltaire ne tarda pas à s'apercevoir qu'on le redoutait plus qu'on ne

le goûtait. Il allait bientôt comprendre que l'amitié des souverains était déplorable pour lui, et il allait voir à la cour de Prusse à quel prix s'achète pour un poète la faveur d'un roi.

* * *

Les relations de Voltaire et de Frédéric commencèrent exactement au mois d'août 1736. Le philosophe était alors à Cirey, et, entre autres sujets qui attiraient son attention, celui du royaume de Prusse et de son souverain faisait très souvent l'objet de sa conversation. L'éducation du fils de Frédéric-Guillaume avait déjà donné lieu à de multiples commentaires : on se contait la façon étrange dont ce prince avait été élevé, les coups de bâton qu'il avait reçus, la sévérité dont on l'avait accablé dès sa jeunesse. Hors la chasse, l'équitation, les cours, on n'avait rien voulu lui apprendre, on l'avait surtout mis en garde contre les belles-lettres et les livres français qu'on lui avait interdit de lire. Mais si grande était déjà son inclination vers les arts qu'elle sut briser tous les obstacles. Au fur et à mesure qu'il se développait, le jeune prince manifestait l'intelligence la plus perspicace, l'esprit le plus brillant. le goût le plus sûr et surtout l'amour le plus profond pour les lettres.

Par les écrits, par les correspondances, par les récits des voyageurs, Voltaire savait tout cela, et sa curiosité sympathique pour le jeune souverain grandissait chaque jour. Qu'on juge donc de ce qu'elle devint lorsqu'un beau matin de l'été de 1736, en pleine lutte contre « cet exécrable Desfontaines », il reçut — ah! Émilie! quelle journée! — une lettre couverte d'armoiries et de sceaux comme un grand de la Cour revêtu de ses insignes. et qui disait ceci :

« Monsieur,

« Quoique je n'aie pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut

s'exprimer ainsi, et des pièces travaillées avec tant de goût, de délicatesse et d'art, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit... Vous ajoutez à la qualité d'excellent poète une infinité d'autres connaissances qui, à la vérité, ont quelque affinité avec la poésie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poète ne cadença des pensées métaphysiques : l'honneur vous en était réservé le premier, etc., etc... »

Cinq pages sur ce ton assuraient au philosophe l'admiration totale de *Fédéric*, P. R. de Prusse, qui signait : « Votre affectionné ami » !

Votre affectionné ami ! *Fédéric*, le futur roi de Prusse ! Non, mais, vous avez lu ? *Fédéric* ! Émilie, *Fédéric*, *Fédéric* m'a écrit !

Voilà Voltaire dans tous ses états : le château apprend instantanément la grande nouvelle, et, instantanément, cent lettres la colportent à travers l'Europe : le prince de Prusse est devenu l'ami de Voltaire !

Vite celui-ci prend la plume et répond à son tour :

« Monseigneur,

« Il faudrait être insensible pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont Votre Altesse Royale a daigné m'honorer. Mon amour-propre en a été trop flatté; mais l'amour du genre humain que j'ai toujours eu dans le cœur et qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un prince qui pense en homme, un prince philosophe qui rendra les hommes heureux, etc... »

La deuxième épître était à la hauteur de la première. Désormais c'en est fait : une correspondance régulière s'établit entre l'écrivain glorieux, alors âgé de quarante-deux ans, et le jeune prince de vingt-quatre ans. A la troisième, Voltaire ne peut se tenir d'envoyer des vers, et *Fédéric* lui rétorque les siens. Les vers de *Fédéric* ne sont pas fameux, mais qu'importe ! C'est un prince, c'est un futur roi...

Toujours homme d'affaires, Voltaire a compris tout de

suite quelle aubaine lui était échue. Pour l'avenir, il sera le conseiller secret d'un roi, cela n'est pas douteux. Pour le présent, il peut être son maître, son guide, qui sait? une sorte de précepteur supérieur. Malheureurement *Fédéric* est encore sous la tutelle étroite de son père. Impossible de le rejoindre. Et, pourtant, si l'on pouvait... La cervelle de Voltaire est en ébullition, il combine, il scrute, il échafaude hypothèses sur hypothèses. Il *amorce* aussi dans sa correspondance — et avec quel art! — une invitation possible. Il répand en sous-main le bruit que l'invitation est lancée : « Je serai bientôt à Berlin », écrit-il. « Je partirai avec une joie inexprimable... » Mais Mme du Châtelet se lamente. Que décider? On ne peut pourtant point laisser Émilie toute seule.



Frédéric II, par Pesne.

Il fait mieux : de passage en Hollande, il imprime dans les gazettes que le prince de Prusse l'a mandé, puis il prend un air fâché pour démentir longuement : « Mandez au prince que je suis discret et que je ne me vante point de ses faveurs. » Toute cette petite comédie est fort réjouissante, mais elle ne donne pas de ré-

sultat appréciable : l'invitation se fait toujours attendre.

En désespoir de cause, Voltaire risque un cadeau : une superbe écritoire de Martin. On lui répond par l'annonce d'un envoyé spécial qui apportera à Cirey le portrait du prince accompagné de divers ouvrages de métaphysique. De fait, l'envoyé arrive, un Courlandais nommé Kaiserling. On le reçoit magnifiquement, on donne des fêtes en son honneur et jusqu'à une illumination dont les lumières dessinent les chiffres et le nom du prince royal avec cette devise : *L'espérance du genre humain*.

Voilà *Fédéric* aux anges et Voltaire et tous les hôtes de Cirey dans le ravissement. Désireux de profiter tout de suite des bonnes dispositions que l'on montre à son égard, le poète a une idée de génie : il pense à vendre au *Salomon du Nord* une jolie terre qui appartient à Mme du Châtelet, entre Trèves et Juliers, et qu'on aurait pour cinq ou six cent mille florins. Ah ! c'est une superbe occasion : *Fédéric* pourrait s'installer là avant la mort de son père, et Voltaire lui rendrait visite avec la divine et son cortège de philosophes. « C'est bien alors que Juliers serait la terre promise... » Quelles perspectives de bonheur et de sagesse !...

Mais non. Décidément le Salomon du Nord ne *marche* pas. Il louvoie par des promesses vagues et renvoie aux calendes grecques l'affaire de la vente.

Débouté de ce côté, Voltaire ne se décourage pas, sachant bien que, tôt ou tard, surgira une autre occasion. La correspondance se poursuit entre les deux amis, touchant les plus hauts problèmes de philosophie et aussi les plus petites questions politiques, car ce bon *Fédéric* apprend son métier de roi et il ne serait pas fâché de l'apprendre aux dépens des autres peuples. Sans en avoir l'air, il donne des indications à Voltaire, l'incitant à telle ou telle démarche, à prendre position sur telle ou telle question, mais il a affaire à plus forte partie qu'il ne pense. Le poète lui répond d'un ton enjoué, lui envoie des petits vers, l'apprécie avec des cris d'admiration, et, dans son for intérieur, en pense ce qu'il veut.

Enfin les événements se précipitent : le vieux Frédéric-Guillaume, aigri par une maladie de dix années, hypocondre, avare, brutal et insupportable, rend son âme à Dieu. Voilà *Fédéric* sur le trône, y prenant place sous le nom de Frédéric II. Sa première lettre est pour Voltaire, son premier mot est : « Mon cher ami... » Cher ami, le roi! En vérité, quel hommage, quelle aventure! Voltaire encore une fois transporté ne peut retenir d'adresser à son ami ces méchants vers :

Conservez, ô mes dieux, l'aimable Frédéric!
Pour son bonheur, pour moi, pour le bien du public!
Vivez, prince, et passez dans la paix, dans la guerre,
Surtout dans les plaisirs, tous les *ics* de la terre,
Théodoric, Ulric, Genseric, Alaric,
Dont aucun ne vous vaut, selon mon pronostic.

En retour, Frédéric accorda aussitôt l'entrevue souhaitée depuis si longtemps. Voltaire se trouvait à Bruxelles quand l'invitation lui parvint. Frédéric lui avait dépêché un ambassadeur extraordinaire nommé Camas, manchot, ci-devant Français réfugié, et alors officier dans ses troupes. « Le roi disait, conte Voltaire, qu'il y avait un ministre de France à Berlin à qui il manquait une main, et que pour s'acquitter de tout ce qu'il devait au roi de France, il lui envoyait un ambassadeur qui n'avait qu'un bras. Camas, en arrivant au cabaret, me dépêcha un jeune homme qu'il avait fait son page, pour me dire qu'il était trop fatigué pour venir chez moi; qu'il me priait de me rendre chez lui sur l'heure, et qu'il avait le plus grand et le plus magnifique présent à me faire de la part du roi son maître.

« — Courez vite, dit Mme du Châtelet; on vous envoie sûrement les diamants de la couronne. »

« Je courus, je trouvai l'ambassadeur qui, pour toute valise, avait derrière sa chaise un quartaut de vin de la cave du feu roi, que le roi régnant m'ordonnait de boire. Je m'épuisai en protestations d'étonnement et de reconnaissance sur les marques liquides des bontés de Sa

Majesté, substituées aux solides dont elle m'avait flatté, et je partageai le quartaut avec Camas. »

Quelques jours plus tard, Voltaire se rendait au château de Meurs, près de Clèves, où l'attendait Frédéric. Cette première entrevue avait lieu le 15 septembre 1740. Hélas! la veille, le roi était tombé malade, et c'est au lit que son cher ami devait trouver le Salomon du Nord.

« J'allai lui présenter mes hommages, conte Voltaire. Maupertuis, qui avait déjà ses vues et qui était possédé de la rage d'être président d'une académie, s'était présenté de lui-même, et logeait avec Algarotti et Kaiserling dans un grenier de ce palais. Je trouvai à la porte de la cour un soldat pour tout garde. Le conseiller privé Rambonet, ministre d'État, se promenait dans la cour en soufflant dans ses doigts. Il portait de grandes manchettes de toile, sales, un chapeau troué, une vieille perruque de magistrat, dont un côté entrait dans une de ses poches et l'autre passait à peine l'épaule.

« Je fus conduit dans l'appartement de Sa Majesté. Il n'y avait que les quatres murailles. J'aperçus dans un cabinet, à la lueur d'une bougie, un petit grabat de deux pieds et demi de large, sur lequel était un petit homme affublé d'une robe de chambre de gros drap bleu : c'était le roi qui suait et qui tremblait sous une méchante couverture, dans un accès de fièvre violent. Je lui fis la révérence, et commençai la connaissance par lui tâter le pouls, comme si j'avais été son premier médecin. L'accès passé, il s'habilla et se mit à table. Algarotti, Kaiserling, Maupertuis, et le ministre du roi auprès des États généraux, nous fûmes du souper, où l'on traita à fond de l'immortalité de l'âme, de la liberté et des androgynes de Platon. »

Quelle première impression se donnèrent l'un à l'autre ces deux hommes supérieurs, aussi roués l'un que l'autre, il est bien difficile de le dire. En surface, ce n'est qu'enthousiasme : « Je vis à Clèves l'un des plus aimables hommes du monde, écrit Voltaire à Cideville, qui ferait le charme de la société, qu'on chercherait partout s'il



Le Palais de Potsdam.

n'était pas roi; un philosophe sans austérité, rempli de douceur, de complaisance, d'agréments, ne se souvenant plus qu'il est roi dès qu'il est avec ses amis, et l'oubliant si parfaitement qu'il me le faisait presque oublier aussi. » Et Frédéric de son côté : « J'ai vu ce Voltaire : il a l'éloquence de Cicéron, la douceur de Pline et la sagesse d'Agrippa. Il réunit, en un mot, ce qu'il faut rassembler de trois des plus grands hommes de l'Antiquité. Son esprit travaille sans cesse; chaque goutte d'encre est un trait d'esprit partant de sa plume. Il nous a transporté hors de nous-mêmes !... »

En apparence, tout est donc parfait, mais, en réalité, les deux compères ne vont pas tarder à révéler le fond de leur caractère. Voltaire est surtout intéressé par les affaires qu'il médite d'entreprendre sous l'égide du roi de Prusse, et Frédéric voit surtout dans le philosophe un excellent agent diplomatique officieux qui pourra le renseigner, et, au besoin, le servir. Mais Voltaire, qui avait été chargé par le roi de surveiller l'impression de son *Anti-Machiavel* et était resté à La Haye, fier comme un paon, ne tarda point à déchanter : décidément ce *Fédéric* était intraitable, sa correspondance assommante et ses vers dignes de l'abbé Cottin. D'autre part, le roi de Prusse, qui commençait sa prodigieuse fortune politique, venait d'envahir la Silésie et menaçait de mettre l'Europe à feu et à sang. Mauvais début pour un prince ami des lettres. Voltaire, qui n'aime pas les coups de canon, contemple avec méfiance les premiers agissements du Salomon du Nord. Cependant, sur les instances de ce dernier, toujours désireux de s'attacher un champion de cette qualité, il se décide à se rendre à Berlin dans les derniers jours de novembre 1740. Là, nouvelles démonstrations d'amitié de part et d'autre, mais continuation du désenchantement. Ils se séparèrent très refroidis. Voltaire était surtout furieux de l'impudence d'Algarotti qui avait su faire sa cour à *Fédéric* et était des mieux à Berlin. Aussi, plein de rancune, déchargea-t-il son fiel avant de s'éloigner définitivement. Des environs de Wesel, il adressa au roi

une épître où, sous couleur de déplorer le triste sort du voyageur qui quitte un tel prince, il décochait à l'Algarotti le trait perfide en parlant ainsi des Vénitiens, les compatriotes de celui-ci :

Vos pantalons à robe d'encre,
Vos lagunes à forte odeur,
Où deux galères sont à l'ancre,
. . . .
Un palais sans cour et sans parc
Où végète un doge inutile ;
Un vieux manuscrit d'Évangile
Griffonné, dit-on, par saint Marc ;
Vos nobles, avec prud'homie,
Allant du Sénat au marché
Chercher pour deux sous d'eau-de-vie ;
Un peuple mou, faible, entiché
D'ignorance et de fourberie,
Le fessier souvent ébréché,
Grâce aux effets du vieux péché
Que l'on appelle sodomie,
Voilà le portrait ébauché
De la très noble seigneurie.

Pour que l'équivoque fût impossible, il récidivait huit jours plus tard en écrivant — toujours en vers :

Chez le gros Valori,
Je vois le tendre Algarotti
Presser d'une vive embrassade
Le beau Lujac, son jeune ami...

Et il racontait à qui voulait l'entendre que la sodomie était pratiquée à Berlin sous l'œil indulgent du roi. Puis il s'en fut se terrer à Cirey.

Nous ne pouvons, ici, suivre mois par mois ni même année par année les variations d'humeur et de politique de Voltaire et de Frédéric dans leur correspondance. Malgré leurs piques respectives d'amour-propre, ces deux hommes sentaient si bien leur supériorité qu'ils ne pouvaient parvenir à se brouiller tout à fait. En tous

cas ils sauvaient admirablement les apparences, et Voltaire fut même envoyé presque officiellement en ambassade auprès du roi de Prusse vers la fin de 1742. Il le vit « comme on ne voit guère les rois, fort à son aise, dans sa chambre, au coin du feu, où ce même homme qui a gagné deux batailles venait causer familièrement comme Scipion avec Térence. » Par la suite, il retourna encore à Berlin, mais son grand séjour fut celui qu'il effectua au mois de juin 1750.

Le seul désir de revoir Frédéric et la cour de Prusse n'eût peut-être pas été suffisant pour décider Voltaire au départ. Mais la vérité est qu'il sentait son crédit très ébranlé à Versailles. Sans doute Mme de Pompadour l'avait chargé de distraire Louis XV, sans doute d'Argenson en avait fait son confident, mais la nature primesautière de Voltaire l'avait beaucoup desservi dans un tel milieu : « Le roi surtout, dit M. Alfred Mézières (1), qui avait le sens très aiguisé et très fin, choqué peut-être de quelques intempérances de langage, peut-être aussi de quelques formes d'adulation sous lesquelles perçait une pointe d'ironie, lui témoignait une froideur marquée. »

On le vit bien lors du *Temple de la Gloire* dont nous avons parlé. Voltaire avait mis en scène Trajan couronné de lauriers et donnant la paix au monde. La pièce finie, Voltaire s'approcha de la loge royale, et, très haut :

— Trajan est-il content? s'écria-t-il.

Sans répondre, Louis XV le regarda fixement, les sourcils froncés, d'un regard qui ne voulait rien de bon.

Aussi lorsque l'auteur de *La Henriade*, ayant accepté l'invitation de Frédéric, demanda au roi l'autorisation de s'éloigner de la Cour, Louis XV, sans lui donner même le temps d'achever sa supplique, lui répondit-il sèchement qu'il pourrait aller où il voudrait et lui tourna-t-il le dos.

Voltaire à Berlin, ce fut, d'abord, à qui lui ferait fête. La reine-mère l'invite à sa Cour, les frères de Frédéric le recherchent aussitôt. Ils aiment le diver-

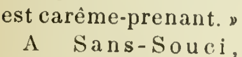
(1) *Hommes et femmes d'hier et d'avant-hier*, p. 43. Hachette, éd.

tissement, le théâtre : Voltaire exulte, il donne aussitôt sa *Rome sauvée* dans la chambre de la princesse Amélie. Il dirige lui-même les répétitions, se croit chez lui, va, vient, court, interpelle les uns, les autres, fait des mots, lance des boutades, jette de grands éclats de voix sous l'œil des reines, des princesses, avec un sans-gêne extraordinaire. Un jour, un acteur éclate de rire au milieu d'une répétition :

« Mais f..., vous n'êtes pas ici pour rire! s'exclame le poète.

— Prenez garde, lui dit quelqu'un, vous êtes là devant la reine!

— C'est ma foi vrai, je n'y ai pas pris garde, mais tout est carême-prenant. »



Caricature de Frédéric II.

A Sans-Souci, même liberté, même franchise d'allures. « Sans-Souci, écrit G. Desnoiresterres, est dans une situation ravissante. Il est pittoresquement assis sur la crête d'une colline au bas de laquelle coule la rivière de Havel. Le

bâtiment principal est peu considérable et n'a qu'un rez-de-chaussée. Le toit à l'italienne est surmonté d'un dôme. Les deux ailes sont reliées au corps du logis par une galerie en colonnade... De la cour, on pénètre dans un vestibule, et de là, dans un salon de forme ronde, revêtu de marbre antique et orné de deux niches, l'une abritant la Volupté, l'autre l'interprète poétique d'Épicure, deux compositions du statuaire Adam. Des éclats de marbre de Carrare entourent cette pièce dominée et éclairée par la coupole chargée de dorures qui lui sert de plafond. A gauche, se trouve la salle à manger garnie de quelques tableaux... Vient ensuite un petit salon où il y avait un clavecin et où le roi prenait son café... De là on passait dans la chambre à coucher, grande, bien décorée, très dorée, meublée en satin céladon. L'alcôve et la balustrade étaient fort riches, mais sans réelle utilité; car le prince couchait près de la cheminée, dans un lit que dissimulait un paravent. C'était, du reste, un modeste lit de camp couvert d'un vieux taffetas cramoisi sur lequel venaient se vautrer ses levrettes...

« Le cabinet, de forme ronde comme le salon, se trouve à l'une des extrémités du bâtiment. Il est garni d'une bibliothèque de bois de cèdre ornée de guirlandes et de festons de bronze doré, et surmontée d'antiques de marbre blanc qui avaient appartenu jadis au comte de Polignac... Les seuls meubles sont un pupitre tournant et un bureau... »

La bibliothèque ne contenait pas un livre allemand : rien que des œuvres françaises et des traductions en français des chefs-d'œuvre latins et grecs.

Le parc est un enchantement : ce ne sont que bassins, fontaines, charmilles et cabinets de verdure.

Le roi logea Voltaire chez lui, comme il l'avait toujours fait à ses précédents voyages.

« Sa vie, conte l'auteur de *La Henriade*, mérite quelque petit détail. Il se levait à cinq heures du matin en été et à six en hiver. Si voulez savoir les cérémonies royales de ce lever, quelles étaient les grandes et petites entrées,

quelles étaient les fonctions de son grand aumônier, de son grand chambellan, de son premier gentilhomme de la chambre, de ses huissiers, je vous répondrai qu'un laquais venait allumer son feu, l'habiller et le raser, encore s'habillait-il presque tout seul. Sa chambre était assez belle ; une riche balustrade d'argent, ornée de petits amours très bien sculptés, semblait fermer l'estrade d'un lit dont on voyait les rideaux ; mais derrière les rideaux, était, au lieu de lit, une bibliothèque ; et quant au lit du roi, c'était un grabat de sangles avec un matelas mince, caché par un paravent. Marc-Aurèle et Julien, ses deux apôtres, et les plus grands hommes du stoïcisme, n'étaient pas plus mal couchés.

« Quand Sa Majesté était habillée et bottée, le stoïque donnait quelques moments à la secte d'Épicure : il faisait venir deux ou trois favoris, soit lieutenants de son régiment, soit pages, édukes ou jeunes cadets. On prenait du café. Celui à qui on jetait le mouchoir restait demi-quart d'heure tête à tête. Les choses n'allaient pas jusqu'aux dernières extrémités, attendu que le prince, du vivant de son père, avait été fort maltraité dans ses amours de passage, et non moins mal guéri. Il ne pouvait jouer le premier rôle : il lui fallait se contenter des seconds.

« Ces amusements d'écolier étant finis, les affaires d'État prenaient la place... Vers les onze heures, le roi en bottes faisait dans son jardin la revue de son régiment des gardes... Dans l'intervalle de la parade et du dîner, les princes, ses frères, les officiers généraux, un ou deux chambellans mangeaient à sa table qui était aussi bonne qu'elle pouvait l'être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie passable...

« Après le repas, il se retirait seul dans son cabinet et faisait des vers jusqu'à cinq ou six heures. Un petit concert commençait alors : le roi y jouait de la flûte aussi bien que le meilleur artiste. Les concertants exécutaient souvent de ses compositions...

« On soupait dans une petite salle dont le plus singulier ornement était un tableau dont il avait donné le dessin

à Pesne, son peintre, l'un de nos meilleurs coloristes. C'était une belle priapée. On voyait des jeunes gens embrassant des femmes, des nymphes sous des satyres, des Amours qui jouaient au jeu des Encolpes, et des Gitons, quelques personnes qui se pâmaient en regardant ces combats, des tourterelles qui se baisaient, des boucs sautant sur des chèvres, et des béliers sur des brebis. »

On pense si, dans un tel décor, les conversations étaient libres, si libres même qu'elles finissaient par en effaroucher Voltaire! Les hôtes de Frédéric n'étaient pas seulement des incroyants, quelques-uns, comme La Mettrie, milord Tirconel, étaient entièrement amoraux.

La Mettrie buvait comme une outre et cuvait ensuite son vin sous la table. Il avait, du reste, des prétentions excessives et trouvait extraordinaire qu'on ne le comparât point à Épictète. Il était tour à tour lecteur et médecin de Frédéric : « Dieu me garde de le prendre pour mon médecin, disait Voltaire, il me donnerait du sublimé corrosif au lieu de rhubarbe, très innocemment, et puis se mettrait à rire. Cet étrange médecin est le lecteur du roi, et, ce qu'il y a de bon, c'est qu'il lui lit à présent l'*Histoire de l'Église*. Il en passe des centaines de pages, et il y a des endroits où le monarque et le lecteur sont prêts à étouffer de rire. » La Mettrie devait faire une triste fin : il devait mourir d'indigestion. Milord Tirconel l'avait prié de passer le voir pour l'amuser un peu. La Mettrie arrive et se met à table avec Mme Tirconel; il mange, il parle, boit, il rit plus que tous les convives; il est cynique, vain et arrogant, il blasphème la bouche pleine et ne prend même plus le temps de rire. Quand il en a jusqu'au menton, on apporte un magnifique pâté bien farci et bourré de truffes. La Mettrie se jette dessus comme un affamé, mais le pâté se refuse à se laisser assimiler, et le malheureux meurt entre les bras de deux médecins qui étaient venus voir son hôte.

« La Mettrie est mort en philosophe, dit, le lendemain, Voltaire au roi.

— J'en suis bien aise pour le repos de son âme, repartit celui-ci en ricanant. »

Ce fut là toute l'oraison funèbre de La Mettrie.

A ce goinfre, l'abbé de Prades tenait tête, ainsi que le baron de Pöllnitz, sorte d'aventurier échoué là après avoir écumé toutes les cours de l'Europe, qui en connais-



Entrée des jardins de Sans-Souci.

sait les dessous scandaleux et se plaisait surtout à barboter dans la fange.

Frédéric opposait au cynisme de ses convives son rire perpétuel, sa gaieté de tous les instants et cette insouciance apparente de tous les sentiments humains dont Voltaire lui-même, si blasé qu'il fût, s'étonnait un peu plus chaque jour.

Il n'était pas, du reste, que des soupers qui étaient offerts au philosophe. Les fêtes de toutes sortes battaient leur train.

« A cette époque, raconte Collini (1), Berlin présentait la plus belle réunion de savants et d'hommes célèbres, étrangers et nationaux. Les uns avaient été appelés par Frédéric, les autres étaient attirés par le désir de contempler un monarque couvert de gloire par ses conquêtes et par ses écrits... Quel aimant pour les gens de lettres qu'un roi tolérant et éclairé! Voltaire, Maupertuis, le marquis d'Argens, Algarotti, Pöllnitz, Euler, Margraff, Liberkim, Elbert, Pellautier, Kœnig, Mérian formaient en Prusse une des plus savantes réunions de l'Europe. »

Voltaire fut nommé chambellan du roi et une pension de 20 000 francs lui fut accordée. Joie immense pour lui, mais, aussitôt, déchaînement de jalousie à Paris. Comment faire, cependant? Il ne peut refuser cette politesse à qui l'héberge et, du reste, pourquoi n'a-t-on pas su le retenir en France? « J'abandonnerais volontiers, écrit-il à Richelieu, et les clefs d'or et les croix et les 20 000 francs que vous me reprochez, pour avoir l'honneur de vivre avec vous et pour retrouver mes amis. » Sait-il seulement comment sera accueilli par la Cour le *Siècle de Louis XIV*, cette œuvre immense qu'il est en train d'écrire?... Mais toutes ces bonnes raisons ne convainquaient point les Parisiens et, dans tous les salons, Voltaire était appelé couramment le *Prussien*. Des salons, la satire descendit jusque dans la rue, et l'on pouvait voir des marchands d'estampes criant : « Approchez! Voici Voltaire, le fameux Prussien! Le voyez-vous, avec son gros bonnet de peau d'ours, pour n'avoir pas froid? A six sols, le fameux Prussien! »

Rapportés à Voltaire, tous ces menus faits avaient le don de l'agacer souverainement. Cependant il n'en laissait rien paraître pour l'instant et, tout en commençant quelques articles de son *Dictionnaire philosophique*, il était plongé dans son *Siècle de Louis XIV* dont les premiers éléments avaient été recueillis par lui jadis chez M. de Caumartin. Il en lisait des passages au roi qui paraissait

(1) Collini, *Mon séjour auprès de Voltaire*, p. 27.

y prendre la plus vive satisfaction. Cependant La Mettrie dit un soir à Voltaire entre deux vins :

« Ne vous fiez pas au roi : il ne tiendra pas toujours pour vous table ouverte. Hier, en parlant de vous, il a dit négligemment : « Ah! quand on a sucé le jus de l'orange, on jette l'écorce. »

Là-dessus, Voltaire soupe le soir même avec Frédéric. Le philosophe oublie l'orage, il prend la parole et pétille d'esprit. Le roi s'écrie :

« Mais ce n'est pas moi le souverain, c'est Voltaire. Quand je commande cent mille hommes, je suis le roi, et quand je soupe avec Voltaire, c'est lui le roi. »

Les craintes de l'auteur de *La Henriade* paraissaient donc dissipées lorsque mille vexations de toutes sortes vinrent le rappeler à la réalité. « Voltaire avait droit, raconte Thiébault, à deux bougies par jour, et par mois à tant de livres de sucre, café, thé et chocolat. Or, il arriva qu'on ne lui remettait que du sucre mal raffiné, du café mariné, du thé éventé et du chocolat mal fabriqué. Il put bien soupçonner que Frédéric n'était pas si mal obéi sans le vouloir; et, soit pour éclaircir ce doute, soit pour tout autre motif, il se plaignit de ces vilenies. » Mais le roi ne prit pas la chose au tragique.

« Ce que vous me dites, répondit-il, me fait une peine infinie. Un homme comme vous, traité chez moi de cette manière, tandis que l'on connaît mon amitié pour vous! En vérité, cela est affreux. Mais voilà les hommes : ce sont tous des canailles! Cependant vous avez bien fait de m'en parler, je donnerai des ordres. »

Les ordres ne furent pas donnés ou mal exécutés. Bref, Voltaire continua de se plaindre :

« Décidément, cela est affreux, repartit le roi d'un ton goguenard. Mais qu'y faire? mon ami. Je ne ferai pas pendre ces canailles-là pour un morceau de sucre ou pour une pincée de mauvais thé; ils le savent et se moquent de moi. Ce qui me fait le plus de peine, c'est de vous voir distrait de vos idées sublimes par de semblables misères. Allons, mon cher ami, un bon mouvement : vous pouvez

vous passer de ces petites fournitures, elles vous occasionnent maints désagréments. Eh bien, supprimez-les. »

Et il pirouetta avec aisance sur son talon gauche, laissant Voltaire stupéfait d'un tel cynisme. Mais le poète devait en voir bien d'autres et savoir ce qu'il en coûte de se fourvoyer chez les rois. Il y eut d'abord le procès qu'il eut à soutenir contre un juif, Herschel, qui lui vola 2 000 écus, procès qui le dégoûta à jamais de la justice prussienne. Il eut ensuite sa fameuse querelle avec La Beaumelle et avec Maupertuis, qui fut pour lui une source de tracas sans nombre.

La Beaumelle, l'homme de lettres européen arrivé tout frais de Copenhague, les bras chargés des exemplaires de sa nouvelle œuvre, de son œuvre unique : *Qu'en dira-t-on? ou Mes pensees*, La Beaumelle posait à l'écrivain impeccable toujours disposé à fustiger le style de celui-ci, la pensée de celui-là, se proclamant lui-même prince des lettres françaises. On le présenta à Voltaire : ils se déplurent mutuellement. L'auteur de *La Henriade* eut bientôt percé à jour les ridicules de La Beaumelle et il en fit des gorges chaudes le soir au souper. Ces propos furent rapportés au nouveau Pic de la Mirandole et, désormais, la guerre fut ouvertement déclarée entre les deux hommes.

Mais le combat le plus vif fut celui dirigé contre Maupertuis. Celui-ci, venu avant Voltaire à Potsdam, revêtu du titre de président de l'Académie de Berlin, considéré comme un géomètre de génie, prétendait être l'ami exclusif, le protecteur, le présentateur de tout Français débarquant en Brandebourg. C'était un être bizarre, ce Maupertuis, il avait des idées effarantes dont s'épouvante le brave Collini : « Il voulait, dit celui-ci, percer un trou jusqu'au centre de la terre, disséquer des cerveaux de géants pour faire des découvertes sur la nature de l'âme, enduire les malades de poix résine, créer une ville latine et autres idées aussi extravagantes. » En un mot, il jouait à l'homme universel, et l'on pense si Voltaire ne tarda point à fustiger d'importance ce bouffon à la perruque



Frédéric et Voltaire, par Monsiau.

courte et ronde, « composée de cheveux roux et de crins poudrés en jaune ».

Maupertuis fut bientôt aux prises avec un professeur de philosophie de La Haye, nommé Kœnig, relativement à un problème scientifique des plus compliqués. Voltaire se hâta de prendre parti pour Kœnig et, rassemblant dans un ouvrage tous les ridicules de Maupertuis, toutes ses sottises et toutes ses vanités, écrivit la fameuse *Diatribe du docteur Akakia*. Ce fut un éclat de rire général par toute l'Europe!

Furieux, Maupertuis, se sentant incapable de répondre, trouva bon de s'adresser à Frédéric lui-même et se hâta de rapporter à ce dernier tous les propos, vrais ou faux, attribués à Voltaire, à l'occasion du roi de Prusse : « Le roi m'envoie son linge sale à blanchir. — Cet homme-là, c'est à la fois César et l'abbé Cottin, etc... » Frédéric fut mieux que piqué : il fut exaspéré et décidé à tirer prompte vengeance de ce faquin de Voltaire.

« Voici qui n'a point d'exemple, s'écrie ce dernier, voici qui est unique. Le roi de Prusse, sans avoir lu un mot de la réponse de Kœnig, sans écouter, sans consulter personne, vient d'écrire, vient de faire imprimer une brochure contre Kœnig, contre moi, contre tous ceux qui ont voulu justifier l'innocence de ce professeur... Si la vérité est écartée du trône, c'est surtout lorsqu'un roi se fait auteur. Les coquettes, les rois, les poètes sont accoutumés à être flattés. Frédéric réunit ces trois couronnes-là. »

Et, pour distraire son esprit de toutes ces infamies, Voltaire compose à son instruction personnelle un *Petit dictionnaire à l'usage des rois* :

Mon ami signifie : *mon esclave.*

Entendez par : *Je vous rendrai heureux.* — *Je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous.*

Soupez avec moi ce soir signifie : *Je me moquerai de vous ce soir.*

« Sérieusement, continue-t-il, cela serre le cœur. Tout ce que j'ai vu est-il possible? Que de contrastes ! Et c'est

l'homme qui m'écrivait tant de choses philosophiques et que j'ai cru philosophe! Et je l'ai appelé le Salomon du Nord! »

Voltaire n'était pas au bout de ses peines : le 24 décembre, Frédéric fit brûler la *Diatribe du docteur Akakia* par les mains du bourreau. « Cette exécution, dit Collini, se fit devant la maison de M. de Francheville où logeait alors Voltaire qui était venu de Potsdam à Berlin pour prendre part aux divertissements du carnaval. Je fus témoin, à une fenêtre, de cette *brûlure* sans en comprendre le sujet. J'allai sur-le-champ rendre compte à Voltaire de ce que j'avais vu. « Je parie, me dit-il, que c'est mon docteur qu'on vient de brûler. » Il ne se trompait pas. »

Voltaire entra d'abord en fureur, puis il se calma; il était résolu à partir. Dix jours plus tard, il écrivit au roi une lettre respectueuse dans laquelle il exposait son chagrin de lui avoir déplu, et qu'il mettait à ses pieds les marques dont celui-ci avait bien voulu l'honorer.

Il joignit à cette lettre la croix de l'ordre du Mérite, en fit un paquet qu'il cacheta lui-même et, sur l'enveloppe, il écrivit de sa main ces quatre vers :

Je les reçus avec tendresse,
Je vous les rends avec douleur :
C'est ainsi qu'un amant, dans son extrême ardeur,
Rend le portrait de sa maîtresse.

Le jeune Francheville fut chargé d'aller au château porter ce paquet d'adieu à Fredersdorff, sorte de majordome auquel étaient échus les emplois les plus disparates. Le même jour, à midi, une voiture s'arrêta devant la porte de la maison de Voltaire. C'était Fredersdorff qui venait, de la part du roi, rapporter la croix de l'ordre et la clef de chambellan. « Il y eut entre eux, dit Collini, une longue conférence ; j'étais dans la pièce voisine, et je compris à quelques exclamations que ce ne fut qu'après un débat très vif que Voltaire se détermina à reprendre les présents qu'il avait renvoyés. » Cependant ce n'était là qu'une manière de replâtrage sans grand effet. Quelques jours

plus tard, le roi quittait Berlin où Voltaire demeurait encore pendant deux mois. Il y faisait une maladie causée par l'excès de travail, mais surtout par les ennuis qu'il venait de subir.

Dès qu'il fut rétabli, il demanda au roi l'autorisation d'aller aux eaux de Plombières et fit ses préparatifs de départ : il fit faire le triage des livres qui appartenaient à Frédéric. Enfin la permission du roi arriva, mais alors Voltaire demanda à voir encore le souverain avant son départ.

Il pria l'abbé de Prade de demander à Frédéric une audience de congé.

« J'y consens, répondit Frédéric, mais à condition qu'en amenant Voltaire avec vous, vous le laissiez dans la pièce qui précède mon cabinet, la porte ouverte et vous-même m'annonçant à haute voix sa visite. »

Rapporté à Voltaire, le désir du souverain fut accepté par celui-ci de point en point et, le lendemain même, le philosophe et son ambassadeur étaient introduits au château.

« M. de Voltaire, commença l'abbé de Prade, désire, avant de s'éloigner de Sa Majesté, lui témoigner de vive voix toute sa reconnaissance pour les bontés dont Elle l'a honoré !

— Vous voulez donc, s'écria Frédéric d'une voix aiguë, que je me retrouve en présence de cet homme turbulent, passionné, jaloux, ingrat et sans principes !... Eh bien, j'y consens, allez le chercher. »

Voltaire n'avait pas perdu un seul mot de la tirade. Il s'avança alors dans le salon et, d'un air modeste :

« Sire, dit-il à Frédéric, permettez que je dépose aux pieds de Votre Majesté, tous les regrets que j'éprouve en me séparant d'Elle. J'ose le dire, nous étions faits pour vivre toujours ensemble. Nous avions la même âme, les mêmes goûts, les mêmes opinions, le même rapport dans nos jugements. »

Frédéric craignit quelque malice finale. Il se leva brusquement :

« Puisque vous voulez absolument partir, fit-il, je vous souhaite un bon voyage, monsieur de Voltaire. »

Et, après un petit salut très sec, il disparut dans la pièce voisine.

*
* *

Résolu à fuir jusqu'au souvenir du roi, mais désireux de



Le Château de Sans-Souci.

ne pas faire croire à une panique, Voltaire s'en alla à petites journées à travers l'Allemagne chez la duchesse de Saxe-Gotha « qui, Dieu merci, ne faisait point de vers »! Voulant tromper les apparences, le poète n'avait rien oublié de ce qui pouvait rendre la vie confortable. Collini qui l'accompagnait nous a laissé une minutieuse description de sa voiture : « C'était, dit-il, un carrosse coupé, large, commode, bien suspendu, garni partout de poches et de magasins. Le derrière était chargé de deux

malles, et le devant de quelques valises. Sur le banc étaient placés deux domestiques, dont un était de Potsdam, et servait de copiste. Quatre chevaux de poste, et quelquefois six, selon la nature des chemins, étaient attelés à la voiture... Voltaire et moi occupions l'intérieur, avec deux ou trois portefeuilles qui renfermaient les manuscrits dont il faisait le plus de cas, et une cassette où étaient son or, ses lettres de change et ses effets les plus précieux. C'est avec ce train qu'il parcourait alors l'Allemagne. Aussi, à chaque poste et dans chaque auberge, étions-nous abordés et reçus à la portière avec tout le respect que l'on porte à l'opulence. Ici c'était M. le *baron* de Voltaire, là M. le *comte* ou M. le *chambellan* et, presque partout, c'était *Son Excellence* qui arrivait... »

De chez la duchesse de Saxe-Gotha, on passa chez la landgrave de Hesse, puis on se dirigea vers Francfort où Voltaire tomba, soudain, malade. Aussitôt il fit venir Mme Denis.

Durant que son oncle était à Potsdam, celle-ci avait fait consciencieusement l'amour, avec Marmontel d'abord, si délicatement tendre, si doux, si spirituel; avec Baculard d'Arnaud ensuite, si sensible, éperdument, si discret aussi, un peu trop discret peut-être, pas assez vigoureux pour « maman » qui était une luronne et ne voulait pas seulement qu'on lui en promît! Aussi prit-elle feu tout de suite — encore une fois — quand elle rencontra Augustin Maire, marquis de Ximénès, un militaire, celui-là, un bel homme, avec toute la rudesse des camps, toute la santé et la force du soldat. Elle en fit le favori de son cœur et de son corps, et elle parlait même de l'épouser lorsqu'elle reçut la lettre de son oncle, malade, la mandant à Francfort.

Elle accourut et trouva Voltaire au comble de la rage : n'était-il pas maintenant considéré comme « un prisonnier de guerre »? Voici ce qui s'était passé : il y avait à Francfort un certain Freytag, « mis au carcan jadis et condamné à la brouette », devenu, depuis l'agent du roi de Prusse, qui reçut avis de son maître d'aller trouver M. de

Voltaire de la part de Sa Majesté, lui intimant de ne pas quitter la ville qu'il n'eût rendu un ballot de livres de poésie appartenant au roi. Accompagné d'un nommé Schnitt, autre gredin « condamné ci-devant à l'amende pour fausse monnaie », il se présenta au poète et sur un ton menaçant réclama le ballot incriminé, à savoir l'*Œuvre de poëshie du roi mon gracieux maître.* A cette réclamation, Voltaire répond par des cris, des gémissements, déclare qu'il n'avait rien emporté, que c'était une persécution, qu'on voulait le tuer, qu'il était à la mort et que s'il avait quelques livres appartenant à Frédéric, ils se trouvaient dans un lot qu'il avait envoyé à Leipzig.

« Fort bien, lui répondit le Freytag de plus en plus hautain. Vous ne sortirez d'ici que l'*Œuvre de poëshie* ne soit arrivée. »

Voilà Voltaire au comble de la fureur et du désespoir. Il écrit sur un morceau de papier : *Bon pour l'œuvre de poëshie du roi votre maître* et il rentra se morfondre avec « maman » dans la vieille et sale auberge du *Lion d'Or* où on l'a relégué.

Cependant Mme Denis, au nom de la santé de son oncle, adjure le roi de permettre à Voltaire de partir; en même temps, on avise d'Argenson. « Et ce n'est pas le moins piquant de cette équipée, conte M. Edmond Pilon, que de voir la Denis près de son oncle accablé, à la lueur fumeuse d'un quinquet miteux, dictant à Collini, sous les yeux de Freytag, au milieu des servantes et des postillons, dans le relent de la bière, des choux et des saucisses, son mémoire sur l'affaire (1). » Du reste, Freytag ne réclame pas seulement l'*Œuvre de poëshie,* il veut aussi qu'on lui rende les décorations, les crachats et tous les colifichets qu'a reçus Voltaire. Tout cela se trouve dans le ballot de Leipzig, et ce ballot n'arrive pas. Décidément, c'est à en perdre la tête : Voltaire est brisé, Mme Denis fourbue,

(1) Edmond Pilon, *Muses et Bourgeoises de iadis. — Mercure de France,* éd., p. 119.

Collini anéanti. C'est alors que, désespérant de sortir de cette impasse, le grand homme médite un coup de force : il s'évadera, cette nuit, avec Collini, laissant en gage Mme Denis. On loue une voiture, on embauche un postillon et, vers le milieu de la nuit, le poète s'embarque. Hélas! A peine a-t-il fait un quart de lieue, la voiture est cernée par des cavaliers, et le Freytag furieux ramène son prisonnier sous bonne escorte. Seulement, cette fois, c'est chez Schnitt lui-même qu'il le conduit. Ce Schnitt était un marchand drapier dans la boutique duquel s'effondra Voltaire au milieu des commis affolés et des servantes curieuses. Là-dessus survient un grand diable de Prussien, nommé Dorn, qui fait un bruit épouvantable et parle d'emmener tout le monde en prison. Cette effroyable algarade aurait tourné les sangs à plus d'un homme solide; elle fut la cause chez M. de Voltaire d'une violente colique qui le saisit tout d'un coup et l'obligea à s'enfuir au plus vite dans le jardin de Schnitt. « Il s'y précipite à l'insu de tous ceux qui le tenaient captif; mais la femme de Schnitt l'a vu par malheur; voilà cette mégère, suivie des servantes et des marmitons, qui se met à courir sus à M. de Voltaire. Ce dernier, caché au pied d'un prunier, l'attitude accablée et les doigts dans la bouche, y fait les contorsions d'un homme qui va mourir. Mais la valetaille le cerne; Schnitt, Dorn et Freytag arrivent, et Voltaire doit de n'être point molesté qu'à l'intervention de Collini assez entreprenant pour se jeter au-devant d'eux (1). »

L'aventure ne finit pas là.

« On nous fourra tous, dit Voltaire, dans une espèce d'hôtellerie à la porte de laquelle furent postés douze soldats : on en mit quatre autres dans ma chambre, quatre dans un grenier où l'on avait conduit ma nièce, quatre dans un galetas ouvert à tous les vents où l'on fit coucher mon secrétaire sur de la paille. Ma nièce avait, à la vérité, un petit lit; mais ses quatre soldats, avec la baïonnette

(1) *Op. cit.*, p. 123.



Voltaire, par Garnerey.

au bout du fusil, lui tenaient lieu de rideaux et de femmes de chambre. »

Durant ce temps, le Prussien Dorn était allé boire tout à son aise, puis, quand il se fut convenablement empli l'estomac, ne trouva rien de mieux que de monter dans la chambre de « maman » inspecter la garde qu'il y avait mise, et profiter de l'occasion pour pincer la cuisse

à la Denis. Celle-ci, poussant des cris de fureur, se rua à la gorge de Dorn, ameuta la maison et souleva un scandale épouvantable. De plus en plus affecté, M. de Voltaire ne cessait de répandre des lamentations à tous ses correspondants européens et suppliait qu'on leur permît au moins de regagner le *Lion d'Or* où leur vertu serait en sûreté. Bientôt les bourgeois de Francfort eux-mêmes, choqués des façons de procéder de Frédéric, prirent fait et cause pour l'illustre grand homme et ses compagnons. Là-dessus, l'ordre d'élargissement arriva, et le Freytag dut lâcher sa proie, mais non sans avoir capté quelques sacs de louis d'or et deux ou trois objets précieux que les voyageurs cherchèrent en vain dans leurs bagages. Enfin M. de Voltaire put pousser un ouf! de satisfaction : il était désormais hors des griffes du roi de Prusse!

Il se reprit un peu pendant le séjour d'une quinzaine qu'il fit chez l'électeur palatin Charles-Théodore : on le fêta avec ostentation et Voltaire fut sensible infiniment à ces marques de respect. De là il partit pour Strasbourg, avec Collini, mais c'est à Colmar qu'il résolut de s'installer pour quelque temps. Il avait besoin de souffler après la crise terrible qu'il venait de traverser, et, du reste, il avait promis d'écrire les *Annales de l'Empire*, une grande histoire de l'Allemagne « qui ne serait, certes, pas aussi intéressante que le *Siècle de Louis XIV* ». Toutes sortes de bonnes raisons pour ne pas quitter les parages, tout en se tenant hors de portée de Frédéric.

« A Colmar, nous dit M. André Hallays (1), il s'installa dans une maison de la rue des Juifs, appartenant aux époux de Goll. Le logement qu'il occupait — deux pièces au rez-de-chaussée — sert maintenant de magasin à un droguiste. Les deux fenêtres qui s'ouvrent sur la rue sont garnies de jolies grilles ».

C'est là que, durant près de cinq mois, il garda la chambre, terrassé par la fièvre, l'esprit toujours alerte, cependant, se tenant au courant de ce qui se disait dans

(1) André Hallays, *A travers l'Alsace*, p. 66. Perrin, éd.

la ville, le répétant à ses amis, toujours spirituel et en vie malgré sa santé déplorable. « Je suis enchanté de votre Haute-Alsace, écrit-il à M. de Vaulney; on y est pauvre, à la vérité, mais l'évêque de Porentin a deux cent mille écus de rentes, et cela est juste. Les jésuites allemands gouvernent son diocèse avec toute l'humilité dont ils sont capables. Ce sont des gens de beaucoup d'esprit. J'ai appris qu'ils firent brûler Bayle à Colmar, il y a quatre ans. Un avocat général, nommé Muller, homme supérieur, porta son *Bayle* dans la place publique, et le brûla lui-même ; plusieurs génies du pays en firent autant. Comme vous êtes secrétaire d'État de la province, je vous supplie de m'envoyer votre *Bayle* bien relié, afin que je le brûle dès que je pourrai sortir. »

En attendant, il goûte assez le bonheur domestique. Ses hôtes sont excellents pour lui. Les personnes lettrées, ou, seulement, distinguées de la ville de Colmar se hâtent de lui rendre visite. Collini est son partenaire, chaque soir, aux échecs, et la servante est tout à fait accorte, si nous en croyons Collini lui-même : « Une jeune fille de Montbéliard, dit-il, fut notre cuisinière. Babet avait de la gaité, de l'esprit naturel, aimait à causer et avait l'art d'amuser Voltaire. Elle avait pour lui des attentions et des prévenances que les serviteurs n'ont point ordinairement pour leurs maîtres; il la traitait avec bonté et complaisance. Je plaisantais souvent Babet sur son empressement; elle répondait en riant et passait. » Enfin, lorsqu'un fâcheux survient, on le met promptement à la porte, en proclamant très malade le maître de céans.

« Il a coutume de faire le malade, dit encore M. André Hallays; il pense exciter la compassion de ses amis et donne à ses ennemis le rassurant espoir d'une prochaine délivrance. Il ne faut donc pas être dupe de ses éternelles doléances, et ne point le prendre trop au sérieux quand il écrit à Mme de Fontaines : « Peignez-vous d'après le nu, Madame, et avez-vous des nudités? Quand vous voudrez peindre un vieux malade emmitouflé, avec une plume

dans une main et de la rhubarbe dans l'autre, entre un médecin et un secrétaire, avec des livres et une seringue, donnez-moi la préférence. » Néanmoins, le climat de l'Alsace est pour lui trop rigoureux. Il passe quelques jours à Luttenbach, dans la vallée de Munster, quelques semaines dans les Vosges et à Plombières ; le reste du temps, il demeure claquemuré dans son petit appartement de la rue des Juifs, souffrant de la goutte, mais travaillant sans relâche. »

Cependant sa situation devient de plus en plus critique. « Je lutte à la fois, écrit-il à d'Argental, contre les souffrances les plus opiniâtres, contre une persécution inattendue et contre tous les désagréments attachés à la disgrâce. Je sais comme on pense, et depuis peu, des personnes qui ont parlé au roi tête-à-tête, m'ont instruit... Je me suis fait un ennemi irréconciliable du roi de Prusse en voulant le quitter. La prétendue *Histoire universelle* m'a attiré la colère implacable du clergé. Le roi ne peut connaître mon innocence. Il se trouve que je ne suis revenu en France que pour y être exposé à une persécution qui durera même après moi... Les souffrances du corps abattent l'âme... »

Des inquiétudes surgissent, en effet, de tous côtés : Mme Denis, restée à Paris, informe son oncle que, de Versailles, on a les yeux sur lui, qu'il a été suivi partout depuis son départ de Brandebourg et qu'on continue de l'espionner. Il faut dissiper toutes les préventions que l'on a contre lui.

Que faire ? C'est alors que Voltaire se décide à un acte immense qui, selon lui, doit avoir un retentissement universel, à une communion publique !

« C'était au mois d'avril, conte Collini ; Pâques approchait. Des espions étaient déjà apostés pour examiner si Voltaire remplissait, dans cette fête, les devoirs imposés par l'Église... Voltaire me demanda si je ferais mes Pâques. Je lui répondis que c'était mon intention : « Eh bien, me dit-il, nous les ferons ensemble ». On prépara tout pour cette cérémonie. Un capucin vint le visiter,

j'étais dans sa chambre, lorsque ce religieux arriva. Après les prières professionnelles, je m'éclipsai et ne revins qu'après avoir appris que le capucin était parti. Le lendemain, nous allâmes ensemble à l'église et nous communiâmes l'un à côté de l'autre (1). »

M. André Hallays se demande quelle église de Colmar fut le théâtre de ce sacrilège : l'église paroissiale de Saint-Martin ou la chapelle du couvent des Capucins? On ne sait exactement, mais Collini nous a donné quelques détails de cette cérémonie peu ordinaire :

« J'avoue que je profitai d'une occasion aussi rare pour examiner la contenance de Voltaire pendant un acte aussi important. Dieu me pardonnera cette curiosité et ma distraction. Au moment où il allait être communié, je levai les yeux au ciel comme pour l'implorer, et je jetai un coup d'œil subit sur le maintien de Voltaire; il présentait sa langue et fixait les yeux bien ouverts sur la physionomie du prêtre. Je connaissais ces regards-là. En rentrant, il envoya aux Capucins douze bouteilles de bon vin et une langue de veau. »

Six mois plus tard, on l'expulsait.

(1) Collini, *op. cit.*, p. 127.

V

Le Patriarche de Ferney

En somme, Voltaire se trouvait à peu près sans abri : ni en France, ni en Prusse, il ne pouvait espérer poser sa tente; rejeté de tous les côtés, il était « errant comme un juif », ainsi qu'il l'écrivait à d'Argental vers le mois de mai 1754, et très embarrassé de choisir l'endroit où il pourrait se fixer. Cependant il était arrivé à un âge où le besoin de repos se fait sentir. Il lui fallait une propriété qui fût à proximité d'une frontière, toujours traqué qu'il se trouvait par quelqu'une des polices de l'Europe. C'est pourquoi il refusa de s'installer à Sainte-Palaye, près d'Auxerre, et préféra de beaucoup Lausanne et ses environs. Mais là encore il lui faut prendre ses précautions :

« Il m'est essentiel d'être informé, écrit-il, si je puis acheter en sûreté une terre dans votre pays, sans avoir le bonheur d'être de la religion qui y est reçue. Je me suis fait une idée du territoire de Lausanne comme de celui de l'Attique... Je vous supplie de vouloir bien me mander si un catholique peut posséder chez vous des biens-fonds; s'il peut jouir du droit de bourgeoisie à Lausanne; s'il peut tester en faveur de ses parents demeurant à Paris. » Il ne se contente pas, du reste, de s'entourer de ces renseignements précieux, il fait sonder la Cour, interroge ses amis, s'enquiert du mode d'achat d'un bien, des prix de mutation, etc... Voltaire est toujours le bourgeois prudent qui ne se risque point à la légère dans une opération financière et n'engage ses capitaux qu'à bon escient.

Là-dessus, et en attendant que l'affaire se conclue, il ose tout de même s'aventurer à Lyon où Richelieu lui a donné rendez-vous. Bien entendu, il est toujours au plus mal : « Je voyage tandis que je devrais être au lit », écrit-il. Mais la curiosité de revoir Richelieu l'emporte sur la maladie, encore qu'il soit logé à Lyon dans une auberge détestable et que, en guerre déclarée avec le cardinal de Tencin, archevêque de la ville, il s'y sente à tout instant sous la menace d'un arrêt d'expulsion. Le voilà malade, obligé de garder le lit. Mais, ô comble de bonheur! l'Académie de la ville désire le recevoir, on lui fait fête, la population l'acclame lorsqu'il se rend au théâtre. Voilà Lyon devenu le plus enchanteur des séjours malgré le Tencin et les rhumatismes goutteux.

Il faut qu'il s'en arrache cependant : on lui a ordonné les eaux d'Aix en Savoie, il s'y rend, mais en passant par le lac de Genève où il réside quelque temps à Prangins, dans le superbe château, et où, enfin, il fait choix d'une demeure au mois de janvier 1755. Cette demeure, ce sont *les Délices* qui seront désormais son palais d'été, tandis qu'à Lausanne même il achètera une maison qui deviendra son palais d'hiver. « Mon appartement est si chaud, écrit-il au mois de janvier à la comtesse de Lutzelbourg, que j'y suis incommodé des mouches en voyant quarante lieues de neige. Je me suis arrangé une maison à Lausanne qu'on appellerait palais en Italie; quinze croisées de face en cintre donnent sur le lac, à droite, à gauche et par devant. Cent jardins sont au-dessous de mon jardin. Le grand miroir du lac les baigne. Je vois toute la Savoie au delà de cette petite mer, et, par delà la Savoie, les Alpes qui s'élèvent en amphithéâtre et sur lesquelles les rayons du soleil forment mille accidents de lumière. M. Desalleurs n'avait pas une plus belle vue à Constantinople. Dans cette douce retraite, on ne regrette point Potsdam. » Dans cette maison « que Mme Denis a ornée avec le goût d'une Parisienne », on fait bonne chère et l'on reçoit toute la belle société de Lausanne.

L'été venu, on se rend aux Délices. Ah! ces Délices,

c'est tout à la fois la joie, la consolation et l'orgueil de M. de Voltaire. C'était une vaste maison que l'on appelait jadis Sur-Saint-Jean et qui se trouvait sur un plateau qui dominait la ville de Genève. Elle avait appartenu au prince de Saxe-Gotha, mais, quand Voltaire l'avait achetée, c'était « un véritable bouge », seulement les jardins étaient merveilleux. Il fallut tout refaire et embellir ce que le patriarche appelait « son tombeau ». Mme Denis et le philosophe s'occupent à aménager les petits salons, à les garnir d'objets d'art, de toiles, de meubles, à faire bâtir des loges « pour les poules et pour les amis ». « Mon territoire, dit Voltaire, n'est guère plus grand que celui de ce coin de bœuf qu'on donne à la fugitive Didon, mais je ne l'agrandirai pas de même. »

Bientôt tout est achevé et la propriété a vraiment grand air. De toutes parts, on accourt pour la visiter, et Voltaire commence de savoir ce que c'est que d'être le point de mire de toute l'Europe. La table est déjà mise en permanence aux Délices, tout cela coûte fort cher, mais le philosophe ne s'en plaint pas jusqu'au jour où il s'aperçoit que ces Délices sont délicieux, mais qu'ils le ruinent, et qu' « il ne tardera pas à y mourir de faim ». Voilà pourquoi il jette un regard explorateur sur les propriétés des environs et tâche de trouver une terre à sa convenance, un peu moins chère et où il aura les mêmes satisfactions qu'aux Délices. D'où l'achat du comté de Tourney et du château de Ferney.

Le 16 novembre 1758, Voltaire écrivait à Diderot :

« J'ai acheté à deux lieues de mes Délices une terre encore plus retirée où je compte finir mes jours dans la tranquillité, mais où je me vois obligé de me donner beaucoup de soins les premières années. Ces soins sont amusants et les travaux de la campagne me paraissent tenir à la philosophie : les bonnes expériences de physique sont celles de la culture de la terre »...

La vérité, c'est que Voltaire va enfin réaliser le rêve de toute son existence : posséder une terre libre, située dans un pays libre, où il se sente définitivement en sûreté et



Vue du Château de Prangins.

où il puisse se donner les allures du grand seigneur de lettres qu'il est, de la forte tête de l'Europe, férocement indépendante, qu'il veut devenir plus que jamais.

Voilà déjà plusieurs mois qu'il négocie cette affaire avec toute la passion dont il est capable, avec toute l'âpreté qu'il met dans les questions d'intérêt, et sa conduite, en ces circonstances, nous vaut les scènes les plus amusantes de sa biographie.

Désireux de se débarrasser de sa maison de Lausanne et des Délices, Voltaire regarde autour de lui sur quelle terre des environs il pourrait jeter son dévolu :

« Vous souvenez-vous, écrit-il au comte d'Argental, que, quand je me fis Suisse, le président de Brosses vous parla de me loger dans un château qu'il a entre la France et Genève? Son château était une masure faite pour des hiboux; un comté, mais à faire rire; un jardin, mais où il n'y avait que des colimaçons et des taupes; des vignes sans raisin, des campagnes sans blé et des étables sans vaches »...

C'est sur ce pays déshérité de Tourney que Voltaire a fixé ses vues, mais l'on pense bien que le comté n'est pas en aussi mauvais état que l'acheteur le dépeint. Le vieux roué s'y connaît en malice. Dès qu'il a compris que les terres du président de Brosses faisaient son affaire, il a imaginé tout de suite la comédie qu'il allait jouer. Il va les décrier en tous lieux, d'abord, puis il va se faire vieux, cassé, fini. Il est à bout, il a quarante-deux maladies, il ne peut plus tenir. Sûrement, il sera mort dans trois ou quatre ans — peut-être avant. Que demande-t-il? Finir ses jours dans une maison un peu plus spacieuse que la sienne, jouir jusqu'au bout du charme de la campagne. Il lui faudrait une terre comme celles du président de Brosses que son propriétaire lui céderait à vie. Il s'y installerait comme s'il y devait vivre cent ans, il ferait des réparations, il agrandirait, il bâtirait, il consoliderait, il cultiverait. Que n'inventerait-il pas? On a vu de quoi il était capable aux Délices et au Chêne. Ah! L'heureux propriétaire qui traitera avec Voltaire et qui, à la mort de ce

dernier, retrouvera une belle propriété agrandie et prospère, « là où il n'y a que des colimaçons et des taupes » !

On imagine toute l'éloquence que Voltaire déploie à cette occasion. Il accable de lettres le président, lui propose en riant, d'abord, le marché rêvé, puis, par son obstination, il montre qu'il y tient, se fait pressant, habile, séduisant. Avec non moins d'esprit et de chaleur, de Brosses lui répond, et c'est un assaut de finesse et de courtoisie entre ces deux hommes.

Voltaire a, d'abord, proposé 25 000 livres comptant, mais il fera bâtir un très joli pavillon. Il aura la pleine possession de la terre, tous les droits qui y sont attachés, il aura les meubles, les bois, les bestiaux, « même le curé », mais il s'engage « à ne pas vivre plus de quatre à cinq ans ».

La proposition était plaisante, mais elle n'était que cela. De Brosses ne voulait lâcher ses terres que contre bons écus sonnants. Il rétorque en louant outre mesure sa propriété : « Avez-vous vu la terrasse? Non, mais l'avez-vous vue par un jour transparent? Avouez qu'elle est impayable. » A quoi Voltaire de répliquer : « Je fais un marché détestable. Du reste, j'en mourrai. — Mais non, vous ne mourrez pas. On ne meurt point à Tourney. Les trois derniers possesseurs sont morts nonagénaires : le dernier était mon oncle. J'ai cru qu'il ne périrait point... » Enfin l'on s'accorde sur le prix. Reste la délicate question des épingles. C'est à Mme de Brosses qu'il convient de les offrir, et voilà une circonstance bien fâcheuse pour Voltaire : le cadeau sera plus cher, s'adressant à une femme. Mais le vieux roué n'a pas l'air de comprendre. Il annonce qu'il offrira une charrue à semoir! « Je vous croyais galant, riposte de Brosses. Est-ce là objet convenable pour une femme? Faites une autre proposition. » La mort dans l'âme, Voltaire préféra s'en tirer avec vingt-cinq louis, furieux d'être ainsi roulé, déclarant à tout le monde qu'il était ruiné de fond en comble.

Mais enfin il a sa terre, son comté, son château, ses colimaçons et ses taupes. Il a un village à lui, composé de quatre maisons, d'une église et d'un curé, et il est ravi !

Solennellement, le nouveau seigneur fait une entrée magnifique dans son domaine, installé dans un carrosse de gala, entre ses nièces chargées de diamants. Sa joie bruyante et vaniteuse est un spectacle à mourir de rire. Aussi la Galantin, le Jalabert, les voisins et les voisines des Délices ne manquent point d'accourir pour contempler cette bouffonnerie.

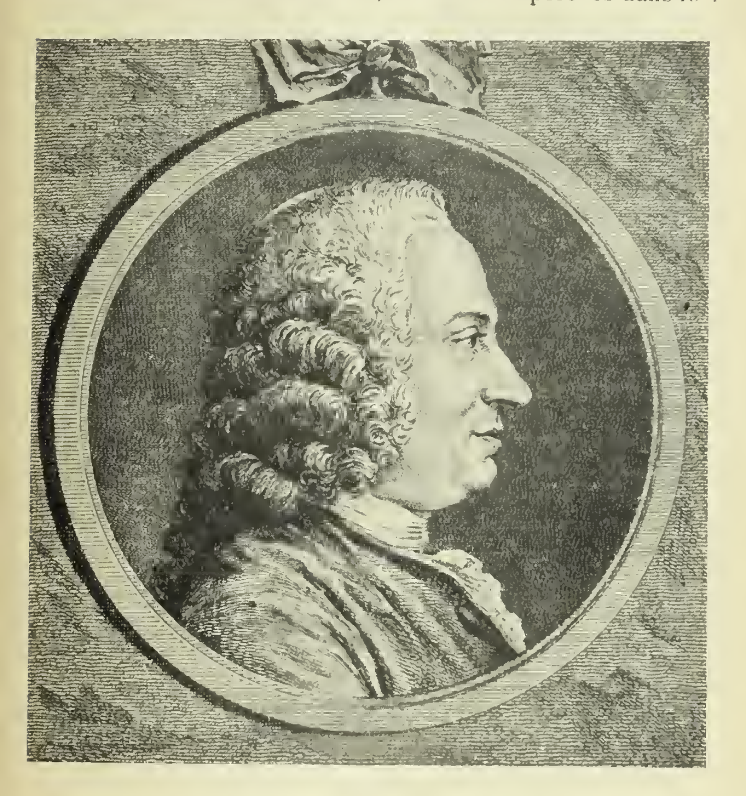
Mais Voltaire est aux anges :

« J'ai fait mon entrée, écrit-il à de Brosses, le jour de Noël de l'année 1758, comme Sancho Pança dans son île. Il ne me manquait que son ventre. Votre curé m'a harangué! Chouet [le fermier] m'a donné un repas splendide dans le goût de ceux d'Horace et de Boileau, fait par le traiteur des Patis au Paquis. Les sujets ont effrayé nos chevaux avec de la mousqueterie et des grenades; les filles m'ont apporté des oranges dans des corbeilles garnies de rubans. Le roi de Prusse me mande que je suis plus heureux que lui... »

Hélas! ce beau jour de triomphe va avoir de tristes lendemains. En vain le patriarche multiplie-t-il les constructions et embellissements de tous genres dans sa nouvelle demeure, il n'échappera point à l'humeur chicanière du président de Brosses. Bientôt il faut plaider. Libelles, lettres, contre-lettres, brochures, épigrammes, la guerre est déclarée entre les deux hommes. Voltaire semble avoir le dessus : il gagne son procès, il fait interdire à de Brosses l'entrée de l'Académie française où celui-ci allait pénétrer. Mais tant de luttes, tant de travaux, tant de tracas pour une propriété dont il n'est que l'usufruitier l'ont dégoûté de ce genre de spéculation. Ce qu'il veut, c'est une chose bien à lui, où il puisse bâtir pour l'avenir, et, déjà, il songe à faire construire sur la terre de Ferney qu'il a achetée depuis peu.

Cependant il avait réellement fait des embellissements à Tourney : il avait aménagé ce qu'il appelait la « masure » et il avait fait ériger un théâtre. Ce fut même le plus beau de la chose : depuis longtemps Voltaire rêvait une scène où il pût faire jouer ses tragédies et donner à nouveau

Mme Denis en spectacle. Cette scène fut construite selon ses désirs : comme frises, un drap sur lequel était peint un immense soleil ; comme fond, des arcades percées dans le



Le Président de Brosses.

mur ; les châssis des coulisses couverts d'oripeaux en clinquant et de fleurs de papier. Rien n'était plus simple, mais rien n'était plus charmant, aux dires de Voltaire : « Mon théâtre est bien petit, écrivait-il à d'Argental, mais nous y tînmes hier neuf en demi-cercle, assez à l'aise ; encore

avait-on des lances, des boucliers, et on attachait des écus et l'armet de Mambrin à nos bâtons vert et clinquant, qui passeront, si l'on veut, pour pilastres vert et or. Une troupe de racleurs et de sonneurs de cor saxons, chassés de leur pays par Luc, composaient mon orchestre. Que nous étions bien vêtus! Que M[me] Denis a joué supérieurement les trois quarts de son rôle!... Jamais le mont Jura n'a eu pareille aubaine (1). »

Des scènes de ce genre devaient se renouveler bien souvent à Tourney, mais déjà, Voltaire avait d'autres préoccupations. Nous avons dit qu'il avait acheté une terre, celle de Ferney : il se proposa d'y construire, non plus une masure, mais un vrai château, selon ses plans, un château spacieux, avec un grand parc, des communs importants, des métairies, des troupeaux, des basses-cours et des chambres d'amis où il pût inviter toute l'Europe à venir le voir. Les Délices étaient déjà un endroit ravissant; Ferney, affirme-t-il, est quelque chose de mieux encore : « L'aspect en est charmant; il étonne et ne lasse point. C'est, d'un côté, le lac de Genève, c'est la ville, de l'autre; le Rhône en sort à gros bouillons et forme un canal au bas de mon jardin; la rivière d'Arve, qui descend de la Savoie, se précipite dans le Rhône; plus loin on voit encore une autre rivière. Cent maisons de campagne, cent jardins ornent les bords du lac et des rivières; dans le lointain s'élèvent les Alpes, et, à travers leurs précipices, on découvre vingt lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles. »

Le château construit et meublé, il installe les communs, une écurie : il y loge bientôt seize bœufs et douze chevaux. Il va faire de l'agriculture en grand, fonder un haras. Mais n'est-il pas jardinier? Il a lui-même dessiné son parc et fait planter son potager. Le parc est à la fois anglais et à la française. « En 1773, dit Nicolardot (2), un curieux qui visitait le jardin de Voltaire conte :

(1) Lettre de Voltaire du 24 octobre 1759.
(2) *Op. cit.*, I, p. 284.

« Le parc renferme un beau bois planté de chênes, de tilleuls et de peupliers... De belles et longues allées. Les vues en sont fort belles. Ici ce sont des feuillages et des buissons toujours verts; là un gazon vert entouré de bosquets, avec quatre entrées en ouvertures. Au milieu est un grand et antique tilleul bien touffu, qui couvre le bosquet de ses branches épaisses. C'est ce qu'on appelle le *cabinet de Voltaire* : c'est là qu'il travaille. Tout près est un petit bâtiment où l'on élève des vers à soie, qui lui servent de délassement. Non loin de là est un paratonnerre dont la chaîne descend dans une fontaine. A côté du bâtiment des vers à soie, il y a un champ qu'on appelle le champ de M. de Voltaire parce qu'il le cultivait de ses propres mains. Ce parc offre encore de beaux labyrinthes, une grande pêcherie, de beaux parterres, des vignes et d'excellents raisins, des jardins potagers et fruitiers, dont les murs sont partout couverts de poiriers et de pêchers. »

La maison n'avait pas moins bon air que le parc.

« Je mets sur la frise : *Voltaire fecit*, écrivait le patriarche le 20 juillet 1759. On me prendra, dans la postérité, pour un fameux architecte. » Du moins, c'était une belle maison de campagne, sans ailes, sans décoration, mais très commode. L'intérieur était admirablement meublé et décoré. On sentait que Voltaire avait été heureux d'embellir ce domaine où il se proposait de terminer le reste de ses jours.

Comme l'entrée à Tourney, la prise de possession de Ferney se fit avec un cérémonial inoubliable : « Des Délices, raconte Grimm, le philosophe se rendit dans sa nouvelle demeure en un carrosse de gala, accompagné de Mme Denis qui avait mis la robe la plus riche et qui portait tous les diamants de la maison. Lui-même avait un habit de velours cramoisi, doublé et à parements d'hermine, et galonné de queues d'hermines sur toutes les tailles; et quoique cet habit parût un peu chaud pour la saison, tout le monde fut obligé d'en admirer le goût et la magnificence. C'est dans cet accoutrement que l'oncle et la nièce assistèrent à la grand'messe de la paroisse,

chantée en faux bourdon, pendant laquelle on tirait des boîtes en guise de canon. » Le voilà maître de son vrai domaine. C'est là désormais qu'il compte achever sa turbulente existence.

*
* *

Ah! Ces journées de Ferney, comme elles passaient vite au gré de ceux qui étaient admis à les vivre auprès de l'auguste vieillard! Dès le matin, c'était l'assemblée de toutes les personnes présentes dans la chambre à coucher du maître de céans. Depuis longtemps déjà, depuis l'aube, la Denis était levée. Ne fallait-il pas qu'elle veillât à tout, qu'elle ordonnât les repas, qu'elle donnât à manger aux poules, qu'elle gourmandât les marmitons, qu'elle veillât sur chacun et sur chacune, sur le ménage Florian et sur Belle et Bonne, sur Wagnière, le secrétaire, et sur Lambert, le jardinier? Cependant « maman » Denis n'a pas encore pris son repas du matin. Elle attend l'heure pour le déguster en face de M. de Voltaire. Aussi, dès que tout le monde s'est jeté à bas du lit et court au philosophe, se joint-elle à eux pour assister, elle aussi, au petit lever de l'illustre grand homme.

Bientôt la chambre est envahie : il y a là le père Adam et Babet, Tronchin et Barbara, un ou deux visiteurs, le ménage de Villette, et Luc, le grand singe, qui s'est déjà agrippé aux rideaux de l'alcôve.

Preste et leste, Mme Denis franchit le cercle des visiteurs et s'approche du lit où gît, étique, le menton en galoche sortant des draps, la tête entourée d'un foulard noué avec des cornes, M. de Voltaire lui-même :

« Eh bien, êtes-vous réveillé?

— Ah! c'est toi, ma bonne Denis? Mais, parfaitement, comme tu vois. »

Déjà les bras secs commencent à s'agiter hors du lit, mais ils rentrent aussitôt sous la chaleur des couvertures.

« Oh! Oh! Quelle colique! »

A peine a-t-il pu faire un signe amical à tous et toutes, M. de Voltaire se met à geindre d'une façon terrible.

« Ah! mon bon Franchet, ah! ma bonne Barbara, comme je souffre!... Vite, préparez-moi mon clystère. »

Mais, déjà, « maman » qui a prévu cet incident quotidien, fait un signe à la servante. L'objet précieux est remis aussitôt aux mains de Tronchin qui l'administre lui-même d'une façon experte et selon toutes les règles de la Faculté.



Vue du château de Ferney.

Aussitôt voilà le visage de M. de Voltaire qui se rassérène, ses sens qui lui reviennent et son esprit qui reparaît. Il dit amicalement le bonjour aux uns, aux autres, s'enquiert si l'on a reçu des messages, demande à Wagnière si les siens sont bien partis. Puis il bavarde sur celui-ci, sur celui-là, et, soudain s'interrompt pour crier que la faim lui tord les entrailles, qu'il veut manger au plus vite.

On apporte les bas, les culottes, la robe de chambre.

Aidé par les uns, soutenu par les autres, M. de Voltaire sort du lit ses grandes jambes maigres et poilues, enfile ses vêtements, met ses socques, et s'installe sur un petit guéridon, en face de Mme Denis qui vient d'apporter le bienheureux café et les tartines de beurre. M. de Voltaire est en bel appétit ce matin, il rit, il plaisante, il éclate de joie à la vue du beau soleil qui pénètre par les croisées, illumine la dorure de la superbe glace qui est sur la cheminée, joue sur l'ameublement et les tentures de la chambre. Celles-ci sont en damas bleu clair, ainsi que les rideaux du lit. Cinq ou six portraits dans des cadres noirs des plus modestes y sont accrochés. De chaque côté du lit, deux encoignures. Au-dessus de chacune d'elles un mauvais portrait de Voltaire et un portrait de Frédéric. Quatre ou cinq fauteuils recouverts d'une soie brochée de même étoffe, et, tout autour de la pièce, cinq pupitres. Dans la journée, l'auguste maître de céans passera de l'un à l'autre au gré de son humeur et selon la nature de ses travaux. Son fauteuil de bureau est en jonc et recouvert d'une housse.

Cependant les visiteurs qui ne sont pas des intimes du maître sont admis en sa présence à partir de ce moment. C'est Condorcet, c'est Ximénès, c'est Marmontel, c'est le comte d'Harcourt, ce sont les ducs de Villars et de Richelieu, c'est d'Alembert, c'est Turgot, c'est le prince de Ligne, c'est Suard, c'est Panckoucke, c'est Vivant-Denon, c'est Pigalle, c'est Mme de Genlis, c'est toute l'Europe. Successivement, « maman » Denis introduit toutes ces personnes dans la chambre de Voltaire; successivement celui-ci a un mot aimable pour chacun. Lorsque ce sont de trop grands personnages qui demandent à lui être présentés, le philosophe prie qu'on attende. Il ne veut pas paraître à leurs yeux dans sa robe de chambre et la tête dans son foulard. Le vieux singe délaisse ses oripeaux pour se vêtir de façon convenable. C'est ainsi que le prince de Ligne allant lui rendre visite une année contemple un roi-soleil magnifique, et s'imagine que le philosophe était toujours ainsi vêtu :

« Voltaire, écrit-il, était toujours en souliers gris, bas gris de fer, grande veste de basin, longue jusqu'aux genoux, grande et longue perruque, et petit bonnet de velours noir. Le dimanche, il mettait quelquefois un bel habit mordoré, uni, veste et culotte de même, moins la veste à grandes basques, et galonnée en or, à la Bourgogne, galons festonnés et à lames, avec de grandes manchettes en dentelles jusqu'au bout des doigts, car *avec cela,* disait-il, *on a l'air noble...* Il fallait le voir animé par sa belle et brillante imagination, distribuant, jetant l'esprit, la saillie à pleines mains, en prêtant à tout le monde... »

Ainsi Voltaire apparaissait dans un équipage magnifique aux grands de la terre, et il exigeait que Mme Denis ne fût pas moins belle que lui, « en étoffe de Flandre ou en robe de taffetas, toute rehaussée de fin velours cramoisi, avec des diamants et de jolies perles (1) ». Ne faut-il pas faire honneur à cette royauté de l'esprit dont il est le souverain incontesté? Et puis, certaines visites obligent !

Un jour, voici le prince Koslowski, dépêché en ambassadeur extraordinaire par l'impératrice de Russie, accompagné d'un officier des gardes, qui arrive à Ferney pour remettre à Voltaire une boîte ronde d'ivoire à gorge d'or, artistement travaillée et tournée de la propre main de l'Impératrice. Cette boîte était enrichie du portrait de Sa Majesté Impériale, entouré de superbes diamants. En même temps une pelisse splendide était remise au patriarche « pour le garantir du vent des Alpes ».

Un envoyé de l'Impératrice! « Vite, madame Denis, votre plus belle robe, vos plus beaux atours ! Et, pour moi, ma plus belle culotte, ma plus belle perruque! » Aussitôt il revêt des vêtements magnifiques : il a des dentelles, des bas de soie, des souliers de drap blanc, une veste de toile bleue, semée de fleurs jaunes et doublée de jaune, son bonnet de nuit de soie brodé d'or et d'argent, et surtout

(1) Edmond Pilon, *op. cit.*

ses fourrures, ses fourrures qu'il adore et qu'il ne quitte point, quand il est en grand équipage, quelle que soit la saison.

Dans ces atours, il est rajeuni de dix ans et il reçoit l'ambassadeur avec son plus bienveillant sourire et son meilleur compliment. Le soir même, vingt lettres expédiées mettront toute l'Europe au courant de l'affaire et répandront en tous lieux la bienséance parfaite de Sa Majesté.

Une autre fois, c'est le maréchal de Richelieu que l'on annonce à la cour de Ferney. Ah! celui-là est toujours le bienvenu : c'est le favori de Voltaire. Tous les deux ne sont-ils pas compagnons d'aventures! « Ils s'étaient rencontrés, dit Arsène Houssaye (1), deux fois sur le chemin de la Bastille; ils avaient soupé ensemble; ils avaient aimé les mêmes comédiennes; ils avaient dominé leur siècle : Voltaire par les hommes, Richelieu par les femmes. » Aussi le patriarche le tenait-il en grande considération : « C'est mon héros et mon débiteur », disait-il de lui, et, c'était fête à Ferney lorsque le héros y faisait visite : « Il ne sait pas l'orthographe, disait encore l'auteur de *Candide*, mais vous verrez qu'il sera de l'Académie avant moi. »

Et ce fut vrai, en effet.

Inutile de dire qu'à Ferney le maréchal continuait de se comporter d'une façon déplorable avec les femmes. Il les lui fallait toutes, grandes dames de passage, jolies servantes ou Genevoises rigides dans leur pruderie. Un soir, conte encore Arsène Houssaye, il confie à Voltaire qu'il voudrait bien souper en tête-à-tête avec l'une d'elles : « Voltaire ne veut rien refuser à son héros, parce que son héros est toujours son débiteur. » Mais, tout en soupant lui-même avec des républicains de Genève, il est inquiet... Il se lève de table et va pour les surprendre dans leur tête-à-tête : « Je m'y attendais bien », s'écrie-t-il en rentrant. Le maréchal de Richelieu était à genoux devant la

(1) *Le roi Voltaire*, p. 264. C. Lévy, éditeur.


Voltaire à Ferney, par Huber.

dame qui lui faisait l'injure de ne pas le prendre au sérieux. « Entre nous, dit Voltaire, je crois que je vous ai sauvés tous les deux d'une grande humiliation ». Et voilà comme on faisait l'amour à Ferney. Mais il s'agissait là de gentilshommes !

Si, au contraire, les visiteurs du petit lever de M. de Voltaire ne sont pas des personnages de marque, Chie-en-pot-la-perruque demeurera tel qu'il est et les recevra à la bonne franquette, avec sa colique et son bonnet. Même il aimera volontiers à détendre ses nerfs par quelque bonne plaisanterie dont ses hôtes feront les frais. Il rit de tout et de tous. Leur gravité cérémonieuse l'amuse et l'audience réserve plus d'une surprise désagréable à ceux auxquels il l'accorde.

Voici un avocat qui se présente avec toute son éloquence de province et

la déploie à grands renforts de gestes et d'emphase :

« Lumière du monde, je vous salue! achève-t-il en s'inclinant.

— Vite, madame Denis, apportez les mouchettes! » crie le vieux singe en s'esclaffant.

Et toute la galerie de s'égayer.

C'est maintenant le tour d'un Anglais qui, près de passer les Alpes, s'est arrêté à Ferney pour contempler l'astre du jour et lui demander ses commissions pour l'Italie.

« Rapportez-moi les oreilles du grand inquisiteur », fait simplement Voltaire.

Et, un mois plus tard, l'Anglais s'en va tout naïf conter cette commission... au pape!

Mais voici un autre Anglais. Le patriarche lui demande d'où il vient :

« J'ai passé tout l'été en compagnie de M. de Haller ».

Aussitôt Voltaire s'agite : « M. de Haller, quel grand homme, quel savant, quel poète, quel naturaliste, quel philosophe!... »

Fort benêt, l'Anglais demeure confus :

« Ce que vous dites là, monsieur, est d'autant plus beau, avoue-t-il, que M. de Haller ne vous rend pas la même justice.

— Hélas! riposte aussitôt Voltaire, nous nous trompons peut-être tous les deux ».

Enfin voici l'abbé Coyer. Ce digne homme est l'ennemi personnifié. Pourtant, au début, il avait su prendre un ton léger qui avait séduit son entourage, et Voltaire l'avait invité à venir passer trois ou quatre mois à Ferney. Depuis bientôt quinze jours qu'il y est, le patriarche en a assez. Pour la centième fois, l'abbé Coyer se propose de faire le récit de ses aventures en Italie et en Hollande. Mais Voltaire l'a bientôt interrompu, et, à brûle-pourpoint, il lui décoche :

« Savez-vous, l'abbé, la différence qu'il y a entre don Quichotte et vous? C'est que don Quichotte prenait toutes les auberges pour des châteaux et que vous, vous prenez tous les châteaux pour des auberges! »

L'abbé Coyer pousse un soupir et se retire. Deux jours après, il est parti pour jamais.

M. de Voltaire n'est pas, du reste, toujours galant. On lui présente une dame entre deux âges, très minaudière, qui s'incline devant lui très fort. Pour la circonstance, elle a cru bon de revêtir sa plus belle robe décolletée et le philosophe, tout en lui rendant son salut, ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil sur l'échancrure du corsage :

« Ah ! monsieur, fait la dame pâmée, je crois que vous lorgnez ces petits coquins.

— Petits coquins, madame, riposte en ricanant Chie-en-pot-la-perruque, dites plutôt de *grands pendarts.* »

A ces mots, la malheureuse pense s'évanouir, on l'emporte à moitié morte d'indignation...

Mais notre philosophe n'est pas toujours aussi bourru. Voici trois femmes charmantes qui viennent lui rendre visite, et, d'un grand élan, elles embrassent de tout leur cœur l'auteur d'*Alzire.*

Chaviré d'émotion, Voltaire les serre avec effusion sur sa poitrine :

« Ah ! s'écrie-t-il, les grâces debout sont fort bien, assises encore mieux, couchées, que sont-elles ?... »

Voici Mlle Clairon qui arrive tout exprès pour contempler le grand homme. Dès qu'on l'introduit dans la chambre de Voltaire, elle tombe à genoux en signe d'admiration :

« Relevez-vous, mademoiselle, fait Chie-en-pot-la-perruque, je ne souffrirai pas que vous demeuriez ainsi. »

Mais Mlle Clairon n'a plus de voix : étranglée par l'émotion, elle ne peut que tendre les bras en avant dans un mouvement d'adoration.

Voltaire, aussitôt, se laisse glisser à terre et tombe sur les genoux :

« Eh bien, moi aussi, fait-il, je vous admire, belle divinité. »

Quel tableau merveilleux, en vérité, et comme tous les cœurs de Ferney vont battre au récit de cette anecdote !...

Un autre jour, c'est Casanova qui vient d'arriver et que l'on présente avec une solennité de circonstance.

« Voici, M. de Voltaire, lui dit Casanova, le plus beau moment de ma vie. Il y a vingt ans que je suis votre élève et mon cœur est plein du bonheur que j'ai de vous connaître.

— Monsieur, honorez-moi encore pendant vingt ans et promettez-moi, au bout de ce temps, de m'apporter vos honoraires. »

Cette saillie de Voltaire fit rire tout l'auditoire et indisposa défavorablement l'auteur des *Mémoires* envers le grand homme. Casanova se jura de ne plus mettre les pieds aux Délices :

« Je ne suis venu à Genève, dit-il, que pour avoir l'honneur de vous voir; maintenant que j'ai obtenu cette faveur, je n'ai plus rien à y faire. »

Mais Voltaire insista : Casanova l'amusait et il n'était point fâché de tirer au clair le fil de cette vie passablement compliquée. Au reste, dès le lendemain, l'auteur de *La Henriade* faisait fête à son hôte : il le prenait par le bras, il l'emmenait dans le jardin, il l'embrassait à plusieurs reprises avec une fougue extraordinaire! Puis on parla de l'Italie, des plombs de Venise, bien entendu, on disserta sur les œuvres littéraires.

Sur beaucoup de points les deux interlocuteurs n'étaient pas d'accord, et Casanova, conservant jusqu'au bout sa froideur du début, partit à moitié fâché.

Cependant la matinée s'avance. M. de Voltaire propose de faire un tour au jardin, à ce jardin planté et entretenu par Lambert et qui est si délicieux, avec ses boulingrins, son allée de buis, la vue des Alpes et l'air français que l'on y respire. Le patriarche y fait les cent pas en attendant le dîner avec le Père Adam qui faisait mine de fuir et qu'il a retenu par le bras :

« Père Adam, où allez-vous?

— A l'église.

— Paresseux! »

Ce Père Adam était un jésuite, ancien professeur de

rhétorique au collège de Dijon, bon diable un peu effaré, que Voltaire a accueilli chez lui, et dont il fait son chapelain, son souffre-douleur et son partenaire aux échecs. Seulement, attention ! Son maître l'a prévenu dès le premier jour : il jettera sa perruque à marteaux à la tête du Père Adam, si celui-ci a l'air de gagner. Et, très effrayé de la menace, le Père fait tout ce qu'il peut pour perdre,



Autre vue de Ferney.

mais un jour, il a bien vu qu'il était sûr de faire échec et mat. Épouvanté, il a alors abandonné la partie et s'est enfui dans le parc. De temps à autre, pour s'amuser, Voltaire lui tire le nez, comme il tapote les fesses de son singe. Aujourd'hui, justement, Chie-en-pot-la-perruque est de belle humeur ; il rabroue congrûment le jésuite, envoie promener les servants, jacasse avec ses hôtes, court dans les allées de son parc, s'égare sous l'admirable charmille, conte pour la centième fois la dernière équipée de Luc, le roi de Prusse, « qui, décidément, n'entend

rien à la conduite des hommes », et rentre enfin, rappelé par la voix de Mme Denis, intendante générale du royaume de Ferney, qui convie tout le monde au dîner.

On passe par le grand vestibule de pierre et on entre dans la salle à manger qui est une pièce spacieuse et très claire. Au mur, quelques tableaux, dont un bien curieux attire tout de suite les regards. Nicolardot, d'après Sherlock, le décrit ainsi : « Le sujet de cette peinture est une Gloire coiffée à la française, présentant Voltaire, tout entouré de rayons comme un saint, au dieu de la poésie qui descend de son char pour le recevoir et lui donne une couronne. Le bas du temple de Mémoire est décoré de colonnes entre lesquelles sont les bustes d'Euripide, de Corneille, de Racine et de Sophocle; celui de Voltaire est couronné par les amours et l'on voit Pégase dans le lointain; tous les hommes célèbres nommés plus haut paraissent lui faire les honneurs de cette apothéose. Sur la droite de cette toile, on distingue Fréron, Sabatier, Patouillet, Desfontaines, ouvrant des bouches énormes, faisant des grimaces effroyables sous les pieds des Furies qui les écrasent et les fouettent. » Quel beau sujet de méditation pour Voltaire pendant ses repas! Assis à table face au tableau, il ne cesse d'y jeter un de ses petits regards aigus, louant le talent d'Alix qui l'a composé, décochant par-ci par-là une épithète à ses ennemis.

Au reste le vieux roué, à table, est inimitable : « Son génie s'avive de deux doigts de Bourgogne et le voilà soudain qui dit sur toutes choses des mots admirables. Passant des plus graves aux plus impertinents, il donne toute la mesure de son esprit de justice en défendant Calas et le pauvre La Barre ; en même temps, on l'entend, raillant les jésuites, piquant sur Jean-Jacques ou disant son mot sur les calvinistes. Peu après, le voilà se grattant l'oreille et prêchant sur les puces : « Mes chères puces, dit-il en s'adressant à ces insectes, vous êtes l'ouvrage béni de Dieu... Dieu n'a créé l'homme que pour vous servir d'aliment. » Ensuite il s'exclame sur Saint-Cucufin,... il parle sur les Welches, plaide pour Ramponeau, fait des

quand et des *si*, des *qui* et des *quoi*, et, enfin, des *Ah! Ah!* en se moquant de Le Franc!... Un tel homme est le bonheur de ceux qui le voient et qui l'entendent (1)... »

Le fait est qu'autour de lui chacun est conquis à nouveau chaque jour, par cette grâce, par cet esprit étourdissant, par ce mélange de raison, de malice et d'enthousiasme. Voltaire n'est indifférent à rien ni à personne. Sur chaque sujet et sur chaque chose, il faut qu'il dise son mot, qu'il s'exclame, qu'il approuve ou qu'il blâme, qu'il tempête ou qu'il porte en triomphe.

Les nouveaux venus au dîner sont transportés de plaisir en l'écoutant : « Il fallait le voir, dit le prince de Ligne, animé par sa brillante et belle imagination, distribuant, jetant l'esprit, la saillie à pleines mains, en prêtant à tout le monde, porté à voir et à croire le beau et le bien, abondant dans son sens, y faisant abonder les autres... »

Légère et brillante, sa conversation passe d'un sujet à un autre, effleure celui-ci, saute sur celui-là, se raccroche à cet autre. Talent primesautier, amusant, goguenard, M. de Voltaire trouve tout de suite le mot, l'image qui gravent la pensée, qui la fixent. Souvent cette image est osée, mais qu'importe!

« Un soir, conte Moore (2), la conversation tourne sur le génie de Shakespeare. Voltaire s'étendit sur l'effet inconvenant et absurde que produisaient des caractères bas et des dialogues vulgaires dans la tragédie; il s'appuya de beaucoup d'exemples, afin de prouver que le poète anglais avait souvent offensé le goût, même dans ses pièces les plus pathétiques. Un des auditeurs, grand admirateur de Shakespeare, observa, pour l'excuser, que ces caractères, quoique bas, étaient pourtant dans la nature.

« — Avec votre permission, monsieur, répondit Voltaire, personne ne montre son derrière, il est pourtant dans la nature. »

(1) Edmond Pilon, *op. cit.*, p. 165.
(2) *Voyage en France et en Allemagne.*

La table rit aux larmes, et Voltaire tout le premier.

Un autre soir, on propose, au dessert, de faire, chacun à son tour, le récit de quelque conte de voleur. D'Alembert en improvise un aussitôt que toute la table déclare admirable. Chie-en-pot-la-perruque se tient coi, et, lorsque son tour est arrivé :

« Mesdames et messieurs, dit-il, il y avait une fois un fermier général... Ma foi, j'ai oublié le reste... »

Avec tout cela, le philosophe prend tant de soin de son esprit qu'il en oublie son estomac. C'est à peine s'il touche aux mets, et, déjà, il réclame le café à grands cris, le café, liqueur sans pareille dont il ne peut se lasser. On se lève de table, on passe au salon, au jardin : la tasse, la cafetière, le sucrier suivent partout le vieux roué qui crie encore à la colique et qui menace de rosser le Père Adam qui n'est pas là pour la partie d'échecs.

Mais voici quelqu'un qui se présente : c'est un barbouilleur de peinture qui a déjà sollicité trois fois le grand honneur de fixer sur la toile les traits augustes du patriarche de Ferney. Trois fois Voltaire a fait défendre sa porte à cet intrus. Aujourd'hui, avec le gai soleil qui anime toutes choses, il se sent d'humeur joyeuse et il condescend par charité. Mais qu'est ceci? Comment, l'homme a déjà fait une première esquisse! Et où a-t-il pu « prendre » Voltaire qui le voit pour la première fois de sa vie? Tout confus, le barbouilleur avoue qu'il s'est couché ces jours-ci dans les fourrés et qu'il a saisi à la dérobée les traits du poète comme celui-ci se promenait dans les allées de son parc.

Alors, c'est cela, Voltaire? Ce balai, cet être sec, osseux, à la figure cadavérique, ignoble et repoussant.

« Non, non, emportez cela, éloignez cet homme! Plus de peintres, je ne veux plus de peintres! Vous entendez, Denis : qu'on ne m'amène plus de peintres à Ferney. J'en ai assez de servir de risée à tous ces barbouilleurs! »

Hélas! En vain M. de Voltaire donne-t-il des ordres : la



Voltaire et Mademoiselle Clairon.

même scène se reproduira demain, après-demain. Avec toutes sortes de ruses, sous toutes sortes de déguisements, dissimulés en marchands d'étoffes, en bouquinistes, les peintres reparaîtront à Ferney. Ne faut-il point que l'Europe contemple les traits de son grand homme? M. de Voltaire, qu'il le veuille ou non, doit payer son tribut à la gloire qui l'accable.

Encore des importuns! Cette fois il en a assez et il court vers son cabinet — pas assez vite, cependant, pour qu'un monsieur qui se dit marchand de chapeaux et de souliers gris, n'agrippe le philosophe par un bouton de son habit :

« Monsieur, monsieur, je suis le fils d'une femme pour qui vous avez fait des vers.

— Ah! Je le crois; j'ai fait tant de vers pour tant de femmes! Bonjour, monsieur.

— C'est Mme de Fontaine-Martel.

— Ah! Ah! monsieur, elle était bien belle. Je suis votre serviteur. »

Et il s'apprête à rentrer dans son cabinet.

« Monsieur, où avez-vous pris ce bon goût qu'on remarque dans ce salon? Votre château, par exemple, est charmant. Est-il bien de vous? »

Voltaire revient :

« Oh! oui, de moi, monsieur. J'ai donné tous les dessins; voyez ce dégagement et cet escalier. Eh bien?...

— Monsieur, ce qui m'a attiré en Suisse, c'est le plaisir de voir M. de Haller. »

Voltaire, à ces mots, rentre dans son cabinet.

« Monsieur, monsieur, cela doit vous avoir coûté beaucoup. Quel charmant jardin!

— Oh! par exemple, dit Voltaire en revenant, mon jardinier est une bête : c'est moi qui ai tout fait!

— Je le crois. Ce M. de Haller, monsieur, est un grand homme. »

Voltaire court vers la porte.

« Combien de temps à peu près faut-il, monsieur, pour bâtir un château aussi beau que celui-ci? »

Voltaire revient encore. Les deux acteurs jouent ainsi la scène la plus comique du monde devant plusieurs témoins qui en pouffent de rire et le prince de Ligne qui la contera plus tard. Enfin, Voltaire est parvenu à se dégager, il va rentrer dans son cher cabinet lorsque la Denis accourt tout essoufflée :

« Le courrier de Genève est arrivé, » dit-elle. Et elle dépose sur la table un monceau de lettres, de gazettes et de paquets.

Quelle correspondance! Le philosophe pourra-t-il suffire à la dépouiller? Le vieux roué n'a jamais pu se résigner à lire tant de missives adressées par tant d'inconnus qui

lui écrivent des quatre coins de l'Europe pour rien, pour le plaisir d'avoir de lui un mot de réponse, pour lui crier leur admiration ou déverser sur sa tête un torrent d'injures. Aussi, dans la crainte de perdre par trop son temps et d'échauffer par trop la bile qu'il a mauvaise, comme l'on sait, s'est-il avisé d'un stratagème : il regarde tout de suite le cachet qui clôt la lettre. Si ce cachet correspond à l'un des modèles qu'il a enfermés dans une grande enveloppe et qui sont les cachets de toutes les personnes avec qui il est en relations, il ouvre le papier. Mais si c'est un cachet inconnu, il refuse l'envoi. Et c'est par monceaux que le courrier reprend les poulets dédaignés par le patriarche.

Au reste, plusieurs fois, la poste lui épargne ce souci, et plus d'une lettre arrive à Ferney le cachet rompu. Le philosophe ne crie pas trop.

« Il faut de l'indulgence, dit-il. Soyons indulgents, Denis ! »

Avec l'aide de son secrétaire, il commence à dépouiller les lettres. Malgré toutes ses précautions, les importuns l'accablent. A l'un d'eux, il fait répondre : « Monsieur, je suis mort ; ainsi je ne pourrai plus désormais répondre aux lettres que vous me ferez l'honneur de m'écrire. » Pour d'autres, malgré sa prodigieuse mémoire, il ne se souvient plus :

« Wagnière, fait-il, est-ce que je m'intéresse à Monsieur un tel?

— Oui, monsieur, vous lui avez déjà écrit que vous souhaitiez lui rendre service.

— Mais, parlez-moi clair : est-ce que je m'y intéresse beaucoup?

— Oui, monsieur, beaucoup.

— Dans ce cas, répondez avec chaleur. »

Bon, voici une liasse de feuillets maintenant : une tragédie en cinq actes qu'un inconnu lui adresse « dans l'espoir de connaître son jugement ». Voltaire recule effaré :

« La difficulté, dit-il en soupirant, n'est pas de faire une

tragédie comme celle-là, mais de répondre à celui qui l'a faite. »

Mais qu'est ceci?... Des lettres de d'Argental, de d'Alembert, de de Brosses, des lettres d'Allemagne apportant des nouvelles toutes fraîches de Luc!... Oh! Oh! il faut répondre à cela.

Vif comme un enfant, alerte et spirituel, Voltaire rentre dans sa chambre, se précipite à l'un de ses pupitres et écrit d'affilée huit ou dix de ces épîtres inimitables, d'une langue merveilleuse, d'une souplesse étonnante, aisées et travaillées tout à la fois, primesautières et profondes. Dans trois, quatre ou cinq jours, l'Europe entière sera au courant des derniers méfaits de Nonette ou du président de Brosses, Mlle Clairon ou la marquise de Deffand auront un petit chef-d'œuvre de plus, Luc, une fois encore, sera fustigé par la main de celui qu'il a méprisé.

De ce pupitre-ci, Voltaire passe à cet autre, achève quelque travail commencé, entame un nouvel ouvrage, va se ruer sur un troisième lorsqu'on vient lui annoncer l'arrivée d'un personnage important. Tout en pestant et jurant, mais charmé au fond de la hardiesse de l'importun, le philosophe se rend au salon pour accueillir son hôte. C'est là une admirable pièce dans laquelle M. de Voltaire se tient toujours avec une visible satisfaction : d'avoir pu réunir tant de tableaux célèbres, un si somptueux mobilier, des étoffes si soyeuses, des statues si précieuses, le met en joie et gonfle sa maigre poitrine d'une chaude ivresse. Il va et vient tout en causant, sautille d'un siège à l'autre, court à la glace, rajuste sa perruque, se jette au cordon de sonnette pour appeler Longchamp ou la servante, fait admirer au visiteur l'ordonnance et la beauté des meubles et des tableaux. Un poêle gigantesque est dans un coin avec, au-dessus, la statue du maître du logis; dix fauteuils magnifiques, garnis de tapisseries, ornent le parterre. Voici, au mur, deux superbes copies du Guide : la *Toilette de Vénus* et le *Sommeil de l'Amour*. Voici le portrait de la marquise de Pompadour, voici une *Vénus* de Paul Véronèse et d'autres toiles du même goût.



Voltaire, Mme Denis, la servante Agathe, Vivant Denon et le Père Adam.

Voltaire est fier d'avoir rassemblé toutes ces choses à beaux écus sonnants, et l'on ne se lasse pas de les admirer avec lui.

Du salon on passe au jardin qu'emplit bientôt une foule d'arrivants. Aujourd'hui, en effet, est jour de spectacle à Ferney et, pour rien au monde, la brillante colonie de Genève n'y manquerait. Tout le ban et l'arrière-ban des relations de Voltaire se trouve bientôt rassemblé devant le théâtre rustique que le philosophe a fait aménager et sur lequel il donne ses tragédies.

Cette foule qui s'empresse, ces préparatifs, ces cris, ces rires, ces papotages, ces saluts et ces accolades donnent singulièrement la fièvre à M. de Voltaire. Il va, il vient, il court, il sautille, il se trémousse, il parle, il crie, il chante, il a vingt ans. Tout l'étonne et tout l'amuse. Il s'assied sur le théâtre même, derrière la scène, mais de manière à être vu par la plus grande partie de l'auditoire. Si quelque acteur fait un contre-sens ou joue de travers, il hausse les épaules ou lève les bras au ciel, mais si la diction lui paraît bonne, ce sont des exclamations de joie à n'en plus finir. Et les épithètes plus laudatives les unes que les autres de tomber sur les cabots :

« Mais elle est admirable! Et quelle voix! Quels gestes! C'est Clairon, c'est Gaussin! Non, mais, l'entendez-vous dans sa tirade? Il me rappelle tout à fait Lekain... Ah! qu'il a bien dit cela! Bravo, Lekain!... »

Mme Denis paraît en scène. C'est un cri d'admiration dans la salle sur son jeu, sur son naturel, sur la souplesse de son talent.

« Tout à fait la Dumesnil! » dit Voltaire en pleurant de joie.

A ce moment, il ne sent plus sa colique ni ses quarante-deux maladies. Il est tout à la volupté d'applaudir les plus merveilleux acteurs sur la plus merveilleuse scène du monde dans une tragédie qui est à coup sûr la plus merveilleuse de l'univers puisque c'est lui-même qui l'a écrite. Le superlatif harcèle M. de Voltaire. Il y sacrifie à tout détour de conversation. Il a des attendrissements

dans la voix qui feraient pleurer un tigre, il est tout miel, tout sucre, toute ivresse joyeuse.

Mais soudain son visage se rembrunit : qui ronfle si fort au premier rang? Le président de Brosses lui-même que le ronronnement de la poésie voltairienne plonge dans un doux sommeil! Ah! l'insolent!... Et Voltaire de lui jeter son chapeau à la tête en lui criant :

« Vous croyez-vous à l'audience, par hasard?... »

Le spectacle fini, chacun s'empresse autour de lui. Le



Voltaire — d'après Huber

roi Voltaire a sa cour, et les grands seigneurs n'y sont point seuls assidus. Les paysans et les paysannes, ses paysans, ceux de Ferney auxquels il permet, en cet heureux jour, de danser sur la pelouse du château, défilent sous ses yeux en lui apportant des corbeilles de fleurs, de fruits, d'œufs et de légumes même qu'il accepte avec joie. Tant d'hommages sont prêts de le griser : il oublie son âge, se met à danser, jette en l'air son chapeau brodé et tire avec vigueur le nez du Père Adam :

« Ah! ah! Père Adam, voilà ce que Nonette et Fréron ne connaîtront jamais!... Allons, à table, et qu'on boive et qu'on mange en force, là-bas, eh! les marauds! »

Un souper magnifique clôture la fête. La joie éclate sur tous les visages, et celui de M. de Voltaire n'est pas le moins rayonnant. Mais la fraîcheur du soir le rappelle

soudain à la réalité de ses soixante-dix et quelques années. Sans bruit, il se lève et disparaît dans la coulisse. Fort tard, ses hôtes continuent de faire honneur au souper. Son grand corps a besoin de beaucoup de repos, après une journée si bien remplie.

Cependant, les invités venus de Genève pour assister à cette soirée mirifique ne sauraient regagner leurs pénates, les portes de la ville étant fermées à partir de dix heures du soir. Force leur est donc de coucher à Ferney. Il est vrai que le château est vaste et a plus de vingt chambres vides. C'est une hôtellerie à la fois magnifique et bourgeoise où l'on s'entasse gaiement. Et, bientôt, les dernières lumières s'éteignent dans la maison du philosophe, et la nuit n'apporte plus que le bruit du vent des Alpes qui chante dans les grands pins du parc la vieille chanson qui berce les rêves de M. de Voltaire.

VI

Ses Luttes et ses Travaux

Pour résister à toutes les fatigues que lui imposait une existence de cette sorte, il fallait à Voltaire un tempérament de fer. Et, de fait, il en avait un. Nous avons fait allusion aux « quarante-deux maladies » dont il se disait atteint et nous avons déjà donné quelques détails sur son régime. Mais c'est un livre entier qu'on pourrait écrire à ce propos. Voltaire et les remèdes, Voltaire et les régimes, Voltaire et ses maladies, — un poème véritable, le plus prosaïque et le plus réaliste des poèmes!

Toute sa vie, il fut sujet aux indispositions, mais, à partir de la mort de Mme du Châtelet, on peut dire qu'il fut perpétuellement indisposé. Les douleurs d'entrailles étaient constantes chez lui. Il luttait contre elles en prenant de la casse, de la rhubarbe, deux ou trois fois par semaine, ainsi que des lavements au savon. Les lavements étaient le remède préféré de Voltaire depuis de très longues années. Déjà, pendant son séjour en Angleterre, il en faisait un usage immodéré : « Il faut que vous sachiez, écrivait-il à son bon ami Thiériot, qu'on a ici une machine pour prendre un lavement qui est un chef-d'œuvre de l'art, car vous pouvez la mettre dans votre gousset et en faire usage quand et partout où il vous plaît; vous pouvez vous en servir toutes les fois et quelque part où vous soyez. Si jamais j'ai le plaisir de vous recevoir, soyez sûr que vous aurez une demi-douzaine de ces instruments délicieux. » Les médecins anglais qu'il consulte lui conseillent, du reste, de prendre souvent « de petites purges

domestiques ». Il n'a garde d'oublier cette prescription et il absorbe toutes les semaines deux ou trois cuillerées à café de casse, — ou bien il se gorge de rhubarbe. Il essaye aussi — en vain — des eaux minérales : à Forges comme à Plombières, il constate l'inanité d'un tel remède sur son tempérament, et il revient aux lavements, encore et toujours!

Ne lui fallaît-il pas de bien grands ménagements et des soins incessants pour conserver sa chétive santé? Et quels assauts ne devait-il pas repousser? A tout instant, dans la correspondance de Voltaire, ce ne sont que des plaintes et des gémissements : il se désole des tracas dont on l'abreuve, il se lamente des pertes — bien faibles — que subit sa fortune de temps à autre. Il prend le ciel à témoin qu'il est ruiné : pour un peu de plus, il tendrait la main!

Du reste, il n'a pas que ces tracas, son humeur combative lui attire incessamment des histoires plus fâcheuses les unes que les autres. Il est vrai qu'il aura des compensations : à peine est-il installé à Ferney depuis quelques années qu'une affaire considérable vint l'assaillir dans sa retraite, qui troubla son repos pour longtemps, mais lui assura la popularité européenne la plus énorme dont homme ait joui dans son siècle : ce fut l'affaire Calas.

Au début du mois de mars 1762, le Parlement de Toulouse condamnait à la roue un protestant, Jean Calas, négociant de cette ville, accusé d'avoir étranglé son fils, Marc-Antoine, âgé de vingt-huit ans, parce que celui-ci se proposait d'abjurer sa foi et d'embrasser le catholicisme. L'affaire avait été menée militairement par la confrérie des Pénitents blancs qui firent à Marc-Antoine de superbes funérailles, le célébrant à l'égal d'un martyr, excitant la haine du peuple contre celui qui l'avait tué, exerçant une pression terrible contre le tribunal chargé de prononcer la sentence.

Dans le fond, l'affaire était bien différente de ce qu'elle paraissait au premier abord : les Calas étaient une des familles les plus honorables de Toulouse, ayant embrassé

le protestantisme, mais nullement sectaires puisque l'un des fils avait abjuré et que le père continuait à lui servir une petite pension, puisque, d'autre part, Jean Calas conservait à la maison depuis de longues années une vieille servante, zélée catholique, à laquelle il avait confié l'éducation de tous ses enfants. Ce père de famille modèle n'avait qu'un souci : son fils Marc-Antoine, mauvais garnement dont on n'avait jamais rien pu faire et qui, perdu de dettes, avait menacé plusieurs fois de terminer son existence par le suicide.

Précisément, vers ce début du mois d'octobre 1761, la vie étant devenue intolérable pour lui, il se résolut d'en finir. Un soir, après le souper pris en commun avec sa famille et un de leurs amis, Lavaisse, fils d'un avocat de Toulouse, il se retira. Lorsque leur convive voulut rentrer chez lui, il descendit en compagnie de Pierre Calas et ils trouvèrent Marc-Antoine pendu à une porte du magasin. Déjà la populace s'était assemblée; aux cris poussés par le père et les frères, elle se fit plus dense encore, et, comme les esprits étaient alors très excités au point de vue religieux, qu'on savait la famille Calas protestante zélée, la rumeur publique accusa aussitôt le père d'avoir voulu se débarrasser de son fils sur l'ordre exprès d'une assemblée de huguenots. Les Pénitents blancs se mêlèrent de l'affaire, firent arrêter tout le monde, condamner à mort le père, s'emparèrent du fils, Pierre, que l'on enferma dans un couvent de dominicains, tandis que les filles étaient remises à un couvent de femmes, et que la mère, dépouillée de tout bien, désormais seule dans la vie, était abandonnée au hasard, sans pain et sans asile.

C'est alors que Voltaire entre en jeu. Le vieux renard a beau être enfermé dans sa solitude campagnarde, il se tient au courant jour par jour de ce qui se passe par toute l'Europe. Du reste l'affaire Calas avait fait assez de bruit dans le Midi de la France pour que sa notoriété parvînt jusqu'aux oreilles du philosophe, sur les bords du Léman. Avec sa passion de la justice, avec son amour de la vérité,

avec aussi peut-être ce besoin d'interposer sa personne dans tous les débats fameux, Voltaire résolut tout de suite d'intervenir : son instinct l'avertit, en tout cas, qu'il y avait là quelque chose de louche, très probablement une erreur judiciaire, sûrement une exagération de peine.

Aussitôt le voilà en chasse : il se renseigne de côté et d'autre, il fait interroger à Toulouse, à Bordeaux, à Montpellier, à Paris, il dépêche, lui aussi, ses commissions rogatoires, il fait marcher les mille fils invisibles de sa police privée. Déjà il pose la question aux puissants du jour. Dans une lettre du 25 mars 1762, il écrit au cardinal de Bernis :

« Oserai-je supplier votre Éminence de vouloir bien me dire ce que je dois penser de l'aventure affreuse de Calas? C'est qu'on prétend ici qu'il est très innocent, et qu'il en a pris Dieu à témoin en expirant. On prétend que trois juges ont protesté contre l'arrêt; cette aventure me tient au cœur; elle m'attriste dans mes plaisirs, elle les corrompt... »

Et, quelques jours plus tard, il dit à d'Argental :

« Vous me demanderez pourquoi je m'intéresse si fort à ce Calas qu'on a roué; c'est que je suis homme, c'est que je vois tous les étrangers indignés, c'est que tous vos officiers suisses protestants disent qu'ils ne combattront pas de grand cœur pour une nation qui fait rouer leurs frères sans aucune preuve... » Et Voltaire d'ajouter : « Il ne m'appartient pas de condamner le Parlement de Toulouse, mais enfin il n'y a eu aucun témoin oculaire; le fanatisme du peuple a pu passer jusqu'à des juges prévenus... N'est-il pas de la justice du roi et de sa prudence de se faire au moins représenter les motifs de l'arrêt? Cette seule démarche consolerait tous les protestants de l'Europe et apaiserait leurs clameurs... »

Bientôt Voltaire a les pièces en mains, il entend les rapports qu'on lui fait, rassemble ses renseignements et se convainc de l'innocence absolue de l'infortuné Calas. Aussitôt il en écrit à tout le monde : « Mes divins anges, mande-t-il à d'Argental, je suis persuadé plus que jamais

Chambre de Voltaire à Ferney.

de l'innocence des Calas, et de la cruelle bonne foi du Parlement de Toulouse qui a rendu le jugement le plus inique, sur les indices les plus trompeurs... On cherche toutes les protections possibles auprès de M. le comte de Saint-Florentin; on a imaginé que La Popelinière pouvait faire présenter à ce ministre la veuve Calas par André ou Laguerche.

« Probablement La Popelinière m'écrira une lettre qu'il adressera chez vous; je vous supplie de l'ouvrir. La veuve Calas, qui doit venir vous demander votre protection lira cette lettre de La Popelinière, et se conduira en conséquence.

« Daignez, mes anges, mettre toute votre humanité, toute votre vertu, toutes vos bontés, à faire connaître la vérité dans une affaire aussi essentielle. La poste va partir; je n'ai ni le temps ni la force de vous parler d'autre chose que de l'innocence opprimée qui trouvera des protecteurs tels que vous » (1).

Durant ce temps, lui-même joignait le geste à la parole : il faisait venir les Calas à Ferney, les hébergeait, les nourrissait, en leur nom il signait les papiers nécessaires, adressait les protestations à qui de droit, en appelait au Conseil d'État et demandait la revision du procès.

Mais le Conseil d'État, faisant la sourde oreille, ne paraissait pas vouloir accueillir cette requête; il faut voir plus haut, et c'est auprès de la Pompadour elle-même qu'il dépêche ses plus zélés ambassadeurs, c'est elle qu'il « couche en joue », comme disait Diderot, car il a compris que d'elle dépendait l'issue de l'affaire. Avec des lettres, avec des larmes, avec des gémissements, il s'efforce de l'apitoyer. Il souffre vraiment en son nom et en celui de la famille Calas, il participe vraiment à ce martyre de tous les instants d'une famille persécutée, déshonorée, abandonnée.

Il écrit à d'Argental :

« Je me jette réellement à vos pieds et à ceux de M. le

(1) Lettre du 21 juin 1762.

comte de Choiseul. La veuve Calas est à Paris, dans le dessein de demander justice; l'oserait-elle si son mari eût été coupable! Elle est de l'ancienne maison de Montesquieu, par sa mère (ces Montesquieu sont du Languedoc); elle a des sentiments dignes de sa naissance, et au-dessus de son horrible malheur. Elle a vu son fils renoncer à la vie, et se pendre de désespoir; son mari, accusé d'avoir étranglé son fils, condamné à la roue, et attestant Dieu de son innocence en expirant; un second fils, accusé d'être complice d'un parricide...; ses deux filles enlevées; elle-même, enfin, interrogée, sur la sellette, déclarée innocente et cependant privée de sa dot... Au nom du genre humain, protégez-la!... Mes anges, cette bonne œuvre est digne de votre cœur!... »

Enfin, peu à peu, grâce à cette persévérante action, grâce à cette chaude éloquence, la cause parvint aux oreilles des membres du Conseil d'État. On s'inquiète en haut lieu de l'affaire Calas, d'autant que quelques familles protestantes prenant peur font mine de fuir; va-t-on assister à un nouvel exode des manufacturiers, des cultivateurs, de tous ceux qui font la fortune et la prospérité du royaume? « Le Conseil d'État ne le permettra pas! » écrivait Voltaire.

En effet, le 7 mars 1763, la revision du jugement de Toulouse est prononcée. Quel jour de triomphe pour Voltaire! D'une plume infatigable il écrit vingt billets adressés à vingt correspondants de l'Europe pour célébrer le triomphe de la philosophie : « Monsieur, vous vous êtes couvert de gloire, mande-t-il à M. Thiroux de Cresne, et vous avez donné de vous la plus haute idée, par la manière dont vous avez parlé dans ce nombreux Conseil. Si vous faites ce petit voyage que vous avez projeté..., vous verrez tous les cœurs voler au-devant de vous, et je vous assure que votre arrivée sera un triomphe... » Et à M. Damilaville : « Mon cher frère, il y a donc une justice sur la terre; il y a donc de l'humanité. Les hommes ne sont donc pas tous de méchants coquins, comme on le dit... J'embrasse plus que jamais mon cher frère. *Ecr. l'inf.* »

Désormais justice était aux trois quarts faite : le jugement de Toulouse fut bientôt réformé et tous les juges, d'une voix unanime, déclaraient l'innocence de la famille Calas.

« Ce fut dans Paris, a conté Voltaire, une joie universelle : on s'attroupait dans les places publiques, dans les promenades; on accourait pour voir cette famille si malheureuse et si bien justifiée; on battait des mains en voyant passer les juges, on les comblait de bénédictions. » Quel triomphe pour la philosophie et pour le philosophe!... Mais Voltaire est en trop beau chemin pour rester sur ces lauriers : il a eu raison aujourd'hui de l'affaire Calas, il aura raison demain de l'affaire Sirven!

Autre erreur judiciaire, celle-là, et des plus poignantes. Elle présente, du reste, de grandes analogies avec l'affaire Calas. Les Sirven étaient une famille protestante de Castres composée du père, de la mère et de trois filles. Une de ces dernières ayant été enlevée et fouettée dans un couvent, devint folle et se jeta dans un puits à une lieue de la maison de son père. Aussitôt la rumeur publique accuse les Sirven d'avoir fait périr leur enfant parce qu'ils la soupçonnaient d'avoir quelque penchant pour la religion romaine. La justice est informée, on va s'emparer des malheureux. Ceux-ci n'hésitent plus : abandonnant leur maison, leurs habitudes, leur fortune, ils s'enfuient épouvantés dans la montagne, en plein hiver. Une des filles accouche parmi les glaçons, et, mourante, elle emporte son enfant, mourant, entre ses bras. Enfin les voilà sur la route de la Suisse, et, tout naturellement, ils débarquent à Ferney comme dans le seul port, dans le seul asile ouvert aux infortunes.

Voltaire les accueille à bras ouverts, les fait habiller, nourrir, les installe lui-même dans sa propriété. Ah! Denis, quel malheur! Encore l'*infâme* qui nous poursuit! Quand donc la justice régnera-t-elle sur cette terre?

Mais voici que l'on apprend le jugement prononcé contre les Sirven par contumace : le père et la mère condamnés à la peine capitale, les filles au bannissement perpétuel!...



Les Adieux de Calas à sa famille.

Décidément cette iniquité nouvelle atteint, si elle ne dépasse, l'horreur du procès Calas.

Allons, Voltaire, il faut une fois de plus secouer toute l'Europe, intéresser le monde entier à ces obscurs, ébranler pour eux les colonnes redoutables de la justice et du gouvernement. Il faut se montrer encore et toujours le philosophe secourable aux hommes, le redresseur de torts, le polémiste éternel. Ferney n'est point une tour d'ivoire : les clameurs des opprimés y pénètrent largement, venues des quatre coins de l'Europe.

Voltaire se ressaisit et s'apprête à la lutte. Il a alors soixante et onze ans, quarante-deux ou quarante-trois maladies, ses intestins ne vont point, Tronchin vient de s'installer en permanence dans son « hôpital »... il n'importe! Le philosophe reprend la plume et recommence pour les Sirven le calvaire qu'il a déjà gravi pour les Calas. Mais la situation est autrement difficile : Mme Calas était, malgré le malheur, demeurée une femme admirable de sang-froid et de raison, sachant tout affronter pour sa défense, aimant la lutte et luttant pied à pied. Les Sirven sont, au contraire, accablés par leur infortune : ils ne cessent de pleurer jour et nuit, et Voltaire doit assumer à lui seul cette tâche colossale. N'importe, il l'entreprend, et, puisqu'il faut frapper plus fort pour se faire entendre, il frappe comme un sourd. Il fait appel aux plus grands noms, à ceux des souverains eux-mêmes de l'Europe! Successivement il range à sa cause le roi de Pologne, le roi de Prusse, le roi de Danemark, l'impératrice de Russie, la duchesse de Saxe-Gotha, la margrave de Bade, toute la poussière des petits princes allemands, toutes les Cours de l'Europe, tous les souverains du Nord comme ceux du Midi : enfin il triomphe, mais au prix de quelles difficultés, au prix de quelles fatigues!

Du reste, à partir de ce moment, il n'a plus de repos : il semble que Ferney soit devenu le point de mire de toute l'Europe souffrante et opprimée. Pas de mois, pas de semaine où la justice de Voltaire ne soit saisie de quelque iniquité : c'est le général Lally faussement accusé

de trahison aux Indes et condamné à mort pour avoir laissé prendre Pondichéry par les Anglais; ce sont cinq jeunes gens d'Abbeville coupables d'avoir gardé leur chapeau sur la tête à cinquante pas d'une procession de capucins, puis condamnés à la torture, au supplice de la langue arrachée et à être jetés dans les flammes. Le plus âgé, le chevalier de La Barre, avait dix-neuf ans, et le plus jeune quatorze! Voici les serfs du Jura, voici Martin, voici Montbailli, voici tous les persécutés implorant son aide contre les persécuteurs : Voltaire est à tous, présent partout à la fois, distribuant des coups à droite et à gauche, en recevant, en rendant, toujours agressif et malicieux, conservant au milieu de cette lutte incessante cet entrain, cette bonne humeur, cette gauloiserie inimitable, — affligé au fond, cependant, sérieusement, par toutes les atrocités que l'on laisse commettre :

« On persécute à la fois par le fer, par la corde et par les flammes, la religion et la philosophie... Est-il possible qu'une nation qui passe pour si gaie et si polie soit, en effet, si barbare! » Sans doute, on frémit à la grande voix de Voltaire, mais, hélas! « On s'indigne un jour, et, le soir, l'on va à l'Opéra-Comique! » Mais Voltaire ne s'indigne-t-il pas, n'enrage-t-il point, ne frémit-il point pour tous? A lui seul il acceptait la besogne de cent. Il a tout le champ des injustices humaines à défricher, et l'immensité de sa tâche n'épouvante ni l'immensité de sa pitié ni celle de son cœur!

*
* *

Au milieu de toutes ces agitations, de ces luttes, de ces entreprises insensées contre la justice royale, comment trouve-t-il le moyen d'écrire, de composer, de lancer des productions nouvelles? On se le demande, et voici, vraiment, qui tient du prodige!

En pleine affaire Calas, c'est le *Traité sur la tolérance* qu'il met au jour, réponse ironique aux persécuteurs de ses protégés.

En pleine affaire Sirven, c'est le *Dictionnaire philoso-*

phique en neuf volumes, qu'on s'arrache... sous le manteau, car l'ouvrage est aussitôt jugé, proscrit, brûlé par le bourreau.

Ce journaliste, — car, au fond, c'est un journaliste, le plus merveilleux et plus avisé des journalistes, — éprouve le besoin d'épier chaque événement de son « poste d'observation », comme il appelle Ferney, et de dire son mot sur chacun et sur tous. Pas de fait qu'il ne le tourne et ne le retourne de toutes les manières, sur lequel il ne s'explique en toute liberté et de la façon la plus large. Sa sincérité épouvante ses meilleurs amis. Au moment de l'affaire du *Dictionnaire philosophique*, on tremble pour lui, et lui-même n'est pas trop rassuré. Car s'il a le courage de la plume, il n'a guère le vrai courage : il a l'âme trop bourgeoise, trop timorée, il a trop souvent sa colique et son bonnet de nuit pour affronter d'un cœur léger les vicissitudes de la persécution. Il est en sécurité à Ferney, soit, mais il s'y sent d'autant plus rassuré que les grands de la terre oublient qu'il y réside. Et, d'autre part, emporté par sa passion de la justice et son ardeur de polémiste, il ne peut s'empêcher de crier son opinion à la face de toute la terre. D'où les contradictions, les heurts, les imbroglios de son existence, d'où ses terreurs et ses transes continuelles, la vie perpétuelle qui se dégage de lui, de ses écrits et de ses actions.

Son attitude en face de ses ennemis, par exemple, est bien divertissante. Depuis quelques années, une lutte ouverte était engagée entre Voltaire et Fréron. Ce dernier ne perdait pas une occasion de vilipender la prose et la poésie, le théâtre et les satires de l'auteur de *La Henriade*. Au reste, « Fréron, a dit Charles Nisard dans son excellent ouvrage sur les *Ennemis de Voltaire* (1), était odieux à Voltaire à plus d'un titre. Il sortait des jésuites, il avait fait ses premières armes sous Desfontaines, il s'annonçait comme un écrivain religieux et ennemi des philosophes. Il n'en faut pas davantage pour juger ce

(1) Charles Nisard, *Les Ennemis de Voltaire*. Amyot, éd., 1853.

qui a pu donner lieu à la guerre qu'ils se sont déclarée. Il est plus difficile de décider quel a été l'agresseur, quoiqu'il semble que ce rôle appartienne à Fréron, cri-



Freron, par Cochin.

tique anodin, mais toutefois critique non équivoque de son antagoniste. » Le premier coup semble avoir été porté à Voltaire en 1760, dans *l'Année littéraire*, à propos d'une mauvaise comédie de l'auteur d'*Œdipe*, intitulée *La Femme qui a raison*. Voltaire s'indigna de voir son ouvrage

dramatique mis en lambeaux, Fréron riposta, et la guerre fut désormais déclarée entre eux. Elle fut pleine de surprises et d'imprévu, d'embuscades et de traîtrises. Les deux adversaires étaient de qualité, et l'ennemi de Voltaire un fieffé coquin. Très gai, au demeurant, ce Fréron : il avait loué un confortable appartement rue de Seine chez le sieur Lelièvre, distillateur et auteur du *Baume de Vie*, il y avait dépensé pour trente mille francs de dorures et il y menait joyeuse vie.

« Il y avait chez lui table ouverte, dit Charles Nisard (1), et il traitait avec tout le luxe d'un fermier général. Rien n'était plus gai que ses soupers, tous les convives y étant gens d'esprit. Les femmes y étaient admises, et on les choisissait de manière à pouvoir dire tout devant elles. »

Les divertissements de Fréron et de ses acolytes n'étaient pas toujours, cependant, d'un très haut goût pour qui se pîquait d'être le plus fin des connaisseurs! Nous n'en voulons pour preuve que l'anecdote suivante, telle que la conte M. Eugène Noël (2) et qui a trait à l'une des mystifications de la bande Fréron :

« Un jour Palissot vient, avec un air de protection bienveillante, trouver le jeune Poinsinet qui venait de débuter dans la carrière des lettres. Il lui annonce que son illustre ami, le grand critique, M. Fréron, enchanté de ses essais, désire le féliciter et l'avoir un tel jour à souper. Poinsinet, tout naïf, accepte avec joie! Mais, au jour convenu, il voit reparaître Palissot, cette fois tout en larmes, accablé de douleur : « — Ah! mon Dieu! s'écrie-t-il dès la porte, M. Fréron se meurt! Il est à l'agonie depuis trois jours. Tout espoir est perdu. — Oh ciel! dit Poinsinet, je ne le verrai donc pas! — Au contraire, reprend Palissot, il veut vous embrasser avant de mourir, et, en présence de tous ses amis, vous nommer solennellement son successeur. Vous seul, dit-il, êtes digne de

(1) *Op. cit.*, p. 206.
(2) Eugène Noël, *op. cit.*, p. 132.

porter après lui le sceptre de la critique. Venez, hâtez-vous! Qui sait! Nous arriverons peut-être trop tard?... » Poinsinet, tout attendri, tout ému, se laisse conduire dans la chambre de M. Fréron. Elle est pleine de ses amis qui, tous, se lèvent avec respect dès qu'on leur annonce le jeune successeur du mourant. On l'introduit dans une alcôve obscure ; le médecin est au chevet, tâtant le pouls du prétendu malade, dont on aperçoit sur l'oreiller la tête difforme, horriblement boursouflée, dit le médecin, des suites d'une *érésipèle hémorroïdale*; mais Poinsinet, tout éperdu, n'entend même pas ce nom de maladie. Il s'approche, tout tremblant, de cette figure de Fréron. — « Pauvre homme! » dit-il. — Cependant un bruit sourd se fait entendre... — « Il parle, dit le médecin; mais seul je puis le comprendre : il demande que vous l'embrassiez. » — Poinsinet se précipite, mouille de ses pleurs ce qu'il croyait être le visage de Fréron... Alors, les fenêtres s'ouvrent, le grand jour apparaît... » Et le malheureux Poinsinet s'aperçoit, pour sa confusion, et au milieu des éclats de rire de l'assemblée, qu'il a été victime d'une mystification du goût le plus douteux, et qu'il a embrassé... les fesses de son Maître! »

On juge, par cette simple anecdote, de ce qu'étaient les « divertissements » littéraires (!) de la bande à Fréron. C'est contre cette horde que Voltaire eut à lutter une partie de son existence, mais particulièrement dans la portion de sa vie qui nous occupe ici.

Lorsqu'il se fut installé à Ferney de la manière que l'on sait, l'un des griefs les plus amusants de Fréron contre lui furent les prétentions seigneuriales de l'auteur de *La Henriade*; désormais Fréron ne l'appelle plus que M. le comte de Ferney, M. le comte de Tournai, et ces dénominations mettent Voltaire en rage :

« Vous me demanderez peut-être, dit Fréron, ce que c'est que M. le comte de Tournai. Eh quoi! Vous ne le savez pas! C'est ainsi que se nomme ce grand poète épique, tragique, comique, tragi-comique, héroï-comique, lyrique, épigrammatique, satirique, cynique, épisodique,

philosophique; c'est le titre que prend aujourd'hui ce profond géomètre, ce newtonien transcendant, cet historien fidèle, ce chaste romancier, cet homme universel qui, par son génie et ses connaissances, éclipse tous les écrivains présents, passés et futurs : M. de Voltaire, enfin, SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR LE COMTE DE TOURNAI. »

Désireux de se venger de lui avec éclat, Voltaire écrivit à la hâte une comédie, l'*Écossaise*, où, sous le nom de Frelon, infâme imposteur et traître, il peignait au vif le Fréron. La pièce entière n'était qu'une averse d'épithètes désobligeantes sur la tête du critique : araignée, faquin, vipère, couleuvre, lâche coquin, crapaud, lézard, étaient les moindres qui fussent assenées sur la tête de Fréron. La pièce écrite, Voltaire ne la signa point, l'attribuant au théâtre anglais, lui donnant comme auteur un M. Hume, et la lançant sur Paris. Fréron fit l'imbécile et prétendit ne pas se reconnaître, pas plus qu'il n'admit que Voltaire fût l'auteur de ce « tas d'ordures ».

Piqué au vif, le « seigneur de Tournai » voulut que sa vengeance fût plus complète encore et décida de faire jouer sa pièce. La première représentation eut lieu le 26 juillet 1760. Toute la cabale philosophique était là avec les amis de Voltaire, et ce fut un beau spectacle : Fréron avait poussé l'audace jusqu'à venir en personne se voir attacher au pilorî et rouer de coups. De là-bas, Voltaire exultait :

« Dites-moi avec quelle noble fierté, écrit-il à Marmontel, l'ami Fréron reçoit le fouet et les fleurs de lis qu'on lui donne trois fois par semaine à la comédie. »

Fréron le supportait avec stoïcisme. Il eut le courage de rendre compte de la représentation avec assez d'esprit, décrivant le spectacle de la cabale dont il désignait les personnages sous des noms fictifs, continuant à jouer le naïf. Voltaire ne s'y trompa point :

« Il faut, écrivait-il à d'Argental, que notre ami soit en colère, car il ne peut être plaisant. Je viens de voir le récit de la *bataille* où il a été si bien étrillé. Le pauvre homme est si blessé qu'il ne peut rire. »



Vue de Genève, prise de Ferney.

Ce fut l'avis unanime. Aussi lorsque les comédiens crurent avoir à se plaindre du critique, ne manquèrent-ils d'afficher le lendemain *le Café ou l'Écossoise*. On appelait cela *donner le fouet à Fréron!*

La lutte se poursuivit entre les deux écrivains avec des succès et des revers de part et d'autre. Deux fois Voltaire voulut intenter un procès à Fréron. Deux fois ses amis le dissuadèrent de le faire. Alors il continua de l'insulter, de le juger, de le tenailler par-ci, par-là, au hasard des lettres et des ouvrages. Enfin Voltaire finit par se résigner lorsque Fréron mourut d'une indigestion le 10 mars 1776.

Immédiatement après Fréron, il faut citer Jean-Jacques Rousseau parmi les ennemis de Voltaire. Il est vrai qu'ici il faut distinguer : Voltaire ne fut jamais l'ennemi irréconciliable de Rousseau, mais trop de sentiments séparaient ces deux hommes pour qu'ils pussent se lier. Ils avaient eu l'occasion de se rencontrer dans quelques

salons de Paris, et, comme le dit spirituellement M. Jules Lemaître, « ils n'avaient pas dû s'accrocher ».

Leur première querelle d'importance éclate en 1756 à propos du poème de Voltaire sur le *Désastre de Lisbonne.* L'année d'auparavant, le jour de la Toussaint, alors qu'un peuple immense se pressait dans les églises à l'heure de la grand'messe, un tremblement de terre avait eu lieu dans la capitale du Portugal. Le flot du Tage monta de quarante pieds, Lisbonne, Tétuan et Méquinez furent aux trois quarts détruits. Il y eut trente mille morts. Toute l'Europe frémit d'horreur. Voltaire, du fond de sa retraite, tressaillit d'aise, car il aperçut dans cette catastrophe le plus bel argument contre l'optimisme, et, prenant sa plume, il improvisa aussitôt en deux cents vers, très mauvais mais d'une éloquence magnifique, la plus belle diatribe que l'on ait jamais écrite contre le bonheur.

Ce fut alors au tour de Jean-Jacques de se fâcher : « Toutes ses vieilles rancunes secrètes à l'égard de Voltaire, dit M. Henry Roujon (1), l'envie du parasite contre le richard, la haine de l'obscur pour l'illustre, la gloriole surtout de se mesurer, David de la religion naturelle, contre ce Goliath du blasphème, lui dictèrent sa lettre du 18 août. »

Dans cette lettre déclamatoire et vide, Rousseau montrait que « de tous les maux de l'humanité, il n'y en avait pas un dont la nature ne fût disculpée, et qui n'eût sa source dans l'abus que l'homme a fait de ses facultés plus que dans la nature elle-même ». Il allait jusqu'à soutenir que la destruction de Lisbonne provenait en partie de la faute de ses habitants, car ce n'était pas la nature qui eût rassemblé vingt mille maisons de six à sept étages et multiplié ainsi les effets du désastre !

A cet argument sans réplique, Voltaire répondit spirituellement par ce petit chef-d'œuvre de *Candide* dans lequel il disait à jamais son fait à l'optimisme.

(1) Henry Roujon, *La Galerie des Bustes.* Rueff, éd.

Qu'on ne croie pas, du reste, que la suite de cette querelle fût une inimitié féroce entre les deux hommes. Ce fut plutôt une sorte d'état de guerre permanent, mais entre deux adversaires qui se respectent parce qu'ils s'estiment. Au fond, Voltaire conservait une sympathie réelle pour ce grand fou de Jean-Jacques : « C'est un Diogène, disait-il, mais il s'exprime quelquefois en Platon. » Et, plus tard : « Il y a chez lui des pages sublimes. » Ou encore : « Ce n'est pas le génie qui lui manque, mais c'est le génie allié au mauvais génie. » L'anecdote suivante rapportée par Grimm fait bien comprendre ce que fut cette inimitié :

« A propos de M. de Voltaire et de Jean-Jacques, il faut conserver ici une histoire qu'un témoin oculaire nous conta. Il s'était trouvé présent à Ferney le jour que M. de Voltaire reçut les *Lettres de la Montagne*, et qu'il y lut l'apostrophe qui le regarde; et voilà son regard qui s'enflamme, ses yeux qui étincellent de fureur, tout son corps qui frémit, et lui qui s'écrie avec une voix terrible : « Ah! le scélérat! Ah! le monstre! Il faut que je le fasse assommer! Oui, j'enverrai le faire assommer dans les montagnes entre les genoux de sa gouvernante. — Calmez-vous, lui dit notre homme, je sais que Rousseau se propose de vous faire une visite, et qu'il viendra dans peu à Ferney. — Ah! qu'il y vienne! répond M. de Voltaire. — Mais comment le recevrez-vous? — Comment je le recevrai? Je lui donnerai à souper, je le mettrai dans mon lit, je lui dirai : voilà un bon souper; ce lit est le meilleur de la maison; faites-moi le plaisir d'accepter l'un et l'autre, et d'être heureux chez moi. » Ce trait, ajoute Grimm, peint M. de Voltaire mieux qu'il ne l'a jamais été; il fait en deux lignes l'histoire de toute sa vie. »

La bienfaisance de Voltaire n'était pas moins admirable, en effet, que sa combativité. Le bien qu'il fit alors autour de lui fut considérable. Il devint vraiment le créateur de tout le commerce de la contrée, il sut se faire adorer de tout Ferney, mais nulle de ses générosités n'est plus touchante que celle relative à la petite-nièce

de Pierre Corneille. Un ancien maître d'hôtel ordinaire de la reine, M. Titon du Tillet, âgé de 85 ans, avait élevé chez lui cette jeune fille qui n'était point orpheline, mais dont les parents étaient plongés dans une affreuse misère. Malheureusement, en raison de son grand âge, M. Titon du Tillet craignit de ne pouvoir secourir plus longtemps l'infortunée, et il en écrivit à Voltaire.

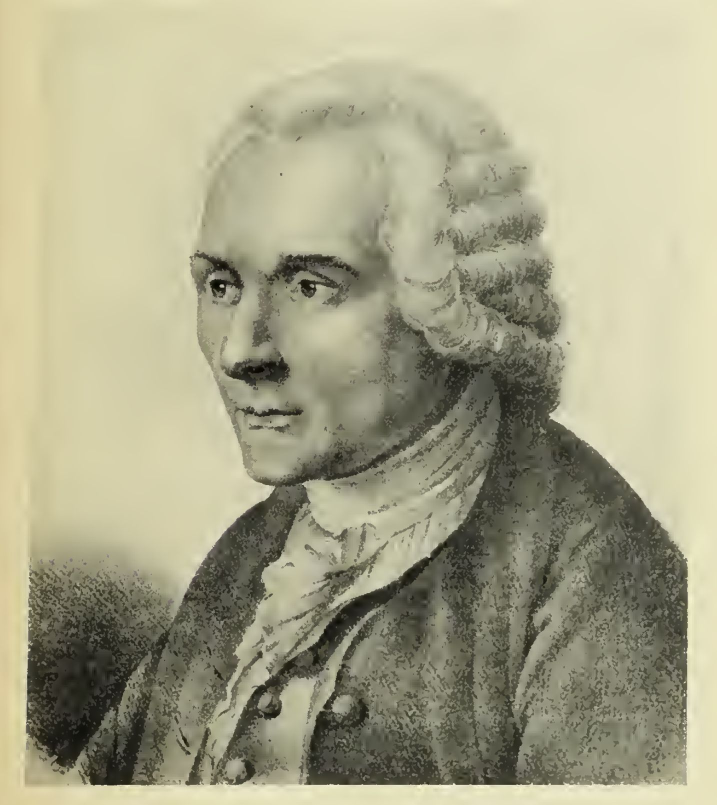
On était alors en 1760 ; l'auteur de *La Henriade* avertit aussitôt d'Argental pour lui rapporter le fait et le prier d'enquêter à ce sujet. Bientôt, ce fut le poète Le Brun lui-même qui, nous dit Nicolardot (1), « composa une *Ode* de vingt-six strophes de chacune six vers qu'il adressa à Voltaire. Il l'avait trop travaillée, et la croyait trop sublime, pour se résigner à ne pas la publier, dans le cas où elle n'aurait produit aucun effet ». Voltaire répondait à Le Brun : « Si la personne dont vous me parlez, et que vous connaissez sans doute, voulait accepter auprès de ma nièce l'éducation la plus honnête, elle en aurait soin comme de sa fille, je chercherais à lui servir de père. » Et c'est ainsi qu'à la fin de décembre 1760 la petite-nièce du grand Corneille fit son entrée à Ferney.

Voltaire se sent rajeunir à l'aspect de cette enfant vive, enjouée, douce, ingénue. « Nous sommes très contents de Mlle *Rodogune*, écrit-il; nous la trouvons naturelle, gaie et vraie. Son nez ressemble à celui de Mme de Ruffec; elle en a le minois de doguin; de plus beaux yeux, une plus belle peau, une grande bouche assez appétissante, avec deux rangées de perles. » Puis il donne de nouveaux détails : « Elle a été un peu malade. Vous pouvez juger si Mme Denis en a pris soin; elle est très bien servie; on lui a assigné une femme de chambre qui est enchantée d'être auprès d'elle; elle est aimée de tous les domestiques; chacun se dispute l'honneur de faire ses petites volontés... »

Tout de suite, Voltaire et « maman » s'occupèrent de l'éducation de la pauvre, fort négligée jusque-là. Le phi-

(1) *Op. cit.*, T. II, p. 5.

losophe lui apprenait « à parler sa langue avec simplicité et avec noblesse », il la faisait écrire tous les jours, formait son style. Elle devait lui envoyer, chaque matin, un



Jean-Jacques Rousseau.

petit billet, et, chaque soir, il lui répondait par un autre. « Maman », de son côté, l'initiait à la tapisserie au petit point. Enfin tous deux la conduisaient à la messe de la paroisse. Voltaire l'appelait « chiffon d'enfant », et il avait

fini par la baptiser Cornélie-Chiffon. Plus tard, il la dota de 40 000 livres et la donna en mariage à un jeune homme du nom de Dupuits, possesseur d'une fortune assez rondelette. Il voulut même faire pour elle quelque chose de plus : il entreprit d'écrire les *Commentaires* de Corneille, afin d'augmenter des droits d'auteur de cet ouvrage la dot de Cornélie-Chiffon. Le jeune ménage, du reste, ne fut pas ingrat : les Dupuits demeurèrent jusqu'à la fin de sa vie auprès de leur bienfaiteur qui prisait fort le joli sourire de Cornélie et l'agréable façon dont elle interprétait, « avec une sensibilité extraordinaire », sur le petit théâtre de Ferney, les tragédies de son grand-oncle.

VII

Le Triomphe et la Mort

Les dernières années que Voltaire passa à Ferney furent beaucoup plus calmes que les précédentes. Il semble que l'agitation de ces allées et venues continuelles de visiteurs ait fini par le fatiguer ou par l'énerver. Il reçut beaucoup moins. Son activité intellectuelle était, cependant, toujours très intense, mais le corps était de plus en plus décharné. La flamme vitale baissait, mais les yeux étaient toujours admirables, attestant que l'esprit n'avait pas bougé.

L'ironie est demeurée aussi vive, aussi légère. C'est ainsi qu'une de ses préoccupations, à cette époque, était de faire obtenir à son aumônier, le Père Adam, lequel était chauve, une perruque pour dire la messe sans s'enrhumer du cerveau. Grave affaire que cette perruque! Il fallait un bref du pape, un « beau bref à perruque », et Clément XIV faisait la sourde oreille. Mais Voltaire était tenace, il s'agita tant et si bien qu'il finit par obtenir son bref, et le Père Adam eut l'autorisation de dire la messe avec une immense et majestueuse perruque; laquelle lui causa des jalousies sans nombre parmi tous les curés de la contrée.

Ce fut vers cette époque qu'il reçut la visite du prince et de la princesse de Beauvau se rendant à Genève. On se doute si Voltaire leur fit fête, s'il les promena dans son jardin, s'il leur fit visiter tous les coins et recoins de son royaume. Ce furent pour lui des jours délicieux : « Que de souvenirs furent évoqués! Et la cour de Lunéville, et la cour de Louis XV! On ne se borna pas au passé; le prince

raconta avec esprit des anecdotes du nouveau règne, Voltaire jeta des vues profondes sur l'avenir; les heures s'enfuirent. De part et d'autre on fit assaut de séduction, et l'on se plut extrêmement (1). »

Au moment de leur départ, M. et Mme de Beauvau insistèrent pour décider le solitaire à revenir passer quelques temps à Paris. Au fond, c'était là son plus cher désir depuis des années, mais il n'en soufflait mot à personne. Tant de souvenirs du passé se lèveraient pour lui à chaque coin de rue, à chaque place, devant chacun de ces monuments! Oui, mais comment convaincre la Cour et les jésuites et l'opinion et ses ennemis de la pureté de ses intentions présentes. Il avoua quelques-uns de ces scrupules à ses hôtes. Ceux-ci les combattaient avec énergie : M. de Beauvau se porta garant que rien de fâcheux n'arriverait à Voltaire durant son séjour dans la capitale.

Mais le vieux roué ne disait toujours ni oui, ni non, se contentait de hocher la tête du petit mouvement sec qui lui était habituel :

« Nous verrons! Nous verrons! » répondait-il.

Enfin l'année suivante, en 1778, il se décida. La première représentation d'*Irène* était le prétexte tout trouvé pour se déplacer. Quant à une demeure à Paris, il en avait dix que l'on aurait mises à sa disposition : il choisit tout naturellement l'hôtel de la rue de Beaune, la demeure du marquis de Villette, et il annonça à toute la maisonnée sa volonté définitive.

Ce fut un joli vacarme à Ferney lorsque les « colons » surent de quoi il retournait : Voltaire avait annoncé une absence de six semaines, mais les craintes de tous étaient vives en voyant s'embarquer ce vieillard dans un état de santé aussi déplorable. Quant à « maman », elle protesta de toutes ses forces. Elle avait toujours été opposée à cette équipée, il ne manquait plus que cela, vraiment! Mais Voltaire lui fermait la bouche de sa main décharnée; il était ravi quant à lui, allant et venant par la maison,

(1) Gaston Maugras, *La Marquise de Boufflers*, p. 278. Plon, éd.



Portrait de Voltaire dans les dernières années.
(Esquisse d'après nature faite à Ferney en 1769.)

jacassant, riant et plaisantant de la plus admirable manière du monde.

« Vraiment, il a vingt ans! » disait Wagnière, confondu.

On lui prépara une berline de voyage aménagée à son intention en forme de dormeuse; il s'y installa un beau matin en compagnie de son secrétaire, et l'on partit pour Paris.

« La douleur et la consternation, dit Longchamp, étaient dans Ferney lorsque M. de Voltaire en sortit. Tous les

colons fondaient en larmes et semblaient prévoir leur malheur. Lui-même pleurait d'attendrissement. Il leur promettait que, dans un mois et demi, sans faute, il serait de retour, et au milieu de ses enfants... »

Les voyageurs allèrent coucher, ce soir-là, à Nantua. Arrivés à Bourg-en-Bresse, pendant qu'on changeait les chevaux, Voltaire fut reconnu, et toute la ville se rassembla aussitôt autour de son carrosse : « Il ne put, dit Longchamp, satisfaire à quelques besoins qu'en se faisant enfermer à la clef dans une chambre du rez-de-chaussée de la maison. »

Les maîtres des postes ne voulurent pas confier la sécurité de l'illustre vieillard à leurs postillons habituels : ils prétendirent le mener eux-mêmes. Un seul, vieux et infirme, incapable de monter à cheval, recommanda le philosophe aux soins de son premier postillon.

« Songe, lui dit-il, à l'honneur que tu as de mener ce grand homme; pense surtout qu'en Europe il y a dix rois, et qu'au monde il n'y a qu'un Voltaire. »

Ils passèrent la seconde nuit à Senecey et la troisième à Dijon où, dès son arrivée, Voltaire alla voir quelques conseillers pour leur parler du procès de Mme Denis. Plusieurs personnes vinrent le visiter, et, comme il faisait mine de condamner sa porte, d'aucuns payèrent les servantes d'auberge pour qu'elles laissent l'huis ouvert. « Quelques-uns même, dit Lonchamp, voulurent s'habiller en garçon de cabaret afin de le servir à son souper, et de le voir par ce stratagème. »

Enfin, le 10 février, Paris est signalé. Voici les commis, à la barrière, qui demandent à l'illustre voyageur s'il n'a pas de marchandises taxées par le fisc.

« Ma foi, messieurs, leur répond le patriarche gaiement, je crois qu'il n'y a ici de contrebande que moi. »

« Pendant toute la route, dit Longchamp, il avait joui, en somme, de la meilleure santé. Je ne l'ai jamais vu d'une humeur plus agréable; il avait été d'une gaieté charmante. Son grand plaisir était de faire tous ses efforts pour m'enivrer, disant que, puisque je n'avais jamais été pris de

vin, il serait peut-être fort plaisant de l'être une fois. Il reposait dans sa voiture qui était une espèce de dormeuse. Quelquefois il lisait; d'autres fois c'était mon tour à lire; tantôt il s'amusait à raisonner avec moi, tantôt à me faire des contes à mourir de rire. »

Après une courte halte à l'hôtel de la rue de Beaune, il se rendit chez d'Argental, lequel, après les premiers épanchements, lui annonça la mort de Lekain qu'on avait enterré l'avant-veille. Voltaire en fut douloureusement affecté, mais il n'eut pas le loisir de s'enfoncer dans son sentiment, car, bientôt, tout Paris vint assiéger sa porte. Ce fut une ruée extraordinaire, invraisemblable, insoupçonnable...

Mme Denis et la marquise de Villette se tenaient au salon. Un valet allait annoncer les visiteurs à Voltaire. D'Argental se chargeait de présenter ceux que le poète ne connaissait point. Dans les intervalles des audiences, Voltaire rentrait et dictait à Wagnière des corrections pour *Irène*.

L'Académie lui envoya une députation de trois membres, Saint-Lambert, le prince de Beauvau et Marmontel. Il les accueillit avec des cris d'allégresse. L'hôtel ne désemplissait pas.

« Voltaire vit hier plus de trois cents personnes, écrivait Mme du Deffant. Je me garderai bien de me jeter dans cette foule. Tout le Parnasse s'y trouve, depuis le bourbier jusqu'au sommet; il ne résistera pas à cette fatigue; il se pourrait bien qu'il mourût avant que je l'aie vu. »

« Le lendemain, cependant, conte M. Gaston Maugras (1), M. de Beauvau se présentait au couvent de Saint-Joseph et il emmenait Mme du Deffant rendre visite au patriarche; il y avait trente ans qu'ils ne s'étaient vus. La réunion fut des plus touchantes... » Ce fut à tel point que Mme du Deffant y retourna : cette fois, elle fut reçue par « la mère Denis qui est la meilleure femme du monde, mais certainement la plus gaupe... »

(1) *Op. cit.*, p. 280.

« Cet empressement inouï, écrit G. Desnoiresterres, cette popularité bruyante, nous allons dire insolente, cet engouement auquel rien ne saurait être comparé, ce retour imprévu éclatant comme un tonnerre, s'ils avaient irrité le clergé pour lequel ils étaient un défi, n'avaient pas moins agacé en haut lieu... On s'imaginerait difficilement l'espèce d'effroi que causa dans les esprits timorés la présence de cet écrivain déchaîné qu'ils considéraient comme l'antéchrist. Leurs cris de détresse retentirent jusqu'à Versailles (1). » Heureusement Mme Jules de Polignac s'entremit et calma momentanément le roi.

A partir de ce jour, le salon de la rue de Beaune ne désemplit pas : le comte d'Argental et le marquis de Villette, faisant l'office de chambellan, ne suffisaient pas à introduire la foule des nouveaux arrivants. Tout l'armorial de France, les d'Armagnac, les Richelieu, les Polignac, les Montmorency, les Brancas, Mme de Saint-Julien, née comtesse de la Tour du Pin-la-Charce, la comtesse de Boufflers, la duchesse de Lauzun, la duchesse de Cessé, se pressaient au petit lever de Voltaire. « En un seul jour, on vit entrer dans l'hôtel cent cordons bleus. » Trop malade pour quitter le lit, la duchesse de La Vallière lui envoya les rubans de sa coiffure, « comme si elle le voulait conserver encore », raconte Arsène Houssaye.

Lorsque Turgot apparut à la porte de sa chambre, Voltaire s'élança de son fauteuil et lui saisit les mains avec effusion.

« Voilà donc la main qui a signé le salut de la France! Turgot, vos pieds sont d'argile, mais votre tête est d'or. »

Franklin fut introduit à son tour. Il avait amené son petit-fils :

« Mon enfant, lui dit-il, mettez-vous à genoux devant ce grand homme, et demandez-lui sa bénédiction. »

Et Voltaire d'embrasser le gamin en s'écriant de sa voix aiguë :

« Dieu et Liberté, mon enfant! »

(1) G. Desnoiresterres. *op. cit.*, VII, p. 200.



Maison où est mort Voltaire.
(Angle de la rue de Beaune et du quai Voltaire.)

Cependant qu'on ne croie pas que sa joie de se retrouver à Paris eût modifié son caractère. Il était demeuré ce qu'il avait toujours été : impatient, irritable, énervé et énervant pour ceux qui l'entouraient.

Un soir, au souper, où le marquis de Villette avait réuni beaucoup de monde à dîner, Voltaire n'aperçut pas devant lui son gobelet particulier qu'il avait lui-même marqué de son cachet.

« Où est mon gobelet? » demande-t-il l'œil étincelant, à un grand domestique fort niais qui était spécialement chargé de le servir.

Interdit, le pauvre diable balbutie quelques mots, mais Voltaire s'entête :

« Mon gobelet, je veux mon gobelet! Qu'on m'apporte mon gobelet! »

On cherche de tous côtés, on s'empresse, mais en vain : personne ne peut mettre la main sur le fameux gobelet!

Voltaire piétine de rage, frappe de petits coups de poing sur les bras de son fauteuil, puis soudain s'écrie :

« C'est bien, puisque je n'ai pas mon gobelet, je ne dînerai pas. »

Et, avant qu'on ait pu le retenir, il court à la porte et disparaît.

Il y avait là vingt personnnes de la plus haute société qui s'étaient dérangées pour contempler de près l'illustre philosophe et qui se regardaient atterrées. A la fin, on décida de dépêcher vers le vieillard M. de Vieilleville qu'il affectionnait beaucoup. Celui-ci monta à la chambre de Voltaire, se fit ouvrir la porte et chapitra doucement l'irascible poète en lui représentant les regrets de M. de Villette au sujet d'un si ridicule incident. Voltaire eut assez de présence d'esprit pour comprendre qu'il venait de dire et de commettre une sottise, et, un peu honteux, avec l'allure timide d'un gamin qui a accompli une frasque et s'en repent, il retourna à la salle à manger.

Un autre jour, de mauvaise humeur, Voltaire refusa de descendre au salon où s'étaient assemblées une quinzaine de grandes dames désireuses au plus haut point de con-

templer l'hôte illustre de Paris. A la fin, excédé par les instances de Mme de Villette elle-même, il consentit à se montrer. Il dégringola quatre à quatre l'escalier, entra dans le salon comme une trombe et dit à l'assemblée stupéfaite :

« Tenez, mesdames, voici l'ours. Contentez votre envie, regardez-le, et bien le bonsoir. »

Et, fermant précipitamment la porte, il s'enfuit comme il était venu.

Toutes ces algarades et rebuffades ne décourageaient ni les Parisiens ni les Parisiennes. En tous lieux, il n'était question que de M. de Voltaire, de ses maladies, de ses vêtements, de ses mets, de son esprit, et non seulement dans les hautes classes de la société, mais dans toute la bourgeoisie et jusque dans le peuple. Bernardin de Saint-Pierre rapporte qu'il a entendu dans les carrefours des portefaix qui se demandaient des nouvelles de la santé du grand homme.

Cependant, si les susceptibilités de la Cour s'étaient calmées, c'était devenu une fureur de la part des prêtres de confesser Voltaire. Ce fut d'abord l'abbé Marthe qui força la porte de l'hôtel de Villette et s'écria en entrant :

« Monsieur, il faut que tout à l'heure vous vous confessiez à moi, et cela absolument; il n'y a point à reculer, dépêchez-vous, je suis ici pour cela. »

Voltaire aperçut qu'il avait affaire à un fou :

« De quelle part venez-vous? lui dit-il ironiquement.

— De la part de Dieu même.

— Eh bien, monsieur l'abbé, vos lettres de créance? »

L'autre demeura interdit devant cette repartie, se radoucit subitement et se laissa très tranquillement mettre à la porte par son narquois interlocuteur.

Ce fut ensuite un prêtre, l'abbé Gaultier, inconnu de Voltaire, qui lui écrivit, lui demandant à le voir. Imprudent peut-être, Voltaire accorda l'audience et consentit même à écouter l'abbé sans témoins. Aussitôt celui-ci de le catéchiser, le suppliant de se confesser. Voltaire lui répondit vaguement qu'il aimait Dieu, qu'il verrait, qu'il

prendrait ses dispositions plus tard, etc... Bref, il renvoya l'abbé Gaultier, très soulagé de voir disparaître cet importun, et conclut en disant à Longchamp :

« C'est un bon imbécile. »

Néanmoins la visite de l'abbé avait produit sur lui une plus vive impression qu'il ne l'avouait. Quelques jours plus tard, le patriarche dictait de son lit lorsque, soudain, il se mit à cracher le sang. Vite, toute la maison fut sens dessus dessous, Tronchin appelé soigna le malade qui se trouva mieux. Mais il désira à toute force qu'on fît appeler l'abbé Gaultier, et, le lendemain, il se confessa à lui, après avoir signé un billet de rétractation.

Cependant le Théâtre-Français, qui devait donner l'*Irène* du poète, et qui n'attendait plus que l'auteur pour activer les répétitions, commença de faire annoncer l'approche du grand jour. Mais Voltaire remit tout en question, car cet étonnant vieillard ne prétendait pas se contenter du rôle passif de spectateur, il entendait mener lui-même ses comédiens à la victoire. Et il fut décidé que ce serait lui qui dirigerait les répétitions. Par condescendance pour l'auguste vieillard, les comédiens se transportèrent chez lui.

Grande affaire! La plupart, très intimidés, osaient à peine déclamer. Beaucoup, au reste, étaient détestables. Voltaire les faisait ranger devant lui, le cahier à la main, et il les obligeait à recommencer, et, pour leur donner le ton, il scandait lui-même les vers, battant la mesure de sa canne. Mais, hélas! aucun ne le satisfaisait. Alors il entrait dans des colères folles :

« Eh! f..., madame, hurlait-il à Mme Vestris, c'est bien la peine de vous faire des vers de six pieds pour que vous en mangiez trois! »

Il jurait, il pestait, il se lamentait tout le jour au point d'augmenter ses coliques : « Que cet homme est charmant, écrivait Mme de Graffigny, mais qu'il me fait une peine horrible! Il était hier mourant, il n'a pas laissé de venir faire répéter Clairon; deux fois sa voix s'est éteinte tout net, et au moyen de deux tasses de thé au



Le Triomphe de Voltaire, par Moreau le jeune.

lait, il a repris la déclamation, et nous a tous fait pleurer, jusqu'aux Anglais... Nous pendons demain le crémail à souper avec Voltaire, s'il ne meurt pas d'exténuement aujourd'hui; l'état de consomption où il est me touche comme s'il était mon ami de vingt ans. »

Le fait est qu'il s'était surmené à un tel point qu'il en tomba tout à fait malade et qu'il dut prendre le lit.

Mais, le lendemain de ce jour mémorable, résurrection complète : Voltaire est guéri. Il reçoit les comédiens et les comédiennes, il plaisante avec ses amis, jamais sa verve ne fut plus mordante ni plus ingénieuse. L'état de santé où il était encore lui interdisait d'assister à la première représentation d'*Irène*, mais il s'en occupait aussi activement que s'il dût figurer en personne au programme.

La veille du grand jour, il passa toute la nuit à corriger sa tragédie. Le lendemain, en remettant ses corrections à l'actrice chargée du rôle, il lui dit en riant :

« Mademoiselle, j'ai travaillé pour vous toute la nuit comme un jeune homme de vingt ans.

— Oui, répondit-elle, mais, hélas ! ce n'est qu'en *ratures*. »

Enfin la première d'*Irène* arriva : jamais solennité théâtrale n'avait été attendue avec plus d'impatience. Toute la Cour et tout Paris était là. A chaque acte, des messagers venaient rendre compte à Voltaire de l'effet produit. A la fin, tous les amis lui apportent leurs félicitations.

« Ce que vous me dites là, leur répondit-il, me console, mais ne me guérit pas. »

La journée triomphale pour lui n'était pas encore celle-là. C'était celle du lundi 30 mars. Le poète devait se rendre à l'Académie Française réunie en assemblée particulière, puis au théâtre.

Vers les quatre heures, il monta dans son carrosse qui put difficilement se frayer un chemin à travers la populace. Plus de deux mille personnes, dans la cour du Louvre, l'acclamèrent aux cris cent fois répétés de : Vive Voltaire ! L'Académie alla en corps au-devant de lui dans la première salle : il y avait vingt académiciens présents;

Voltaire s'assit à la place du directeur, et d'Alembert lut un éloge de Despréaux où il trouva l'occasion de placer un couplet dithyrambique en l'honneur du dieu du jour.

« Voltaire, qui ne quittait plus sa robe de chambre, dit G. Desnoiresterres, avait sorti sa toilette des grands jours, toilette d'un autre âge qui aurait semblé quelque peu surannée et ridicule à cette jeunesse frivole, si un enthousiasme indescriptible n'eût étouffé tout autre sentiment dans cette foule méconnaissable. »

Après la séance académique, Voltaire se dirigea vers la Comédie, et ce fut un laborieux travail de se frayer un chemin à travers une foule sans cesse accrue qui voulait contempler de près les traits du plus illustre des hommes. « Jamais empressement ne fut plus grand, dit Wagnière. Nous pensâmes être étouffés en entrant à la Comédie, malgré les gardes qui nous ouvraient le chemin. On voulait au moins toucher ses habits; on montait sur son carrosse; une personne sauta par-dessus les autres jusqu'à la portière, priant M. de Voltaire de permettre qu'on lui baisât la main. Cet homme rencontra la main de Mme de Villette qu'il prend par mégarde pour celle de M. de Voltaire, et dit après l'avoir baisée : « Par ma foi! voilà une main encore bien potelée pour un homme de quatre-vingt-quatre ans! »

On vit des femmes pousser le délire, dit G. Desnoiresterres, jusqu'à arracher du poil de sa fourrure, cette superbe fourrure de martre zibeline, cadeau de Catherine II.

Voltaire entra dans la loge des gentilshommes de la chambre, et des acclamations immenses l'accueillirent. Il aurait voulu se dissimuler derrière Mme Denis et Mme de Villette, mais, aux cris du parterre, il dut prendre place sur le devant de la loge.

Alors, dès qu'on l'aperçut, des milliers de voix s'élèvent :

« Qu'on lui porte une couronne! »

De la main, Voltaire faisait le geste de protester, mais le comédien Brizard, un *père noble* adoré du public, vint lui-même apporter la couronne que Mme de Villette posa

aussitôt sur la tête du grand homme. Celui-ci se hâta de l'enlever, mais la foule, trépignant, applaudissait à tout rompre. Presque toutes les femmes étaient debout, et il y avait encore plus de monde dans les couloirs que dans la salle. On criait, on hurlait sur tous les tons : Vive Voltaire! Vive Sophocle! Vive notre Homère! Honneur à l'homme unique! Honneur au philosophe qui apprend à penser! Et toutes les voix reprenaient en chœur : Gloire à l'homme universel!

« A ce spectacle sublime et touchant, s'écrie Grimm, qui ne se serait cru au milieu de Rome ou d'Athènes? Le nom de Voltaire a retenti de toutes parts avec des acclamations, des tressaillements, des cris de joie et de reconnaissance. L'envie et la haine, le fanatisme et l'intolérance n'ont osé rugir qu'en secret, et, pour la première fois peut-être, on a vu l'opinion publique en France jouir avec éclat de tout son empire. »

Soudain le rideau baissé se relève et l'on aperçoit sur la scène le buste du poète placé sur un magnifique piédestal. Tout autour, les acteurs avec des palmes et des guirlandes, et Mme Vestris qui s'avance au bord de la scène pour adresser au dieu même de la fête, des vers improvisés par le marquis de Saint-Marc :

Aux yeux de Paris enchanté,
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera d'âge en âge
La sévère postérité!
Non, tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir des honneurs de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter :
Il est beau de la mériter,
Quand c'est la France qui la donne!

Des applaudissements crépitent à nouveau, cependant que la longue théorie des comédiens et des comédiennes défile devant le buste de Voltaire, chacun d'eux jetant ses palmes ou ses guirlandes au pied de la statue. Beaucoup ne peuvent s'interdire de les baiser auparavant.

L'émotion devient si forte dans la salle que la plupart des spectateurs fondent en larmes. Quant à Voltaire, qui n'avait plus la force de pleurer, il se contentait de répéter en hochant la tête :

« Ils veulent me faire mourir de plaisir! »

Enfin, cette cérémonie extraordinaire ayant pris fin, la représentation d'*Irène* put commencer. « Jamais pièce n'a été moins écoutée, dit Grimm; jamais elle n'a été plus applaudie. La toile baissée, les cris, les applaudissements se sont renouvelés avec plus de vivacité que jamais. L'illustre vieillard s'est levé pour remercier le public, mais le moment où il est sorti du spectacle a paru plus touchant encore que celui de son arrivée. Il semblait succomber sous le faix de l'âge et des lauriers dont on venait de charger sa tête. Il paraissait vivement attendri; ses yeux étincelaient encore à travers la pâleur de son visage, mais on croyait voir qu'il ne respirait plus que par le sentiment de sa gloire. Toutes les femmes s'étaient rangées et



Portrait de Grimm.

dans les corridors et dans les escaliers sur son passage; elles le portaient pour ainsi dire dans leurs bras : c'est ainsi qu'il est arrivé jusqu'à la portière de son carrosse. On l'a retenu le plus longtemps qu'il a été possible à la porte de la Comédie. Le peuple criait : « Des flambeaux! Des flambeaux! Que tout le monde puisse le voir! » Quand il a été dans sa voiture, la foule s'est pressée autour de lui; on est monté sur le marchepied, on s'est accroché aux portières du carrosse pour lui baiser les mains. On a supplié le cocher d'aller au pas afin de pouvoir le suivre, et une partie du peuple l'a accompagné ainsi jusqu'au Pont-Royal. »

Lorsqu'il descendit dans la cour de l'hôtel de Villette, on se précipita à ses pieds, on baisa ses vêtements, et, jusque dans l'escalier de sa demeure, des femmes le poursuivaient encore, implorant un regard de l'illustre patriarche.

*
* *

Tant d'émotion devait achever la vie fragile de l'héroïque vieillard. Tronchin disait : « M. de Voltaire vit à Paris sur le capital de ses forces; il ne devrait vivre que de sa rente. » Bientôt, en effet, il fut aisé de s'apercevoir que ses forces diminuaient de jour en jour.

Le bruit se répandit, dans Paris, qu'il était très mal. Aussitôt l'usage s'établit dans tous les théâtres de la capitale de donner chaque soir des nouvelles de l'illustre malade. Avant le spectacle, un acteur s'avançait, et, en quelques mots, mettait le public au courant de l'état de Voltaire. De même, à chacune de ses séances, l'Académie envoyait une députation à l'hôtel de Villette. Tronchin et le docteur Long ne quittaient pour ainsi dire pas le chevet du moribond qui souffrait surtout du manque de sommeil. On y remédiait par l'emploi fréquent de l'opium.

C'est ainsi qu'on arrive peu à peu au samedi 30 mai 1778. Que se passa-t-il la veille de ce jour dans la chambre

de Voltaire, entre l'Église et lui? Il est, en vérité, bien difficile de le savoir, tant les récits qui ont été publiés de cette scène sont contradictoires.

Wagnière a conté la scène de la façon suivante dans ses *Mémoires* :

« M. l'abbé Mignot alla chercher M. le curé de Saint-Sulpice avec l'abbé Gaultier, et les conduisit dans la chambre du malade à qui l'on apprit que l'abbé Gaultier était là : « Eh bien! dit-il, qu'on lui fasse mes compliments et mes remerciements. » L'abbé lui dit quelques mots et l'exhorta à la patience; le curé de Saint-Sulpice s'avança ensuite, s'étant fait connaître, et demanda à M. de Voltaire en élevant la voix s'il reconnaissait la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ. Le malade alors porta une de ses mains sur la calotte du curé, en le repoussant, et s'écria, en se retournant brusquement de l'autre côté : « Laissez-moi mourir en paix. » Le curé partit alors avec l'abbé Gaultier. Après leur sortie, M. de Voltaire dit : « Je suis un homme mort. » Ce grand homme expira avec la plus parfaite tranquillité, après avoir souffert les douleurs les plus cruelles. Dix minutes avant de rendre le dernier soupir, il prit la main du nommé Morand, son valet de chambre, qui le veillait, la lui serra, et lui dit : « Adieu, mon cher Morand, je me meurs. » Voilà les dernières paroles qu'a prononcées M. de Voltaire. »

Le récit de La Harpe dans sa *Correspondance littéraire* est à peu près semblable :

« Il s'éteignait doucement et ne reconnaissait plus qu'avec beaucoup de peine les personnes qui s'approchaient de son lit. Lorsque l'abbé Gaultier et le curé de Saint-Sulpice entrèrent chez lui, on les lui annonça : il fut quelque temps avant d'entendre; enfin il répondit : « Assurez-les de mes respects. » Le curé approcha et lui dit ces propres paroles : « Monsieur de Voltaire, vous êtes au dernier terme de votre vie; reconnaissez-vous la divinité de Jésus-Christ? » Le mourant répéta deux fois : « Jésus-Christ! Jésus-Christ! » et étendant sa main et

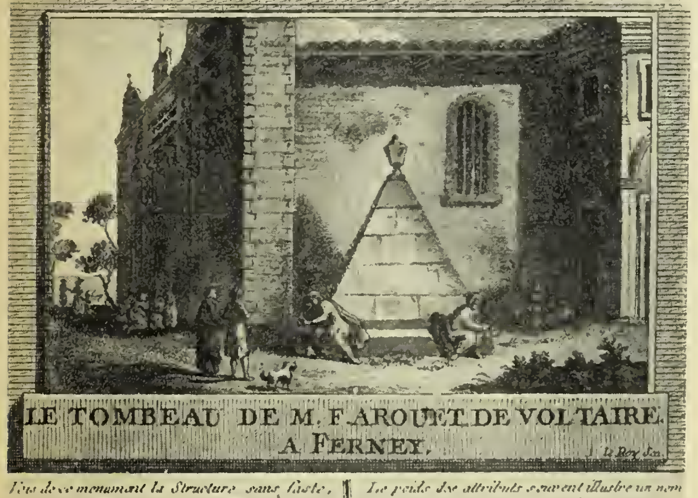
repoussant le curé : « Laissez-moi mourir en paix. » — « Vous voyez bien qu'il n'a plus sa tête », dit très sagement le curé au confesseur. Et ils sortirent tous deux. Sa garde s'avança vers son lit; il lui dit avec une voix assez forte, en montrant de la main les deux prêtres qui sortaient : « Je suis mort », et, six heures après, il expira. »

Mais si l'on consulte l'ensemble des récits qu'a réunis Louis Nicolardot dans son très partial, mais très documenté ouvrage sur Voltaire, en particulier les pages de Chaudon et de Barruel, le récit que Tronchin lui-même aurait fait à des intimes en disant que « les fureurs d'Oreste ne donnaient qu'une idée bien faible de celles de Voltaire à l'agonie », et le maréchal de Richelieu s'écriait à la vue de ce spectacle : « En vérité, cela est trop fort, on ne peut y tenir », et si l'on rapproche de ces récits ce que nous savons du tempérament nerveux de Voltaire, de son irritabilité, des crises d'humeur et de colère qu'il subissait quelques jours même avant sa fin, on en peut conclure que, très probablement, il ne s'éteignit point avec un calme stoïque. Jusqu'au bout, du reste, il lui demeurait l'effrayante préoccupation du « cadavre à la voirie », et le vieillard dut s'éteindre avec cette atroce vision devant les yeux. Il était onze heures un quart du soir lorsqu'il expira : il était âgé de quatre-vingt-quatre ans et six mois.

Les difficultés commencèrent aussitôt pour ses proches et ses amis : on refusait, bien entendu, obstinément d'enterrer Voltaire en terre chrétienne, mais le philosophe avait espéré qu'on lui permettrait de reposer dans le cimetière de Ferney, « un pied dans l'église, un pied hors de l'église », mais on lui refusa cette ultime faveur. Il fallut que l'abbé Mignot, son neveu, emportât au plus vite le corps de son oncle dans le monastère de Scellières dont il était l'abbé. Il lui fallut aller trouver le prieur et lui montrer bien en règle le consentement du curé de Saint-Sulpice, la profession de foi, catholique, apostolique et romaine, que Voltaire avait signée et une lettre du ministère autorisant à transporter le corps. Sur le vu

de ces papiers, le prieur consentit, et, le lendemain, arrivèrent dans la cour de l'abbaye deux carrosses, dont l'un contenait le corps du défunt, et dont l'autre était occupé par M. d'Ornoy, conseiller au parlement de Paris, petit-neveu de Voltaire, et deux de ses cousins.

L'abbé Mignot reçut solennellement à l'abbaye le corps



du poète. Les vêpres des morts furent chantées. Le corps fut gardé toute la nuit dans l'église, environné de flambeaux. Le lendemain, les ecclésiastiques des environs vinrent dire la messe devant le corps, et une messe solennelle fut célébrée à onze heures, avant l'inhumation.

Quelques jours plus tard, l'évêque de Troyes, furieux qu'un tel acte eût été commis sans avoir été consulté, écrivit une lettre très vive au prieur, lui demandant des explications sur sa conduite, et parvint à obtenir contre lui un blâme officiel. Mais Voltaire était bel et bien en

terre sainte, et il y demeura jusqu'au 11 juillet 1791, date à laquelle son corps fut transféré au Panthéon.

Enfin disons, en terminant, quelques mots du testament du philosophe : Voltaire instituait Mme Denis sa légataire universelle. Elle héritait ainsi de 80 000 livres de rentes viagères, de 40 000 livres de rentes foncières en terres, de 250 000 francs en argent et de la bibliothèque de Ferney, sans compter une maison à Paris, rue de Richelieu, 84. Ses deux neveux, d'Ornoy et Mignot, avaient chacun 100 000 francs. Wagnière, son secrétaire, avait 800 livres de rentes viagères, et 300 livres étaient léguées aux pauvres de Ferney, « s'il y a des pauvres », ajoutait le testateur.

Ces dispositions dernières faisaient bien des mécontents, la plupart des gens qui entouraient Voltaire s'attendant plus ou moins à figurer en bonne place sur son testament, tandis qu'elles donnaient une grosse fortune à « maman », qui devenait dès lors un excellent parti. Mais « maman » s'inquiétait bien des profits matériels! Son cœur ne venait-il pas de battre encore une fois — la dernière! — pour un beau militaire, — cela va sans dire : l'ancien dragon Nicolas Duvivier fut le dernier mari de Mme Denis. Hélas! ce fut un piètre mari, dur, avare, querelleur et bougon, qui ne laissa en mourant à sa femme que le regret amer d'avoir commis une ultime sottise qui l'avait brouillée avec tous ses amis. Et, dès lors, Mme Denis mena une triste existence, sans amis, sans parents, méprisée des uns, jalousée des autres, jusqu'au 20 août 1790, jour où elle s'éteignit à son tour, emportant le souvenir incomparable du séduisant, inimitable et incomparable M. de Voltaire!...

FIN

TABLE DES CHAPITRES

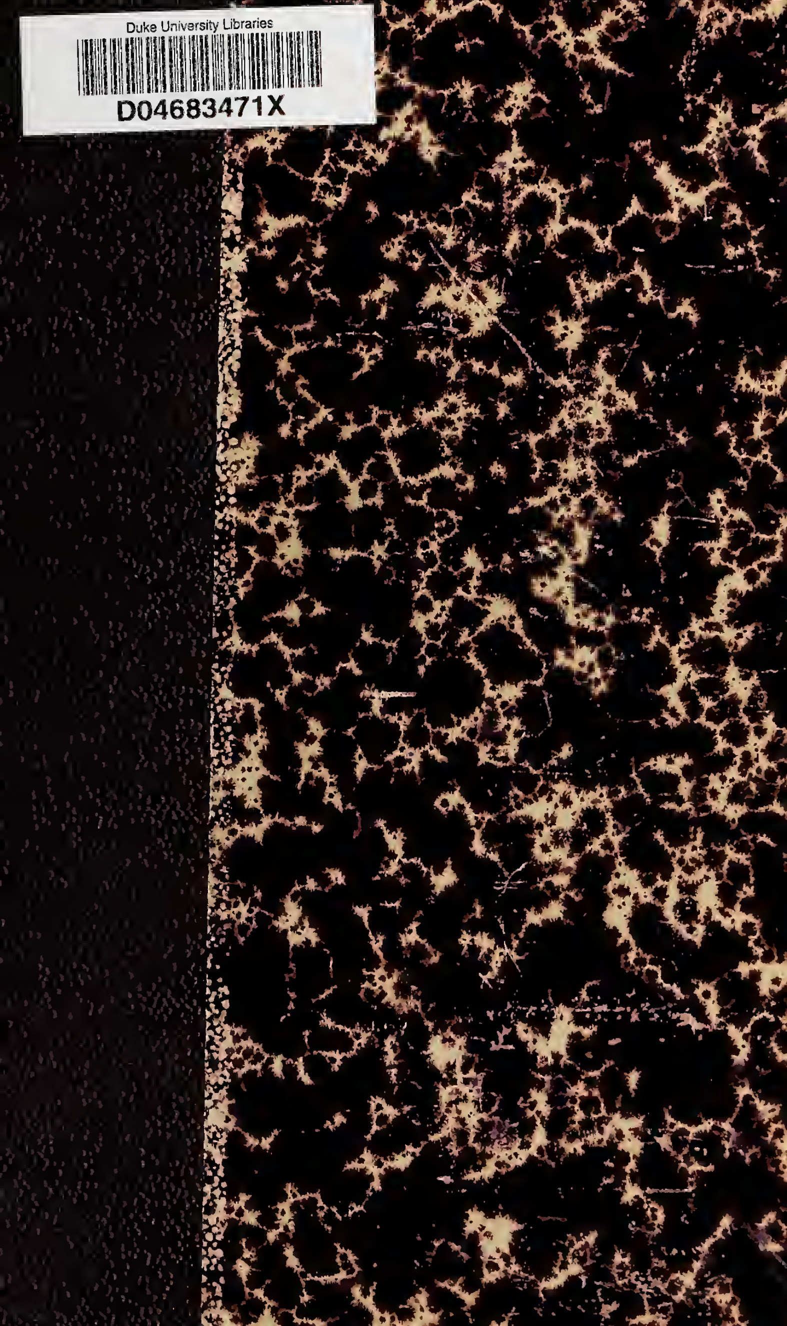
TABLE DES GRAVURES

Imp. F. Schmidt, 5-7, avenue Verdier, Paris-Montrouge.

Date Due

Dec 9 '3[illegible]			
RESERVED			
Mar 15 '40			

842.56 V935ZBer 212473


Duke University Libraries
D04683471X